CÉSAR

SCÈNES HISTORIQUES

PAR

J.-J. AMPÈRE

de l'Académie française

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS.

1859

U d'/of OTTAWA

39003002517646

Ce

CÉSAR

DU MÊME AUTEUR

PROMENADE EN AMÉRIQUE

ÉTATS-UNIS, CUBA, MEXIQUE

DEUXIÈME ÉDITION

2 beaux volumes in-8

L'HISTOIRE ROMAINE A ROME

(sous presse)

2 beaux volumes in-8

Paris. — Imprimerie A. Wittersheim, 8, rue Montmorency.

CÉSAR

SCÈNES HISTORIQUES

PAR

J.-J. AMPÈRE

de l'Académie française

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1859

Reproduction et traduction réservées

PG
2152
.A8C4
1859

CÉSAR

SCÈNES HISTORIQUES

PROLOGUE

SYLLA DEVINE CÉSAR

SYLLA dans son triclinium. Il est sur un lit et vient de souper.
FLORA, joueuse de flûte, est debout dans la salle.

SYLLA.

Ces bouffons sont plaisants, et j'ai ri de bon cœur.
Flora, ta double flûte accompagnant le chœur
Du mime est à ravir. Son œil sombre étincelle...

Se levant.

Cette femme me plaît... Qu'est ceci? Je chancelle.
Allons, Sylla, debout, songe à tes ennemis.

FLORA.

Sylla, rappelle-toi ce que tu m'as promis.

SYLLA.

Quelque tête, sans doute?

FLORA.

Oui, celle de cet homme
Qui pour Metellina m'a trahie.

SYLLA.

On le nomme?

FLORA.

Mamercus.

SYLLA écrivant sur ses tablettes.

Mamercus. — Je l'avais oublié.

FLORA.

Moi, je m'en souvenais.

SYLLA.

L'amour est sans pitié.
Tu sais donc, comme moi, bien haïr?

FLORA.

Je suis femme.

SYLLA.

Est-ce tout, mon amour, mes délices, mon âme,
Qui te faut-il encor ce soir?

FLORA.

Aufidius.

SYLLA.

Lui qui sauva les jours du jeune Marius !

FLORA.

Tu ne l'as pas proscrit.

SYLLA.

Sans cesse un nom m'échappe,
— J'en ai tant dans la tête. — En vain j'écris, on frappe;
J'omets toujours quelqu'un, je n'en omettrai plus.
Écrivant sur ses tablettes.
J'en demande pardon au brave Aufidius,
La faute est réparée... Il a dans les Carines,
Ce me semble, un palais et des coupes murrhines
La plus belle; or, on dit que pour ces raretés,
Flora qui fut instruite aux belles voluptés
Eut toujours un penchant très-vif.

FLORA.

Oui, je l'avoue,
Un vrai vase murrhin me plaît.

SYLLA.

Et je t'en loue.
A mes Athéniens, ces bavards gracieux
Je pardonnai jadis, au nom de leurs aïeux;
Car, j'aime les beaux-arts, j'en connais le mérite,
Et quand j'écris aux Grecs, je signe *Epaphrodite*.
Donc, Aufidius mort, je te donne aujourd'hui
Ce vase.

FLORA.

Et le palais ?

SYLLA.

Le palais avec lui.

Entre UN AFFRANCHI.

Deux nobles sénateurs, Sylla, sont à ta porte.

SYLLA.

Ah ! je suis en affaire.

L'AFFRANCHI.

Ils insistent.

SYLLA.

N'importe,
Dis-leur que je ne puis les admettre à présent.

L'AFFRANCHI.

Ce sont Æmilius Mamercus.....

SYLLA.

C'est plaisant.
Mamercus peut entrer.

L'AFFRANCHI.

Cotta...

SYLLA.

La bonne scène,
Plautus n'eût pas mieux fait.

FLORA.

Oh ! triomphe !

SYLLA.

Ta haine
Est bien contente, allons, ce baiser sur ton cou...
A part.
Tout vieux et tout Sylla que je suis, j'en suis fou.

SYLLA, FLORA, DEUX SÉNATEURS.

LES DEUX SÉNATEURS.

Salut, heureux Sylla.

SYLLA.

Tous les deux prenez place
A mes côtés, eh ! bien, vous voulez une grâce,
Votre grâce peut-être.

MAMERCUS riant.

O Sylla...

COTTA bas à Mamercus.

Moi, j'ai peur.

MAMERCUS bas à Cotta.

Non, vois son enjoûment.

COTTA bas à Mamercus.

Peut-être, il est trompeur.

SYLLA.

On le sait, j'aime à rire et suis un gai convive ;
Vous semblez agités, qu'est-ce qui vous arrive ?

COTTA.

Très-puissant dictateur de qui la volonté
Peut tout... et qui...

SYLLA.

Parlez, je veux la liberté,
Vous le savez, mon but fut de délivrer Rome
Du joug des factions et de combattre l'homme
Qui, vainqueur, s'appuyant sur les vils plébéiens,
Nous voulait renverser, nous les vieux patriciens.
On verra quelque jour que pour la république
Le péril était là, dans le *démocratique*,
Comme diraient les Grecs; mais, pour les sénateurs
On connaît mon respect.

MAMERCUS.

De tous nos dictateurs
O le plus grand, Sylla, ton fortuné génie
A du peuple insolent brisé la tyrannie
Et rétabli l'éclat de l'ordre patricien;
C'est pourquoi nous osons pour un nom très-ancien
T'implorer, voudras-tu consommer la ruine
D'un jeune homme sorti d'une race divine?
Ce dernier rejeton du sang des Julius,
César...

SYLLA.

Oubliez-vous son oncle Marius,
Son beau-père Cinna, mon ennemi?

COTTA.

Pardonne.

SYLLA.

Je ne pardonne pas, — je veux qu'il abandonne
Son épouse, il résiste... eh ! bien, je l'ai privé
Des honneurs où, si jeune, il s'était élevé,
Du titre de Flamine et de son héritage.
Je ne l'ai pas proscrit, que veut-il davantage?

MAMERCUS.

Mais il craint ta colère, il craint...

SYLLA.

Il a raison.

MAMERCUS.

Obligé chaque soir de changer de maison,
Aux premiers feux du jour, il faut toujours qu'il parte
De plus, malade, atteint par une fièvre quarte,
Et rachetant ses jours qu'il lui faut disputer
A la fièvre, au poignard...

SYLLA.

Il peut les racheter,
De quoi se plaint-il ?

MAMERCUS.

Mais, c'est une triste vie.

SYLLA.

A César j'en vois un qui doit porter envie.

COTTA.

Tes arrêts...

SYLLA.

Sont pour ceux qui les ont mérités.

MAMERCUS.

Pour lequel de nous deux ?

SYLLA.

Vous le saurez, sortez.

Ils sortent.

A Flora.

Eh ! bien, Flora, de moi se plaindra-t-on encore ?
Suis-je un docile amant ?

FLORA.

O Sylla, je t'adore.

Rentre L'AFFRANCHI.

Les vestales, Sylla, que précède un licteur.

SYLLA à Flora

Disparais sur-le-champ.

SYLLA, LES VESTALES.

LA PLUS AGÉE DES VESTALES.

Nous venons, dictateur,
Au nom de la Déesse et du foyer qui brûle
Près du Forum romain et du temple d'Hercule,
Nous, gardiennes du feu protégé par Vesta ;
Suppliantes, vers toi, nous venons, ô Sylla,
Du jeune Julius te demander la grâce.

SYLLA à part.

Les vestales aussi ! leur appui m'embarrasse.

Haut.

Il a su tout gagner, — quel intérêt soudain.....

LA VESTALE.

Nous croyons obéir à la voix du destin.

SYLLA.

Peut-être ce destin est un destin funeste.

LA VESTALE.

Veux-tu désobéir à l'oracle céleste ?

SYLLA.

J'ai refusé sa grâce à des noms glorieux.

LA VESTALE.

Sylla, qui ne crains point les hommes, crains les dieux.

SYLLA.

Oui, j'honore les dieux, en eux je me confie,
Car, vingt fois leur puissance a conservé ma vie.
Je suis l'heureux Sylla, mon bonheur me vient d'eux.

Tirant de son sein une petite statue d'Apollon et la baisant suivant sa coutume.

— Ceci m'a secouru dans des pas hasardeux. —
Je t'accorde sa grâce, ô très-sainte vestale,
Je crains qu'à Rome un jour elle ne soit fatale;
Que le sort s'accomplisse, — ah ! dans ce Julius
Il est, croyez-le bien, beaucoup de Marius.

PREMIÈRE PARTIE

I

LES COMMENCEMENTS DE CÉSAR

L'ILE DES PIRATES

L'île de Pharmacuse. Les PIRATES jouent aux dés. CÉSAR dort étendu sur le sable.

PREMIER PIRATE.

Allons, j'ai tout perdu, que l'Olympe périsse !

DEUXIÈME PIRATE.

Je te promets, Hermès, un bouc en sacrifice.

PREMIER PIRATE.

Jouons encor... ma tête.

DEUXIÈME PIRATE.

Oh ! le plaisant enjeu !
Mais non, à la gagner, je gagnerais trop peu.

PREMIER PIRATE.

Ma part de la rançon du Romain qui sommeille.

DEUXIÈME PIRATE.

Soit.

Ils jouent, le premier pirate perd.

PREMIER PIRATE.

O sort infernal ! ô Pluton !

CÉSAR.

Qui m'éveille ?

D'AUTRES PIRATES.

Silence ! il veut dormir.

CÉSAR.

Je rêvais... j'étais roi !
Et je suis prisonnier, pour geôlier un pirate !

DEUXIÈME PIRATE.

Toujours fier, quel Romain !

PREMIER PIRATE.

Si ma fureur éclate,
Ma main pourrait enfin sur toi...

CÉSAR.

Tu n'oserais.

PREMIER PIRATE.

Qui, moi !

D'AUTRES PIRATES.

Demeure en paix, sinon...

CÉSAR.

Tu tenterais
Vainement de toucher à cette chevelure,
Je ne dois pas finir ici, je vous le jure,
J'ai de plus grands destins.

PREMIER PIRATE.

Quand il parle on le croit.

CÉSAR.

Il fait frais, mon manteau!

TROISIÈME PIRATE.

Le voici.

CÉSAR.

Maladroit!
Vous n'êtes bons à rien.

PREMIER PIRATE.

Qui sait de ta patrie
Si nous ne nous vengeons en épargnant ta vie!
Un homme qui de nous put se faire obéir,
Un jour l'asservira, s'il ose la trahir.

CÉSAR.

A part. Haut.
Qui le sait? Taisez-vous. Sied-il à des barbares
L'écume de la mer, à des brigands avares
A qui l'avidité met le fer à la main,
D'annoncer l'esclavage au grand peuple romain.
Mais je vous châtierai, moi, de cette insolence.

TROISIÈME PIRATE.

Veux-tu nous menacer encor?

CÉSAR.

J'ai dit : silence...
Savez-vous, mes amis, le sort qui vous attend ?
Ma rançon va venir et je payerai comptant.
Mais, sitôt délivré, je reviens tous vous prendre ;
Captifs à votre tour, César vous fera pendre.

DEUXIÈME PIRATE.

Il est divertissant.

PREMIER PIRATE.

Dis qu'il est insensé.

DEUXIÈME PIRATE.

Veux-tu lutter comme hier?

CÉSAR.

Hier je t'ai terrassé.

DEUXIÈME PIRATE.

Déclame-nous un peu ces vers où tu t'amuses.

CÉSAR.

Vous n'y comprendrez rien, beaux nourrissons des muses!

TROISIÈME PIRATE.

Ou bien ce long discours au sénat adressé.

CÉSAR.

Drôles, vous avez ri quand je l'ai prononcé.
Vous êtes des brutaux sans lettres, sans génie,
Mais bientôt le gibet verra votre agonie.

PREMIER PIRATE.

Ton esprit, par les dieux, est dérangé, je crois.

CÉSAR.

Toi, tu m'as insulté, tu seras mis en croix.

Les pirates rient.

LA VILLE DE MILET.

LE PRÉTEUR DE LA PROVINCE, CÉSAR.

LE PRÉTEUR.

Non, cela ne se peut.

CÉSAR.

Eh ! quoi, l'on me refuse
Trois galères qu'il faut pour prendre Pharmacuse !

LE PRÉTEUR.

Nous verrons, quand j'aurai... fait mes réflexions.

CÉSAR.

Je sais ce qui produit ces hésitations.
Réponds, avec le chef de cette vile engeance
Certain préteur d'Asie est-il d'intelligence ?

LE PRÉTEUR.

Qui, moi?

CÉSAR.

J'en ai la preuve et sais très-sûrement
Que tu veux les sauver d'un juste châtiment,
Pour le prix du pardon que tu prétends leur vendre.
Mais je leur ai promis, moi, de les faire pendre.
Or, César ne promet ni ne menace en vain ;
Eh ! bien je te promets à toi que si demain

Je ne suis dans leur île avec ces trois galères,
D'autres qu'eux, grâce à moi, recevront leurs salaires.
J'ai des amis à Rome.

LE PRÉTEUR.

On m'a calomnié.

CÉSAR.

Non, non, l'on a dit vrai, mais tout est oublié
Si j'ai mes trois vaisseaux.

LE PRÉTEUR.

Il faut qu'on les prépare...

CÉSAR.

A part.

Je m'en charge. Achevons avec ce vieil avare...

Haut.

Et puis, entre nous deux, le butin sera fort,
Je n'en veux rien.

LE PRÉTEUR.

Ce soir tu sortiras du port.

LA VILLE DE PERGAME.

CÉSAR assis sur une chaise curule. — Un CENTURION. — On amène les PIRATES les mains liées derrière le dos.

CÉSAR.

Le moment est venu de tenir ma parole.

UN PIRATE.

O César, souviens-toi...

CÉSAR.

Que l'on pende ce drôle
Avec ses compagnons.

DEUXIÈME PIRATE.

Nous t'avons épargné.

CÉSAR.

Mon prix était honnête, et vous l'avez gagné,
Nous sommes quittes.

TROISIÈME PIRATE.

Moi qui toujours si docile...

CÉSAR.

Eh ! bien, on se défait d'un esclave inutile.

PREMIER PIRATE.

L'insolent !

CÉSAR.

Ton esprit est dérangé, je crois,
Je te l'avais promis, qu'on l'attache à la croix.

PREMIER PIRATE.

C'est la clémence en toi que déjà l'on renomme !

CÉSAR.

Je n'épargne le sang que des enfants de Rome.

Au centurion.

Qu'on leur coupe la gorge avant, la cruauté
Me déplaît.

On emmène les pirates.

II

CÉSAR DANS LA SUBURE[1]

UNE BOUTIQUE DE BARBIER

LE BARBIER, UN AFFRANCHI, UN GLADIATEUR, UN VÉTÉRAN DE SYLLA, UN PROLÉTAIRE.

L'AFFRANCHI.

Rien de neuf?

LE BARBIER.

Digne d'être conté.
Car je n'imite pas ces bavards mes confrères
Souvent à la main lourde, aux paroles légères,
Écorchant le menton et fatiguant l'esprit
De bruits sans fondement, de mensonges, d'*on dit;*
Moi délicatement j'épile et tonds et rase,
Mais toujours en silence.

LE VÉTÉRAN.

Alors, finis ta phrase.

[1] Quartier de Rome habité par le peuple, où César était venu loger.

LE BARBIER.

Allons, vieux vétéran, point de mauvaise humeur.

LE VÉTÉRAN.

Je ne vois pas pourquoi j'aurais la joie au cœur.

LE BARBIER.

A présent, tout t'attriste et tout te rend maussade.

LE VÉTÉRAN.

Je suis comme l'État, je suis vieux et malade,
Et cela me déplaît.

LE BARBIER.

C'est que ton cher Sylla
Ton ancien général bien-aimé n'est plus là.

LE VÉTÉRAN.

Oui, ce Cornélius, je l'avouerai sans peine,
Me convenait, son âme était vraiment romaine.
Il faisait tout marcher notre grand dictateur.
Un jour, de Mithridate heureux triomphateur ;
Un autre, exterminant sans pitié ni colère
Six mille prisonniers du parti populaire.
Et vous vous souvenez, quand on les immolait
Et qu'à leurs cris plaintifs le sénat se troublait,
Ce qu'alors dit Sylla, le visage impassible :
Ne soyez point émus — son flegme était terrible —
Ce sont des factieux que je fais châtier.
Le vieil esprit romain vivait là tout entier.

L'AFFRANCHI.

Ah ! les proscriptions sans doute étaient cruelles,
Mais, dans ce temps du moins on avait des nouvelles.

Toujours quelque récit, fuites, déguisements,
Crimes, généreux traits, trahisons, dévoûments.
On vivait par la crainte et par l'inquiétude,
Aujourd'hui l'on s'endort.

LE GLADIATEUR.

Il faudrait la main rude
De Marius, sa main savait vous réveiller;
J'avais vraiment plaisir à vous voir étriller,
Comme nous dans l'arène en factions contraires
Divisés, vous combattre et vous tuer en frères.
Marius était grand.

LE VÉTÉRAN.

Qui vante Marius
Devant un vieux soldat du grand Cornélius?

LE GLADIATEUR.

Moi, qui suis jeune encore et de ce bras énorme
Pourrais te faire à bas rouler sans autre forme.

LE VÉTÉRAN.

Un vil gladiateur, formé pour le plaisir
Du peuple! Je pourrais, moi, te faire saisir,
Te faire sous le fouet mourir comme un esclave.

LE BARBIER.

Amis, point de querelle en ce lieu.

LE GLADIATEUR.

Je te brave.
J'appartiens à César.

LE BARBIER.

César est un vaurien.

LE PROLÉTAIRE.

Je pense que César est un bon citoyen,
Car il aime le peuple.

LE VÉTÉRAN.

Il veut dans Rome libre
Se faire roi.

LE GLADIATEUR.

Jamais, j'en jure par le Tibre.

LE PROLÉTAIRE.

Avec ce mot les grands ont toujours écrasé
Quiconque à leur pouvoir pour nous s'est opposé.
Et quand il serait roi... Vive la tyrannie
Si nous ne mourons plus de faim !

LE VÉTÉRAN.

Ignominie !
Vils citoyens, Sylla vous a trop bien traités,
Et vous aurez un roi, car vous le méritez.

Il sort.

LE BARBIER.

Voilà le vieux guerrier sorti, parlons ensemble
De César, moi je l'aime.

LE GLADIATEUR.

A son oncle il ressemble,
Il sera Marius.

LE BARBIER.

Ah ! depuis le matin
Jusqu'au soir, chez César, c'est comme un long festin
Où l'on est invité sitôt qu'on se présente.

LE GLADIATEUR.

Et comme il sait parler d'une voix complaisante
Au plus pauvre; il connaît le nom de chaque enfant.

L'AFFRANCHI.

Je le crois.

LE PROLÉTAIRE.

Au Forum, c'est lui qui nous défend.

L'AFFRANCHI.

On assure pourtant que César est superbe.

LE PROLÉTAIRE.

Avec les grands, sans doute; encor jeune homme imberbe,
Quand tout pliait, lui seul, il tint tête à Sylla.
Il plaide en ce moment contre Dolabella.

LE BARBIER.

Puis il faut voir quel soin il met à sa coiffure,
Elle doit lui coûter, chaque jour, je le jure,
Deux heures pour le moins.

L'AFFRANCHI.

C'est un efféminé,
Aux vices du jeune âge il est abandonné.
Savez-vous ce qu'on dit qu'il a fait en Asie?

LE GLADIATEUR.

On parle contre lui, mais c'est par jalousie;
C'est qu'on le craint déjà.

LE PROLÉTAIRE.

Je sais que par sa main,
Un jour, dans Mytilène, un citoyen romain

Fut sauvé, que César, pour cet acte héroïque,
A reçu du préteur la couronne civique.
Je ne veux rien savoir de plus.

On entend le peuple crier dans la rue.

César! César!

LE BARBIER à la fenêtre.

Il revient du Forum et passe dans son char.
Voyez, tous nos voisins, enfants de la Subure,
Se montrent ce jeune homme à la pâle figure.

LE PEUPLE dans la rue.

Le voilà! le voilà!

LE BARBIER.

Comme ils battent des mains.

LE PROLÉTAIRE à la fenêtre.

Longue vie à César, seul espoir des Romains.

LA MAISON DE CÉSAR

CÉSAR entre suivi de trois jeunes patriciens, METELLUS, MESSALA, CORVINUS.

MESSALA.

Eh! bien, pauvre César, ta cause est donc perdue!

CÉSAR.

Oui, perdue au Forum, mais, entends, dans la rue
Je pense avoir gagné.

MESSALA.

Flatter le peuple roi,
Vieux moyen.

METELLUS.

Toujours bon.

MESSALA.

Des ingrats

CÉSAR.

Moins, je croi,
Que d'autres.

MESSALA.

Sais-tu bien, César, que l'on te prête
Des plans ambitieux?

CÉSAR.

On a tort, par ma tête,
Je prise plus Thaïs, un bon gladiateur
Et mon cheval aux pieds humains qu'un sénateur.
Ils rient.
N'est-ce pas un devoir pour nous, races anciennes,
De protéger un peu ces masses plébéiennes?

MESSALA.

A ce devoir, pour moi, je n'ai jamais pensé.

METELLUS.

Aussi, tu ne seras rien, il est plus sensé.

MESSALA.

Ce que je n'entends pas, c'est qu'au lieu des Carines,
Du quartier élégant, des maisons palatines,
César dans la Subure ait choisi d'habiter.

CÉSAR.

Ah! tu ne comprends pas?

CORVINUS.

S'il s'est laissé tenter
A venir vivre au sein de ces pauvres familles,
C'est que dans ce quartier il est de belles filles.

CÉSAR.

Sans doute.

METELLUS.

Servius ne l'a pas dédaigné.

MESSALA.

Oh! la belle raison, Servius...

METELLUS.

A régné.

III

CÉSAR RELÈVE LES TROPHÉES DE MARIUS

LE FORUM

DEUX PATRICIENS, des CITOYENS, ensuite CÉSAR.

PREMIER PATRICIEN.

O ! scandale effrayant ! O malheur prophétique !
C'en est fait de notre ordre et de la Rome antique.

DEUXIÈME PATRICIEN.

Ce César est hardi.

PREMIER PATRICIEN.

Les Gracques revenus !
Louer publiquement la sœur de Marius !

DEUXIÈME PATRICIEN.

C'est sa tante après tout.

PREMIER PATRICIEN.

N'importe, à la tribune
Célébrer un tel nom : l'audace est peu commune.

DEUXIÈME PATRICIEN.

Sur les secrets desseins de cet ambitieux
Le plus sage, peut-être, est de fermer les yeux.

PREMIER PATRICIEN.

Quoi! ne pas s'opposer...

DEUXIÈME PATRICIEN.

César est bien habile.

PREMIER PATRICIEN.

Tu le vantes aussi.

DEUXIÈME PATRICIEN.

Bien fort.

PREMIER PATRICIEN.

Je sens ma bile
Se soulever, qu'il meure !

DEUXIÈME PATRICIEN.

Il est très-dangereux.

PREMIER PATRICIEN.

Mort, on n'est plus à craindre.

DEUXIÈME PATRICIEN.

Ah! conseil rigoureux!

PREMIER PATRICIEN.

Il faut l'être, ou périr.

DEUXIÈME PATRICIEN.

Ton humeur est acerbe.

PREMIER PATRICIEN.

Et la tienne timide. Un jeune homme superbe
Pourra flatter le peuple avec impunité,
Et tout en le flattant gardera sa fierté.
Il nous dira, « Romains, — comme il vient de le faire,
Ma tante Julia descendait par sa mère
Des rois, du bon Ancus Marcius ; Julia,
Pour ce motif, aussi se nommait Marcia,
Par son père, du sang des dieux elle était fille.
Vous le savez, Romains, le nom de ma famille
Remonte au fils d'Énée et tous les Julius
Ont dans le haut Olympe une aïeule Vénus. »
Une aïeule en effet, digne de cet infâme
De qui l'on ne peut dire : il est homme, il est femme.
Lui, parler de l'Olympe auquel il ne croit point !
Non ! l'on ne fut jamais impudent à ce point.
Pourquoi nous étourdir de sa race divine,
Pourquoi nous étaler sa céleste origine,
S'il ne veut aujourd'hui par là se désigner
A ce peuple séduit, comme fait pour régner?

DEUXIÈME PATRICIEN.

Tu prévois, de bien loin, un mal imaginaire,
Et c'est être, entre nous, un peu visionnaire.

PREMIER PATRICIEN.

Ma vision trop tôt se réalisera,
Si l'on ne me veut croire on s'en repentira.
Mais le voici qui vient avec un beau cortége.
Je cours le dénoncer au sénat.

DEUXIÈME PATRICIEN.

Le suivrai-je ?

Il hésite un moment, puis se mêle à la foule qui accompagne César et l'entoure.

PREMIER CITOYEN.

Gloire au noble César !

DEUXIÈME CITOYEN.

Gloire au grand citoyen !

TROISIÈME CITOYEN.

Au sang du bon Ancus.

QUATRIÈME CITOYEN.

A ce vrai patricien.

CINQUIÈME CITOYEN.

Honneur au fils des dieux.

SIXIÈME CITOYEN.

Pareil aux dieux lui-même.

SEPTIÈME CITOYEN.

Neveu de Marius.

HUITIÈME CITOYEN.

Digne du diadème.

Murmures.

SEPTIÈME CITOYEN.

Qui donc a prononcé ce cri si peu romain ?

CÉSAR.

Bien parlé, mon ami, viens me donner la main.
Meure le nom de roi ! je veux plus d'équilibre
Entre les patriciens et vous, mais Rome libre.

LE PEUPLE.

Rome libre à jamais ! César le veut ainsi.
La liberté ! César !

CÉSAR.

Merci, Romains, merci.

Une foule se précipitant du Capitole dans le Forum

Marius ! Marius !

PLUSIEURS CITOYENS.

Qu'est-ce donc ? quoi !

UN CITOYEN.

L'idole
Du peuple, Marius revit au Capitole.

LA FOULE.

Marius ! Marius !

CÉSAR.

Comme ils sont transportés
A ce nom, j'ai bien fait.

UN CITOYEN.

Citoyens, écoutez.
Du sauveur des Romains les glorieux trophées,
Ils avaient disparu ; nos plaintes étouffées
Aux patriciens jaloux redemandaient en vain
Ces nobles monuments, on nous les rend enfin.

Applaudissements.

UNE VOIX.

Qui les a relevés ?

UNE AUTRE VOIX.

Lui, César.

LE PEUPLE.

Vive, vive
César !

UN CITOYEN.

Je les ai vus, la nation captive
Des Cimbres est assise et pleure, c'est très-beau.
Du Cimbre, un aigle d'or a saisi le drapeau
Dans ses serres d'argent, son bec brise leurs armes :
Ce vieux soldat blessé jadis verse des larmes.

LE PEUPLE.

Marius ! Marius !

LE CITOYEN.

Venez voir, mes amis.

CÉSAR les regardant.

Quand on est si bruyant, on peut être soumis.

IV

CÉSAR GRAND PONTIFE

LA MAISON DE CÉSAR

CÉSAR, HIRPINUS, chevalier romain.

HIRPINUS.

Sur trente-cinq tribus, seize sont assurées.

CÉSAR.

Les sommes à chacune ont été délivrées ?

HIRPINUS.

Oui, très-fidèlement.

CÉSAR.

Allons, c'est deux encor.
Les honneurs coûtent cher, mais au moins pour de l'or
On est ce que l'on veut dans cette noble ville :
De tribun militaire on devient un édile
Et même un grand pontife. Oh ! titre révéré
Qu'on ne saurait payer trop cher, il est sacré.

HIRPINUS.

Ton succès est douteux, César; la brigue est forte.
De tes deux concurrents, il se peut qu'un l'emporte,
Et surtout Catulus, c'est le plus dangereux;
Un vieux nom.

CÉSAR.

Suis-je d'hier, ami?

HIRPINUS.

De plus, heureux.

CÉSAR.

Et moi?

HIRPINUS.

Le destin peut...

CÉSAR.

Destin et providence
Sont des noms faux, les vrais sont audace et prudence.
Catulus me redoute et m'a secrètement
Fait offrir beaucoup d'or pour mon désistement.

HIRPINUS.

Tu n'as pas accepté?

CÉSAR.

Qui? moi? j'ai fait répondre
Que j'en emprunterais bien plus pour le confondre.
Va, porte à ces tribus qu'il me reste à gagner,
Ce qu'aux autres par toi j'ai déjà fait donner.

HIRPINUS.

Trente talents !

CÉSAR.

Sans doute.

HIRPINUS.

Où trouver cette somme ?

CÉSAR montrant son front.

Mais, où je trouve tout.

HIRPINUS.

César est un grand homme.

Il sort, entre Hiéroclès, philosophe épicurien.

CÉSAR, HIÉROCLÈS, ensuite la MÈRE DE CÉSAR.

CÉSAR.

C'est toi, cher Hiéroclès, aimable épicurien,
Dont la philosophie est de ne croire à rien
De ce que l'homme a cru partout dans sa faiblesse,
Sauf aux atomes, sauf peut-être à ta sagesse.

HIÉROCLÈS.

Et toi-même, César, dans ton opinion
Rien n'est vrai, sauf peut-être un peu l'ambition.

CÉSAR.

Je ne puis plus souffrir que de chose divine
On se raille avec moi, je vais être... devine.

HIÉROCLÈS.

Quoi ?

CÉSAR.

Grand pontife.

HIÉROCLÈS.

Toi ! le fait est curieux.

CÉSAR.

J'ai tout le jour encor, pour parler mal des dieux,
Je ne suis pas nommé.

HIÉROCLÈS.

De ces dieux ridicules,
Toi pontife !

CÉSAR.

Écoutez, vous êtes trop crédules,
Mes chers épicuriens, qui toujours vous vantez
D'être sans préjugés, et pourtant admettez
De je ne sais quels dieux le sort imaginaire
Qui sont je ne sais où, qui vivent sans rien faire,
Comme vivent nos grands dans un béat loisir,
Et vivra le consul que je ferai choisir
Pour être mon collègue. Eh ! bien, je le déclare,
Moi, j'aimerais autant croire au Styx, au Tartare,
A Vénus mon aïeule.

HIÉROCLÈS.

Il faut bien cependant
Par des dieux mieux compris...

CÉSAR.

Non, c'est surabondant.
Il n'est de dieu que l'homme, il n'est d'autre puissance
Que la sienne, et lui seul a donné la naissance
A ces dieux prétendus qu'adore l'univers,
Qui ne sont vrais qu'en songe et ne sont bons qu'en vers.

HIÉROCLÈS.

Je ne m'attendais pas, César, à les défendre
Contre un futur pontife.

CÉSAR.

Où pouvez-vous les prendre?
Où? dans l'espace vide et seul illimité
Qui, nous enveloppant de son infinité,
Nous fait sentir le peu qu'est le monde où nous sommes.
Mais nous pouvons un jour y commander aux hommes,
C'est notre seul Olympe et je veux y monter,
Et rien, dans mon chemin, ne saura m'arrêter.
Je ne suis pas bien sûr, pour moi, de votre atome;
Mais, là vous dites vrai, notre âme est un fantôme
Qui doit s'évanouir et nous ne serons plus,
Il ne restera rien alors de Julius.
Cet esprit qui voit clair en tout et dans tout homme
Et cette volonté si forte seront comme
Ils étaient un quart d'heure avant le seul moment
Où l'être m'est venu, je ne sais pas comment,
Pour jouir, pour agir, et dans la nuit profonde
Où je marche, avancer en agitant le monde.
O destins des mortels au fond indifférents!
Mais les uns sont petits et les autres sont grands,
Mais tous vont au néant, quelques-uns à l'histoire.
Ami, décidément je ne crois qu'à la gloire.

Au sein d'un sort étroit je périrais d'ennui.
Voilà pourquoi je veux qu'on me nomme aujourd'hui
Grand pontife, et demain nous verrons.

HIÉROCLÈS.

Moi j'admire
Qu'en méprisant la vie on y cherche l'empire.

CÉSAR.

Qu'y faire sans cela ? mais ma mère paraît,
Elle pleure.

LA MÈRE DE CÉSAR.

O mon fils, un sentiment secret
M'avertit d'un danger que tu cours... mes alarmes...

CÉSAR.

La mère de César ne verse point de larmes.
Je suis banni ce soir ou grand pontife... Adieu.

LA MÈRE DE CÉSAR.

Quand il me parle, il semble inspiré par un dieu.

V

CÉSAR ET CATILINA

LA MAISON DE CATILINA.

Sur une table est une coupe. — LENTULUS SURA et CÉTHÉGUS entrent ensemble.

LENTULUS.

Nous sommes les premiers. Que cette nuit est sombre!
J'ai craint plus d'une fois de m'égarer dans l'ombre.
Car, laissant ma litière au pied du Palatin,
Je suis venu tout seul après un grand festin.
J'avais un rendez-vous, ce soir, chez Calpurnie,
Que je regrette un peu.

CÉTHÉGUS.

Contre la tyrannie
Des maîtres insolents qui règnent au sénat
Si l'on peut en venir à quelque coup d'éclat,
Pour y prêter la main se peut-il qu'on regrette
Quelques heures d'amour?

LENTULUS.

Calpurnie est bien faite.
C'est une femme experte en toute volupté.

CÉTHÉGUS.

Moi, ma volupté, c'est la haine.

LENTULUS.

La beauté
A son prix. Vois-tu bien, tu dois à cette femme
Quelque reconnaissance, elle a gagné mon âme
A vos sanglants desseins. Sans elle, par les dieux
Je ne serais pas là ; car on peut faire mieux
De son temps, que venir, seul, dans une assemblée
De composition, je crains, un peu mêlée,
Comme si chez Fulvie on se glissait la nuit.

CÉTHÉGUS.

Va, par des patriciens l'affaire se conduit.

LENTULUS.

Tout est bien, entre nous si les choses se passent.
C'est qu'aujourd'hui tout change et tous les rangs s'effacent.
Un homme d'Arpinum arrive au consulat.
Des censeurs sans aïeux m'ont rayé du sénat.
Mais nous les rayerons, grâce à notre entreprise,
Censeurs et sénateurs, consul que je méprise,
Du nombre des mortels.

CÉTHÉGUS.

Ah ! le jour que j'attends
Avec impatience et depuis si longtemps,
Je vais le voir enfin.

LENTULUS.

Toi, toujours tu conspires,
Tu n'as fait que cela depuis que tu respires.

CÉTHÉGUS.

Oui, cette république avec tous ses abus,
Je ne puis l'endurer.

LENTULUS.

Mon pauvre Céthégus,
Les abus sont bien vieux, mais, malgré leur grand âge,
Vivront autant que nous, peut-être davantage.

CÉTHÉGUS.

Moi, je seconderai toujours qui tentera
Quelque chose de mieux.

LENTULUS.

Et toujours échouera.

CÉTHÉGUS.

Non, ces hommes qui font un trop grand personnage
Et dont l'ambition prudente se ménage;
Avec Catilina moins de risque à courir,
Car il n'a rien à perdre et tout à conquérir.

LENTULUS.

Il veut être consul, c'est là sa fantaisie.

CÉTHÉGUS.

Mais, vers le consulat sa route est bien choisie;
C'est un vaste déluge, un grand soulèvement
Et qui doit ébranler Rome en son fondement,
L'extermination du parti qui domine
Et pour un nouvel ordre une immense ruine.

LENTULUS.

Tout cela c'est bien beau, n'est-ce pas? je n'y voi
Que mes censeurs punis, et c'est assez pour moi.

LES PRÉCÉDENTS, D'AUTRES CONJURÉS, ANTRONIUS, LONGINUS, LECCA, BESTIA, GABINIUS, DEUX NEVEUX DE SYLLA, ETC., ensuite CATILINA.

LENTULUS.

Venez donc, on se lasse enfin à vous attendre.

ANTRONIUS.

Accusez Longinus que je suis allé prendre.
Toujours plus paresseux il se traîne à présent.
Mais, comment ferait-il? Son ventre est si pesant!

GABINIUS.

Il faudra bien pourtant qu'il se hâte, au grand jour.
Sinon il n'aura rien

LONGINUS.

Chacun aura son tour
Et sa proie.

LECCA.

A moi donc la province d'Afrique,
Où je puisse avec fruit servir la république.

BESTIA.

Moi, j'aime mieux l'Asie; il doit rester encor
Dans ses temples fameux de l'argent et de l'or,
Malgré les proconsuls qui l'ont fort épuisée.
Puis sa terre est fertile et peut, bien arrosée
De sueurs, enrichir ses habitants heureux.
Seulement, à cette heure, ils sont un peu nombreux.

Il faut diminuer ce nombre par la guerre
Ou par d'autres moyens en confisquant la terre
Des vaincus, des proscrits... et que, de leurs travaux
Le fruit, pour changer passe à des maîtres nouveaux.

ANTRONIUS.

Je ne veux pas aller aussi loin. J'aime Rome,
C'est un lieu qui me plaît et j'y reste, la somme
De mes dettes est forte; au lieu de les payer,
J'aime mieux hériter, moi, de mon créancier.

CÉTHÉGUS.

Et puis, nous aurons plus, nous aurons la vengeance.

LENTULUS.

Tout ce qui fut censeur doit mourir.

GABINIUS.

Cette engeance
De faux hommes de bien aura son châtiment.

LENTULUS.

N'oubliez pas Caton le sage.

GABINIUS.

Assurément
Et quant à Cicéron qui, grâce à sa faconde,
Veut, en homme nouveau, se pousser dans le monde,
Il peut nuire, sa langue...

PREMIER NEVEU DE SYLLA.

On la lui coupera.

DEUXIÈME NEVEU DE SYLLA.

Aux rostres, pour servir d'exemple, on la clouera.

LECCA.

Son esprit est mordant, aussi m'en vengerai-je.

BESTIA.

Il m'accuse d'inceste.

LECCA.

Et moi, de sacrilége.

BESTIA.

Mais dit-il vrai?

LECCA.

Pour toi?

BESTIA.

Je ne dis pas que non.

LECCA.

J'avouerai qu'en un coin du temple de Junon...

BESTIA.

Clodius, cette faute est aujourd'hui commune,
Aime bien ses trois sœurs et moi je n'en ai qu'une.

CÉTHÉGUS.

Quel jour, quand Sergius nous montrant le chemin,
Nous nous élancerons, une torche à la main,
Brûlant les sénateurs avec le Capitole!
Nous partageant leurs biens scandaleux; qu'on immole
Sans pitié, sans remords...

LENTULUS.

J'imiterai Sextus,
On peut être Tarquin, tout en étant Brutus.

On rit.

CATILINA entrant.

S'il n'était parmi vous que des âmes légères,
Je ne tenterais point des luttes passagères,
Ne sacrifierais pas le jour au lendemain
Et vers un but douteux n'étendrais pas la main ;
Mais, je vous ai connus fermes dans les tempêtes,
Je sais qu'à mes conseils vous confiez vos têtes,
Et voilà pourquoi j'ose entreprendre avec vous
Un grand dessein utile et glorieux pour tous.
Et le bien et le mal nous sont communs, vrai gage
D'une forte amitié.

CÉTHÉGUS.

Moi, j'aime ce langage
Mâle.

CATILINA.

A chacun déjà j'ai dit séparément
Ce qu'à vous tous ici je dis en ce moment.
Depuis que cet état qu'on nomme république
Subit de quelques-uns le joug oligarchique,
Seuls par les rois vaincus ils sont stipendiés,
Et par les nations qu'ils foulent à leurs pieds;
Et nous, nobles ou non, dans la paix, dans la guerre,
Habiles ou vaillants, nous sommes le vulgaire.
Richesse, honneur, pouvoir sont pour eux, ou par eux,
Vont à ceux qu'il leur plaît de déclarer heureux.
Pour nous sont les périls et les arrêts sévères,
Les condamnations et toutes les misères.

PLUSIEURS VOIX.

Très-bien, Catilina.

LENTULUS.

D'odieux jugements,
Des condamnations, des avilissements.

ANTRONIUS.

Je maudis ces tyrans.

GABINIUS.

Et chacun les abhorre.

CATILINA.

Jusqu'à quand voulez-vous les supporter encore?

TOUS.

Plutôt mourir, plutôt.....

CATILINA.

Il ne faut pas mourir,
Il faut vaincre, et venger ce qu'on vous fait souffrir.
La victoire est à nous, nous avons le courage,
Nous avons la vigueur et de l'âme et de l'âge ;
Chez eux tout a vieilli. — Mais, quelle indignité
D'abandonner toujours à leur avidité
Des richesses par eux follement dépensées
A bâtir dans la mer des villas insensées,
A niveler des monts pour se faire un jardin,
Quand notre pauvreté soulève leur dédain ;
Leurs palais contigus bordent la rue entière,
Et nous seuls n'avons pas pour dormir une pierre
A nous, pas un foyer. Ils payent à prix d'or
Les vases, les tableaux, l'airain... que sais-je encor?
Abattent leur maison pour en construire une autre,
Fatiguent un trésor qui devrait être nôtre,
Et ne peuvent, malgré leur prodigalité,
Épuiser ce trésor vainement tourmenté.

Et nous, sous notre toit nous trouvons l'indigence,
Les dettes au dehors, nulle part l'espérance.
Ils ne nous ont laissé pour se faire servir
Rien qu'un souffle impuissant qu'ils n'ont pu nous ravir.

LECCA.

Nous n'endurerons plus ce destin misérable.

TOUS.

Non, non.

BESTIA.

Nous briserons un joug intolérable.

CATILINA.

Eh bien ! réveillez-vous, voici la liberté,
Le triomphe, que tant vous avez souhaité,
Et de plus, la richesse et l'éclat et la gloire,
Ces biens par qui le sort couronne la victoire.
Prenez-moi pour soldat, pour chef, à votre gré,
Moi, du cœur et du bras je vous seconderai ;
Ma vie est désormais à vous, ma main est prête,
C'est là ce que bientôt, consul, à votre tête,
Je veux exécuter pour vous, si toutefois
Vous n'aimez mieux subir que de dicter des lois.

CÉTHÉGUS.

Courons dès ce moment, égorger les infâmes,
Main basse sur eux tous.

ANTRONIUS.

Sur leurs biens.

LENTULUS.

Sur leurs femmes.

CATILINA.

Je choisirai l'instant qui doit nous les livrer;
Mais avant de sortir et de nous séparer,
J'exige qu'un serment formidable nous lie.

PLUSIEURS VOIX.

Par Pluton, par le Styx, par Hécate...

CATILINA.

Folie!
Nul de vous, je le sais, ne croit à tous ces dieux,
Nul ne croit aux enfers.

LENTULUS.

C'est vrai.

CATILINA.

Nous ferons mieux.
Nous nous engagerons par un sombre mystère.
A cette heure la nuit enveloppe la terre,
Vous voyez cette coupe, il nous faut y verser
Un peu de notre sang... et je vais commencer.

Il se blesse légèrement le bras avec un poignard

Amis, imitez-moi.

Tous l'imitent.

CATILINA.

Ce sang qui fume encore
Est ma libation aux dieux que l'on ignore,
S'il en est, ou plutôt au seul Dieu, le destin.
Nous sommes tous unis par un péril certain,
Soyons-le par le sang qui coule de nos veines,
Buvons donc à la mort des riches, à nos haines.

TOUS *se passant la coupe.*

Buvons.

LENTULUS *à part.*

Fade breuvage et peu réjouissant!

CATILINA.

Jurons par cette coupe, et jurons par ce sang,
Que nul ne trahira notre secret terrible.
Tu pâlis, Lentulus.

LENTULUS.

A part.

Moi, non. — Mais c'est horrible.

Haut.

Je jure le premier, ici sous ton regard,
Je maudis le parjure et le voue au poignard.

TOUS.

Au poignard le parjure.

CATILINA.

Allez, qu'on se retire.
Et, le moment venu, je vous le ferai dire.

Tous sortent.

CATILINA *seul.*

J'attends ici César. Combien j'aimerais mieux
Ce César à lui seul que tous ces furieux!
Mais il vient.

CATILINA, CÉSAR.

CÉSAR *montrant la coupe.*

Qu'est ceci?

CATILINA.

C'est le vase sacré
Où, mêlant notre sang, nous avons tous juré
La mort de nos tyrans.

CÉSAR.

Éloigne, je te prie,
Ce lugubre appareil qui sent la boucherie.

CATILINA pose la coupe dans le fond de la chambre.

Soit. En ce lieu, César, secrètement conduit
Par de sombres chemins au travers de la nuit,
Tu ne crains rien?

CÉSAR.

Parlons des projets que tu formes.

CATILINA.

Mon but est dans l'état d'établir des réformes.

CÉSAR.

Violentes?

CATILINA.

Sans doute, un vieux corps gangrené
Comment à la santé serait-il ramené,
Si ce n'est par le fer ou le feu qu'on applique
Au membre en pourriture ou bien paralytique,
Pour retrancher ce membre ou pour le ranimer?

CÉSAR.

Sergius, c'est détruire et non pas réformer.

CATILINA.

Il faut couper au vif si le mal est extrême.

CÉSAR.

Et quand sur ce point-là je penserais de même,
Quels sont tes instruments ?

CATILINA.

Des hommes résolus
Qui, le glaive tiré, ne le remettront plus
Dans le fourreau, des gens d'une forte nature
Qui toujours devant eux marchent...

CÉSAR.

A l'aventure.

CATILINA.

Il faut risquer.

CÉSAR.

Parfois, mais alors seulement
Que risquer est utile, et qu'on a mûrement
Pesé chaque moyen ; quand tout est prêt, on ose.
Allant sans hésiter au but qu'on se propose,
L'on arrive ou l'on meurt. Avant d'en venir là
Il faut avoir longtemps préparé.

CATILINA.

C'est cela.
Aussi, depuis longtemps, jour et nuit je prépare
Un grand soulèvement, formidable...

CÉSAR.

Barbare,
Où l'on égorgera beaucoup?

CATILINA.

Peut-être bien.
Mais, au sang qui répugne il ne parvient à rien.

CÉSAR.

Ceci n'est pas très-sûr. J'estime la clémence
Et j'en veux essayer quelque jour.

CATILINA.

Bah! démence.
Si tu veux pardonner, tu seras renversé.

CÉSAR.

Nous verrons.

CATILINA.

Quant à moi, je me suis adressé
A ce que Rome avait d'actif, d'ardent, d'infâme;
Les hommes ruinés au jeu, par une femme,
Ceux qui par jugement étaient déshonorés,
Qui par une injustice étaient exaspérés,
Qui convoitent de l'or, des voluptés, des charges,
De qui la bourse est mince et les dépenses larges,
Qui d'un vieux père, aux jours par ses enfants comptés
Redoutent de se voir, s'il vit, déshérités,
Qu'un opprobre a flétris, qu'un créancier menace,
Qui veulent à tout prix au soleil une place.
Ces gens-là sont à moi.

CÉSAR.

C'est une légion
A qui pour me fier, je voudrais caution,
Et je préférerais en commander une autre.
Mais qui te répond d'eux?

CATILINA.

Même espoir est le nôtre,

Même rage et d'ailleurs chacun m'est enchaîné
Par quelque nœud puissant. Car, à l'un j'ai donné
Une maîtresse, à l'autre un cheval, un chien même,
Tant la jeunesse est folle et pour tout ce qu'elle aime,
Vil ou non, toujours prête à se précipiter
Au milieu des périls où l'on veut la jeter.
Outrages aux passants et querelles hardies,
Viols, assassinats, pillages, incendies,
Le mépris de l'honneur, le mépris de la mort,
Je leur ai tout appris, César, je suis bien fort.

CÉSAR.

Je me crois l'âme ferme et pourtant je frissonne
D'horreur en t'écoutant.

CATILINA.

Nous ne craignons personne,
Les hommes ni les dieux, ni les mœurs, ni la loi;
Entre nous seulement nous respectons la foi.

CÉSAR.

Je ne suis pas Caton, ce fou que l'on encense,
Mais ce n'est point ainsi que je veux la puissance.

CATILINA.

Je t'étonne, César.

CÉSAR.

Tu m'attristes.

CATILINA.

Merci.
Cependant une fois déjà j'ai réussi
A t'engager toi-même en ces plans détestables,
Tu sais, avec Crassus....

CÉSAR.

Tous deux fûmes coupables
D'écouter tes conseils, mais, sans y consentir,
Du moins, tous deux à temps sûmes nous repentir
Et nous arrêter.

CATILINA.

Bien, mais tu connais nos trames
Et tu peux nous trahir, César...

CÉSAR.

Il est des âmes
Qui ne trahissent pas; à moi tu t'es fié,
Je ne divulgue point un secret confié;
Je te protégerai, toi comme tes complices,
Et je vous sauverai peut-être des supplices.

CATILINA.

Ah! je veux bien la mort si je n'ai la grandeur.
César, fais-moi consul, je te fais dictateur.

CÉSAR.

En me parlant ainsi, Sergius croit peut-être
Me tromper?

CATILINA avec colère.

Que dis-tu?

CÉSAR.

Dictateur, je veux l'être,
Un jour je le serai par un autre moyen.

CATILINA.

Et pourrait-on savoir quel secret est le tien?

CÉSAR.

La gloire. Quand j'aurai sous l'empire de Rome
Mis plus de nations que n'en mit aucun homme,
Vaincu dans cent combats, construit vingt monuments,
Des âges qui naîtront futurs étonnements;
Porté de sages lois, sans négliger de plaire
Aux gens d'esprit, surtout à l'instinct populaire;
Triomphé constamment et toujours pardonné,
Et si je ne suis pas avant assassiné,
De Rome et de la terre alors je serai maître.

CATILINA.

Sous quel nom?

CÉSAR.

Je ne sais.

CATILINA.

Celui de roi?

CÉSAR.

Peut-être.

CATILINA.

Fou, ton ambition bien longtemps attendra.

CÉSAR.

Je sais attendre.

CATILINA.

Adieu.

CÉSAR.

Cet homme périra.

VI

CÉSAR ET CICÉRON

LA MAISON DE CÉSAR SUR LA VOIE SACRÉE

BESTIA, CÆCILIUS, ensuite CÉSAR.

BESTIA.

L'affaire est sérieuse et vaut qu'on l'examine.
De l'instant décisif plus chaque heure est voisine
Et plus je réfléchis à ses suites; l'on n'a
Pas nommé, cette fois, consul Catilina,
Il a fui, d'Arpinum le chevalier l'emporte.
J'ai bien promis, juré, bu du sang ; peu m'importe;
On ne tient pas toujours ce que l'on a promis,
César est détesté de tous nos ennemis,
Parle avec les tribuns — c'est un tribun lui-même —
Et par les plébéiens vise au pouvoir suprême ;
César est ce qu'il faut, c'est l'homme d'aujourd'hui ;
Allons, décidément, moi je m'attache à lui,
Je trouve ses moyens plus doux, ses mains plus nettes
Et ses calculs plus sûrs, — il payera bien mes dettes;
A qui veut le servir, il ne refuse rien ;
Voilà Cæcilius autre Césarien.

CÆCILIUS.

Je ne puis endurer une telle jactance.
Ce consul Cicéron fait l'homme d'importance,
Il s'en va recueillant des informations,
S'agite et voit partout des conspirations.
Lentulus, Céthégus, les plus beaux noms de Rome,
Il accuse, il dénonce au hasard.

BESTIA.

Le pauvre homme !
Des conspirations ! qui songe à conspirer ?

CÆCILIUS.

A toute heure, en tous lieux ardent à se montrer
Il harangue au sénat, harangue à la tribune.

BESTIA.

C'est un homme nouveau qui veut faire fortune.

CÉSAR entrant.

Chez César, mes amis, soyez les bien-venus.

CÆCILIUS.

Ensemble, nous parlions ici de Tullius
Qui nous déplaît très-fort.

CÉSAR.

C'est un homme agréable,
Éloquent au Forum, son commerce est aimable
Et son esprit charmant.

BESTIA.

Oui, diseur de bons mots.

CÆCILIUS.

Qui ne ménage pas César en ses propos.

CÉSAR.

Qu'il dise des bons mots, je saurai les lui rendre.

CÆCILIUS.

Mais il t'accuse aussi.

CÉSAR.

Je saurai me défendre.
Moi, j'ai du goût pour lui, car j'aime le talent,
Mais il flatte un peu trop ce sénat insolent,
Il dit trop haut le bien que de lui-même il pense,
Et par ses propres mains toujours se récompense,
Oubliant, j'en conviens, malgré son consulat
Qu'on ne peut tout souffrir de lui ni du sénat.
C'est un homme de bien, une âme généreuse,
Parfois faible pourtant, de la gloire amoureuse ;
Mais il n'est pas de trempe assez ferme, en ses mains
Pour tenir et garder le destin des Romains.

LA MAISON D'UN VOISIN DE CICÉRON

LE VOISIN.

Puisque chez toi ce soir on fête la déesse,
Tu peux dormir ici, Cicéron, je te laisse.

Il sort

CICÉRON seul d'abord, puis ensuite TÉRENTIA et TULLIA.

CICÉRON.

C'est pour toi le grand jour, ô Marcus Tullius,
Il faut d'un vieux Romain déployer les vertus,
Et donner à ton nom la gloire la plus belle ;
Mon consulat s'illustre, un dangereux rebelle,
Fameux par le désordre et par l'assassinat,
Ma voix l'a terrassé trois fois en plein sénat.
Oui, de me surpasser, j'avais la conscience:
« Jusqu'à quand abusant de notre patience?..... »
Quel exorde ! il a fui, c'en est fait. — Ces discours
Demeureront, je crois, modèles à toujours.
J'ai rencontré des traits que n'a point Demosthène
Que l'on appellera le Cicéron d'Athène.
Maintenant il me reste à prendre un grand parti.
Du plan des conjurés par Crassus averti,
Quelle marche ai-je à suivre? Allons, Marcus, prends garde,
L'avenir jugera, l'univers te regarde.
Les sages que le monde a toujours honorés,
D'accord sur d'autres points, ici sont séparés ;
Ceux-ci vers la douceur, d'autres vers la clémence
Penchent, le sage vrai doit tenir la balance
Égale entre eux, peser prudemment la valeur
Des arguments divers et choisir le meilleur ;
Mais, je n'ai pas le temps d'observer la méthode
Des académiciens, ce serait plus commode ;
Le temps presse, il me faut agir, non raisonner.
Si je fais arrêter d'abord, puis condamner
Lentulus, Céthégus avec tous leurs complices ;
Si de ma propre main, je les livre aux supplices?

C'est courageux, sublime et l'on va me louer.
Mais qu'arriverait-il, si j'allais échouer ?
Ils ont un rang, des noms glorieux, la puissance,
Et moi, je suis nouveau, de petite naissance.
Dans la lutte vaincu, je serais écrasé ;
Peut-être même un jour, je serais accusé
D'avoir pour m'exhausser au rôle de grand homme,
Abaissé dans ces noms la majesté de Rome.
Quel conseil décisif et quelle autorité
Viendront me délivrer de ma perplexité ?.....
Non, leur crime est affreux, leur entreprise infâme,
Nul ne plaindra leur sort. Réveille-toi, mon âme,
Ame d'un vrai Romain, tu peux bien consulter
Et le contre et le pour, tu ne peux hésiter.
Non, mon devoir est clair, ma gloire est assurée,
Mon nom de tous les temps remplira la durée.
Rome en un grand péril, dira-t-on, se trouva,
Mais Cicéron était consul et la sauva.

Entrent Terentia, femme de Cicéron et leur fille Tullia encore enfant.

CICÉRON.

Ma femme et notre enfant! ici qui les amène ?
Ne venez pas troubler le transport qui m'entraîne,
J'ai juré de sauver Rome, Térentia,
Laisse-moi, chère épouse, emmène Tullia,
De peur que votre aspect n'amollisse mon âme.

TÉRENTIA.

Marcus a-t-il trouvé jamais faible sa femme ?
Jamais pour l'amollir ai-je élevé la voix?
Et n'ai-je pas toujours parlé comme autrefois
Parlaient à leurs époux ces matrones romaines,
Dont j'ai l'image au cœur et le sang dans les veines ?

CICÉRON.

Il est vrai, qui te fait alors ici venir,
A cette heure ?

TÉRENTIA.

Je viens t'annoncer l'avenir.
L'avenir que tu veux s'accomplira, j'atteste
Avoir vu de mes yeux un prodige céleste.

CICÉRON.

Bien qu'augure moi-même et respectant les dieux,
Je ne crois pas beaucoup à ces signes pieux,
Et j'ai même raillant sur ce point osé dire :
Un augure n'en peut voir un autre sans rire.
Je soupçonne leur art d'être conjectural.

TÉRENTIA.

Ne parlons point ici de cet art augural.
Je sais qu'on ne croit plus à la science antique,
Mais on croira toujours au foyer domestique
Dans Rome.

CICÉRON.

Eh bien! réponds, qu'est-il donc arrivé ?

TÉRENTIA.

Au sein de ta maison, sur ton autel privé,
La flamme paraissait éteinte, sous la cendre,
On la vit tout à coup renaître et se répandre
A l'entour de l'autel. Les vestales ont dit :
Marcus accomplira ce qu'il a dans l'esprit.
Qu'il ne balance pas, qu'il agisse.

TULLIA.

Mon père
Crois par amour pour moi, Tulliola, ma mère
Et les dieux immortels.

CICÉRON l'embrassant.

Ma lumière! mes yeux!
Je crois à ton oracle, ô douce voix des dieux!

DEVANT LA MAISON DE CICÉRON. — LE MATIN.

LE VÉTÉRAN DE SYLLA, LE GLADIATEUR, LE PROLÉTAIRE.

LE VÉTÉRAN.

Le gladiateur!

LE GLADIATEUR.

Oui.

LE VÉTÉRAN.

Qui, toi? que viens-tu faire?

LE GLADIATEUR.

Nous sommes enrôlés dans une même affaire...
Ici ce que tu viens faire, probablement.

LE VÉTÉRAN.

Il est dur de trouver un pareil garnement
Partout. Serais-tu donc aussi de l'entreprise?

LE GLADIATEUR.

Sans doute; Cicéron, ce coup, cette surprise...
Tu vois qu'on peut parler sans crainte.

LE VÉTÉRAN.

Qu'est cela?
On ne connaissait pas ce mot avec Sylla.
De la sorte, il s'agit de dépêcher cet homme;
C'est sans doute un proscrit... on proscrit donc à Rome
Encor comme au bon temps du grand Cornélius.
Seulement je ne sais quel est ce Céthégus,
Le neveu de Sylla ne l'a pas dit.

LE GLADIATEUR.

Qu'importe!
Pourvu que le sang coule et que cela rapporte.

LE VÉTÉRAN.

Et de plus je serais bien aise qu'on m'apprît
Ce qu'est ce Cicéron.

LE GLADIATEUR.

Un plébéien maudit.

LE VÉTÉRAN.

S'il est plébéien, toi, du parti populaire,
Pourquoi l'assassiner?

LE GLADIATEUR.

Pourquoi? pour le salaire.
Je ne demande pas, pourquoi? non, mais combien?

LE VÉTÉRAN.

Que lui reproche-t-on?

LE GLADIATEUR.

Ma foi, je n'en sais rien.
Question qui, par moi, n'est jamais débattue;
Tuer est mon état, on me paye et je tue.

LE PROLÉTAIRE.

César ne l'aime pas ce Cicéron, je croi,
Il résiste à César et c'est assez pour moi.

LES MÊMES, UN AFFRANCHI, CÉTHÉGUS suivi d'un esclave.

L'esclave frappe à la porte de Cicéron.

CÉTHÉGUS.

Frappe, frappe plus fort. Nul n'ouvre... Qu'on me nomme ;
Céthégus et qui vient pour le salut de Rome
Lui parler ; l'insolent! il ne m'ouvrira pas.

L'AFFRANCHI.

Je crains que vous n'ayez ici perdu vos pas.
Je sais de bonne source, ainsi que toute chose,
Qu'au logis Tullius n'a point dormi; la cause
Est que, chez le consul, les matrones sans bruit,
Selon l'usage ancien, célébraient, cette nuit,
Les mystères sacrés de la Bonne Déesse
D'où tout homme est exclu.

LE VÉTÉRAN s'asseyant à terre.

Dès lors, rien ne nous presse,
Nous l'attendrons ici.

CÉTHÉGUS.

Non, allons le chercher.
Venez, dans quelque coin qu'il puisse se cacher,
Nous saurons le trouver. Mais d'où naît ce tumulte?

LES PRÉCÉDENTS, CICÉRON entouré de JEUNES PATRICIENS et de CHEVALIERS qui l'escortent.

L'ESCORTE DE CICÉRON.

Défendons Cicéron.

UN JEUNE PATRICIEN.

Le premier qui l'insulte
Est mort.

UN CHEVALIER.

Que faites-vous là devant sa maison ?

CÉTHÉGUS.

Quatre contre deux cents. Au revoir, Cicéron.

LE VÉTÉRAN.

Tombons sur eux.

LE GLADIATEUR.

Tombons.

CÉTHÉGUS.

Non, non, sur votre tête !
Que nul ne fasse un pas !

CICÉRON.

Céthégus, je t'arrête
Au nom du peuple, au nom de l'État menacé.

CÉTHÉGUS.

Quelle audace ! jamais je ne l'aurais pensé.

LE VÉTÉRAN ET LE GLADIATEUR.

Délivrons Céthégus !

Ils attaquent l'escorte de Cicéron.

Dispersons son escorte.

CICÉRON.

A moi, bons citoyens, et prêtez-moi main forte.

LE GLADIATEUR blessé mortellement.

Je suis hors de combat, un coup très-bien porté !

LE VÉTÉRAN.

Vous êtes cent contre un, c'est une lâcheté.
Moi lié, tuez-moi !

UN JEUNE PATRICIEN.

Si c'est ta fantaisie,
Qu'il en soit fait ainsi.

Il le tue.

L'AFFRANCHI.

La place est mal choisie
Pour observer les coups, on les voit de trop près.
Mais je sais quelque chose. A des amis discrets
Je cours et vais conter le tout dans la Subure.

LE GLADIATEUR.

O ! jeunesse dorée, on payera cette injure.

Tous deux s'éloignent.

CICÉRON.

Romains, je vous rends grâce et par vous entouré,
Comme un triomphateur monte au temple sacré
Je marche à votre tête au temple de Bellone
Où le sénat s'assemble. Écoutez-moi : J'ordonne

Qu'on arrête à l'instant tous les conspirateurs
Et qu'ils aient pour prison les maisons des préteurs.
Reposez-vous sur moi de tout, à tout je pense;
Vos applaudissements seront ma récompense.

On applaudit.

J'ai subjugué le peuple et vais vaincre au sénat,
On se rappellera longtemps mon consulat.

LE TEMPLE DE BELLONE.

LES SÉNATEURS ASSEMBLÉS, CÆCILIUS, CÉSAR, CICÉRON, Son frère QUINTUS, SILANUS, CATON, etc.

PREMIER SÉNATEUR à son voisin.

Ainsi les conjurés sont arrêtés?

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Sans doute.
Le plus grand nombre au moins.

PREMIER SÉNATEUR.

César... Eh bien?...

DEUXIÈME SÉNATEUR.

J'écoute.

PREMIER SÉNATEUR.

Penses-tu que César avec eux conspirait?

DEUXIÈME SÉNATEUR.

On le dit, je ne sais.

CÆCILIUS à César.

Notre consul paraît.

CÉSAR à Cæcilius.

Comme un jour de combat il a mis sa cuirasse;
Il a bien soin qu'un peu sous sa toge elle passe,
Pour montrer quels périls il est près d'affronter.

CICÉRON.

Sénateurs, le consul vient de faire arrêter
Les Romains criminels dont les plans exécrables...

PLUSIEURS VOIX.

Accusés seulement...

D'AUTRES VOIX.

Ce sont des misérables.

CICÉRON.

On a dit, accusés; je réponds, convaincus.
Leurs complots m'ont été dénoncés par Crassus.
Les députés gaulois qu'ils ont voulu séduire
Ont feint par leurs conseils de se laisser conduire,
D'accueillir leurs desseins, mais pour les dévoiler;
Par eux la vérité vient de se révéler.
C'en était fait et Rome était anéantie,
Si le consul n'avait veillé sur la patrie,
Mais, le consul veillait. Ces trames, grâce aux dieux,
Les conjurés n'ont pu les cacher à ses yeux.
Remerciez les dieux, puissances immortelles,
Gardiennes des Romains, le consul après elles.
Prononcez la sentence : ils attendent leur sort.
A vous de leur donner ou la vie ou la mort.

SILANUS, consul désigné.

Je ne balance pas, le dernier des supplices
Pour Lentulus Sura, Céthegus, leurs complices...

UN SÉNATEUR.

Moi de même.

UN SÉNATEUR.

La mort.

UN SÉNATEUR.

La mort.

CÉSAR.

Pères conscrits...

UN SÉNATEUR.

Que va dire César?

CÉSAR.

Il faut de nos esprits,
Au moment de juger une douteuse affaire,
Bannir avec grand soin la haine, la colère,
Autant que la faiblesse et la compassion;
Car la raison éclaire et sert, la passion
Trouble et nuit. Nos aïeux que toujours je contemple,
De modération m'offrent plus d'un exemple.
Je vois, chez eux, souvent la générosité
Adoucir les rigueurs de la sévérité;
Traitant les rois vaincus, dont les torts les irritent,
Plutôt comme il convient que comme ils le méritent.
Un homme obscur se venge avec impunité,
Mais ceux qui sont placés très-haut en dignité
Agissent sous les yeux du monde. Aucune faute
De leur part n'est secrète, et plus la place est haute,
Moins l'excès est permis. Lorsqu'on est tout-puissant
La vengeance s'appelle orgueil et soif de sang.
Ils sont dignes de tous les supplices, n'importe,
L'impression dernière est toujours la plus forte.

Si la peine est trop dure, alors on oubliera
Le crime, et seulement la peine indignera.
L'amour de la patrie a dicté ta sentence,
Silanus, et j'ai là reconnu ta constance
Ferme en tous les périls... Quel péril cependant
Pourrait nous menacer quand un consul prudent
Arme avec tant d'ardeur des bras pour nous défendre?
Mais ce que de ta part je ne saurais comprendre,
C'est de te voir chercher un châtiment nouveau,
La mort... Puis, est-il donc si grand? Dans le tombeau
Nul tourment ne nous suit; de toutes nos misères
C'est la fin; c'est, après nos peines passagères,
Le repos et l'oubli; souffre-t-on quand on dort?
Il n'est rien, ni douleur ni joie après la mort.

Je crois qu'au châtiment nos lois peuvent suffire.
Nos pères ont voulu sagement interdire
De punir par la mort un citoyen romain.
Ceux-ci l'ont méritée... Il est vrai, mais demain,
Mais plus tard, quelque jour, lorsque la république
Sera dans d'autres mains, il se peut qu'on l'applique
A de moins criminels et même à l'innocent.
Cela s'est déjà vu : quand Sylla tout-puissant
Fit livrer au trépas des hommes détestables,
Qui n'approuva la mort juste de ces coupables?
Mais ce fut d'un grand mal un beau commencement.
Il s'ensuivit bientôt un vaste égorgement.
Car si quelqu'un d'autrui convoitait la ruine,
La maison, la villa, même une perle fine,
Une robe de pourpre, au tableau des proscrits
Les noms des possesseurs étaient bien vite inscrits.
Ces hommes qui s'étaient réjouis s'affligèrent
Quand ceux qu'ils approuvaient d'abord, les égorgèrent.

Ces temps sont à jamais passés, nous l'espérons...
On n'a pas pour consul toujours des Cicérons;
Qu'un autre soit consul ou maître d'une armée,
Et trop aisément croie une rumeur semée,
Par décret du sénat si le glaive est tiré,
Contre ce glaive un jour qui peut être assuré?
Faut-il en liberté tous d'abord les remettre?
Non, certes, sénateurs, nous ne pouvons permettre
Qu'ils s'en aillent grossir le camp des factieux.
Qu'on les garde en prison, que tout séditieux
Qui de parler pour eux commettrait la folie
Par vous soit déclaré traître envers la patrie.
Voilà mon sentiment.

CICÉRON à part.

Que César est adroit!

UN SÉNATEUR.

César a sagement réclamé pour le droit
Du citoyen romain, il a bien dit.

UN SÉNATEUR.

Je trouve
Que César a raison.

UN SÉNATEUR.

Moi de même.

UN SÉNATEUR.

J'approuve.

UN SÉNATEUR.

Et moi.

UN SÉNATEUR.

J'approuve.

QUINTUS CICÉRON.

Et moi.

CICÉRON.

Quoi ! mon frère Quintus
Aussi !

SILANUS, consul désigné.

Pères conscrits...

CICÉRON.

Que veut donc Silanus ?

SILANUS.

J'adopte entièrement ce que l'on vient d'entendre ;
A de telles raisons comment ne pas se rendre ?
Eh ! quoi ! j'aurais voulu, mais je n'eus pas ce tort,
Faire à des citoyens romains donner la mort !
C'est contraire à nos lois et blesse la justice.
Pour un Romain né libre, ah ! le dernier supplice
Sont les fers ; qui pensait qu'autrement on comprît ?...

UN SÉNATEUR à part

Silanus se retourne avec beaucoup d'esprit.
J'étais pour la rigueur, mais quand je considère
Ce que César a dit....

CATON.

Mon avis est contraire.
Je considère, moi, nos périls seulement,
Et de certains discours m'étonne grandement.
Il en est parmi nous qui ne sont pas des nôtres,
Qui s'occupent beaucoup de parler pour les autres,
Et feraient sagement peut-être de penser
Aux accusations qu'on peut leur adresser.

CÉSAR à demi-voix à Cæcilius.

Ceci pour moi.

CÆCILIUS.

Caton !

CATON.

L'on a l'âme bien tendre
Pour des gens qui voulaient mettre la ville en cendre,
Violer nos foyers, renverser nos autels,
Les ennemis de Rome et des dieux immortels ;
Peu m'importe la peine aux forfaits réservée,
L'important c'est pour moi que Rome soit sauvée.
On peut délibérer sur un crime à punir,
Mais ici nous avons un crime à prévenir.
Dans les extrémités où leurs desseins nous jettent
Laissez exécuter ce que ces gens projettent,
Rien ne subsistera. Rome prise une fois,
Vaincus, à vos vainqueurs allez citer les lois !

Par les dieux immortels, écoutez mes paroles !
Vous qui perdez l'État pour vos trésors frivoles,
Si vous voulez garder ce que vous aimez tant,
Vos maisons, vos villas que l'incendie attend,
Ce pourquoi vous vivez, tout le fruit de vos peines,
Réveillez-vous, sauvez Rome, non pas des chaînes
Seulement, mais encor de la destruction ;
Je ne vous parle pas dilapidation,
Il s'agit à présent, non des vertus anciennes,
De la corruption de vos mœurs patriciennes,
Mais de voir cet État, quel qu'il soit, aujourd'hui
Disparaître du monde et vous tous avec lui.

César a discouru d'une façon diserte
Sur la vie et la mort, car très-bien il disserte ;

Jugeant faux, il paraît, ce qu'on dit des enfers,
Des gouffres ténébreux destinés aux pervers.
Malheur à nous, Romains, si ces croyances saintes
De nos pères jamais en nos cœurs sont éteintes ;
Malheur à notre gloire, à notre liberté,
Si nous ne croyons plus à l'immortalité !

Les armes ne sont pas ce qui fit Rome grande ;
Autrement aujourd'hui qu'au monde elle commande,
Qu'elle a pour alliés tant de peuples, de rois,
Et plus de citoyens et d'armes qu'autrefois,
Elle serait plus forte ; il n'en est rien, nos pères
Avaient ce qui nous manque et qui les fit prospères :
Au dedans l'énergie, au dehors l'équité,
La vertu, seul moyen de toute liberté.
Maintenant nous avons le vice, la mollesse ;
Pour l'État, l'indigence, et pour vous, la richesse ;
Entre le bien, le mal, nulle distinction,
Et le prix des vertus est pour l'ambition.
Faut-il donc s'étonner, que de vertus déserte,
La république soit comme une place ouverte
Où chacun est ardent à se précipiter,
Où chacun à l'assaut semble vouloir monter ?

Mais laissons ce discours : des hommes consulaires
Se sont faits, sous nos yeux, traîtres, incendiaires,
Appelant à leur aide, amenant par la main
Les Gaulois ennemis mortels du nom romain.
Et vous hésiteriez encore à vous défaire
De ceux qui sont pour moi des prisonniers de guerre !
Oui, le danger est grand, mais nous ne craignons rien...
Non, non, vous craignez tout, et ne sachant pas bien
Que faire en ce péril, chacun comptant sur l'autre,
Du courage d'autrui vous attendez le vôtre.

L'appui des dieux par vous est tout bas invoqué.
Ce secours aux Romains qui n'a jamais manqué,
Ce n'est point par des vœux, des prières de femmes
Qu'on l'obtient; pour l'avoir, fortifiez vos âmes,
Soyez prudents, actifs, vigilants; il viendra;
Des dieux la lâcheté jamais ne l'obtiendra.

Quoi! jadis Manlius Torquatus qu'on renomme
Fit mettre à mort son fils, et ce noble jeune homme
Dut mourir attaché par la main du licteur
Et payer de ses jours un excès de valeur!
Des parricides, vous, vous épargnez la tête.
Le reste de leur vie est ce qui vous arrête
Sans doute, épargnez donc Lentulus, si jamais
Lui-même s'épargna les plus noirs des forfaits,
S'il respecta les dieux, la pudeur, quelque chose;
Épargnez Céthégus..... Ce qui plaide sa cause,
C'est qu'il a déjà fait la guerre à son pays.
Ah! si tous les devoirs n'avaient été trahis
Par eux, ils n'auraient pas comblé leur infamie
En conspirant enfin la mort de leur patrie.

S'il était aujourd'hui permis de s'aveugler,
Je laisserais vos yeux bientôt se dessiller.
Je sais trop que ma voix toujours vous importune;
Mais de ce seul instant dépend votre fortune,
Mais vous êtes perdus si vous délibérez,
Car par nos ennemis nous sommes entourés.
Catilina s'avance, il est là..... Dans la ville
Campent ses lieutenants, le taire est inutile,
Rien ne peut en secret se faire ou se tenter;
Il faut ouvertement agir, sans hésiter.
Donc pour moi la sentence est ainsi prononcée :
D'un extrême péril Rome étant menacée,

Et la confession des députés gaulois
Ayant prouvé qu'ici des ennemis des lois
Ont médité le meurtre, apprêté l'incendie,
Conspiré contre nous et contre la patrie,
J'affirme les auteurs de ce complot fatal
Atteints, selon le droit, de crime capital
Pour avoir attaqué Rome et la république,
Et les condamne à mort suivant l'usage antique.

PLUSIEURS VOIX.

Caton a bien parlé.

D'AUTRES VOIX.

Qu'ils soient frappés de mort!

CICÉRON.

Sénateurs, vous avez décidé de leur sort.
Je vais exécuter l'arrêt.

CÉSAR.

Caton l'emporte.

UN GRAND NOMBRE DE SÉNATEURS.

Nous suivrons le consul et serons son escorte.

CICÉRON.

Agissons sans retard après avoir vaincu :
Si le sénat demain changeait, qu'ils aient vécu.

LA PLACE DU CAPITOLE

CICÉRON, JEUNES PATRICIENS et CHEVALIERS qui l'escortent, ensuite CÉSAR et ses amis.

UN JEUNE PATRICIEN.

La mort aux conjurés, que le consul les frappe.

UN CHEVALIER.

Au lacet du bourreau que pas un d'eux n'échappe.

César paraît rentrant chez lui avec quelques amis.

UN JEUNE PATRICIEN.

César ! il conspirait.

UN AMI DE CÉSAR.

Non, l'on vous a trompé.

UN JEUNE PATRICIEN.

Mort au traître César.

UN AMI DE CÉSAR.

Le chemin est coupé
Par cette bande.

CÉSAR.

Allons toujours.

UN AMI DE CÉSAR.

Crains...

UN JEUNE PATRICIEN.

Qu'on l'immole,
Qu'il soit précipité du haut du Capitole,
La mort au factieux.

CÉSAR.

Cicéron, ton cortége
Est bien tumultueux.

CICÉRON.

Cessez, je le protége.
Qu'on ne le touche point.

Ils se précipitent vers Cesar l'épée nue.

CÉSAR.

Mais c'est presque un combat.

CICÉRON.

Laissez-le.

UN JEUNE PATRICIEN.

Nous vengeons, non toi, mais le sénat
Et notre ordre offensé.

Les amis de César le défendent à grand'peine.

CÉSAR à Cicéron.

Voilà ton influence!
Tu ne m'as pas sauvé malgré ton éloquence,
Mais ces braves amis.

Cicéron et ceux qui l'accompagnent s'éloignent

CÉSAR.

Il faut pourtant songer
A ne pas tout à fait se laisser égorger
Par les vaillants soutiens de Cicéron, l'insulte
Me touche peu, je ris de tout ce vain tumulte;
Mais puisque, contre moi, l'on prend de tels moyens,
Ayez vos défenseurs, je trouverai les miens.

LA MAISON DE CÉSAR. — LE SOIR.

CÉSAR, BESTIA, DEUX PATRICIENS.

BESTIA.

Le peuple est assemblé, César, sous ta fenêtre
Et demande à grands cris que tu veuilles paraître;
Il est très-irrité contre les sénateurs
Qui t'ont osé rayer du nombre des préteurs.
Tu n'as qu'à dire un mot pour enflammer leur zèle...

CÉSAR.

Je ne le dirai pas.

BESTIA.

L'occasion est belle
De punir le parti qui vient de triompher.
Ce mouvement te sert.

CÉSAR.

Il vaut mieux l'étouffer
Je ne veux pas à bout, vois-tu, pousser les choses.

BESTIA.

Rejeter un puissant appui dont tu disposes!

CÉSAR.

C'est plus sage, il convient d'apaiser le sénat
De l'endormir un peu, tant que le consulat
De Marcus dure encore et que son éloquence
Fait battre tous les cœurs. — J'en connais la puissance :
Plus tard il sera temps.

BESTIA.

César, songes-y bien
Tu pourrais te venger d'eux.

CÉSAR.

Ils n'y perdront rien.

Entrent les deux patriciens qui ont déjà paru au Forum.

PREMIER PATRICIEN.

Plèbe insolente!

DEUXIÈME PATRICIEN.

Allons, contiens mieux ta colère,
A César, avant tout, il ne faut pas déplaire.

PREMIER PATRICIEN.

Ceux qui nous insultaient, César est leur appui!

DEUXIÈME PATRICIEN.

Ne fâchons pas César, on a besoin de lui.

CÉSAR.

O nobles sénateurs, salut, qui vous amène?

DEUXIÈME PATRICIEN.

Nous sommes jusqu'à toi venus.....

PREMIER PATRICIEN.

Mais, non sans peine,
Car il nous a fallu, raillés et menacés,
Fendre de tes amis, là-bas, les flots pressés.

DEUXIÈME PATRICIEN.

Bas au premier. Haut.
Tais-toi donc, ne va pas l'irriter; oui, la place
Est couverte, César, par une populace
Accusant le décret porté, — ce fut un tort, —
Et contre le sénat poussant des cris de mort.

CÉSAR.

Je les blâme.

PREMIER PATRICIEN *à part.*

Et tout bas ses agents les excitent!

Haut.

Ils disent t'obéir.

CÉSAR.

Ces bruits-là ne méritent
Vraiment pas d'être crus. La faim les fait crier
Peut-être.

DEUXIÈME PATRICIEN.

Tous les deux nous venons te prier,
De la part du sénat, au nom de la patrie,
O César, de calmer cette plèbe en furie.

CÉSAR.

On ne me croit donc plus un si grand factieux
Puisque l'on a recours à moi.

DEUXIÈME PATRICIEN.

Par tous les dieux!
Dans ces tristes moments de péril et de lutte,
De l'État ébranlé ne cause pas la chute.
Apaise le courroux de ce peuple égaré.

CÉSAR.

Il vous fait donc grand'peur?

PREMIER PATRICIEN.

Cé sar!

CÉSAR.

Je tenterai.

DEVANT LA MAISON DE CÉSAR

UNE FOULE, LE PROLÉTAIRE, CÉSAR, LES DEUX PATRICIENS.

UN GRAND NOMBRE DE VOIX.

César! César paraît! vive César!

LE PROLÉTAIRE.

Silence!
César veut nous parler. Chut!

CÉSAR à la fenêtre.

Point de violence,
Mes amis, c'est pour vous, c'est dans votre intérêt
Que je vous en supplie; on vous accuserait
D'être les ennemis de l'État, quand vous êtes
Ses vrais, ses seuls soutiens; montrez-vous plus honnêtes
Que ceux qui de ce nom se targuent. Attendez,
Vous obtiendrez par moi ce que vous demandez.
Me croyez-vous?

TOUS.

Oui, oui, César.

CÉSAR.

Je vous conjure
De vous retirer tous. Allez, je vous assure
Que vous verrez bientôt votre sort adouci.
Si je n'obtenais rien vous reviendrez ici.

LE PROLÉTAIRE.

Retirons-nous, César le commande.

CÉSAR à part.

A merveille.

Haut.

Allez dormir en paix, amis, pour vous je veille.

CÉSAR rentrant, aux patriciens.

L'émeute, vous voyez, se dissipe à ma voix.

PREMIER PATRICIEN à part.

A sa voix elle peut renaître une autre fois.

CÉSAR.

Ne craignez-vous plus rien? voulez-vous, pour cortége,
Quelques hommes très-sûrs.

PREMIER PATRICIEN.

L'arrogant nous protége!

Ils sortent.

LE LENDEMAIN, LA MAISON DE CÉSAR

CÉSAR, BESTIA, LES PRINCIPAUX DU SÉNAT, EN TÊTE LES DEUX PATRICIENS.

DEUXIÈME PATRICIEN.

Le sénat nous envoie, ô César, t'apporter
Ses actions de grâce, et te féliciter
D'avoir oublié tout, voulu rester fidèle
Aux lois, et dans son sein par ma voix te rappelle.

CÉSAR.

Mais comment y rentrer? Je ne suis plus préteur.

TOUS LES SÉNATEURS.

Tu l'es.

CÉSAR.

Et que dira mon grand accusateur
Cicéron?

DEUXIÈME PATRICIEN.

Parmi nous viens reprendre ta place.

CÉSAR.

J'irai donc.

PREMIER PATRICIEN.

On dirait qu'il nous fait une grâce!

Les sénateurs se retirent.

BESTIA.

Voilà qui peut répondre aux grands airs importants
Du triomphant consul.

CÉSAR.

Rien ne dure longtemps
A Rome, son moment est passé.

BESTIA.

Sa faconde
Est toujours un danger, comme un flot elle inonde.

CÉSAR.

Il lui reste bien peu pour en tirer éclat.
Car dans trois jours, je crois, finit son consulat.

BESTIA.

Nous saurons empêcher très-bien qu'il ne profite
De ces trois derniers jours, puis nous verrons ensuite.

CÉSAR.

Contre lui Clodius prépare une action.

BESTIA.

Mais, en attendant, nous pour sa punition,
Nous lui ferons sentir quelque peu la vengeance
De César, le forçant de garder le silence,
Lui fermant la tribune.

CÉSAR.

Et comment ?

BESTIA.

Il sera
Privé pendant trois jours de parler.

CÉSAR.

Il mourra.

LE FORUM

BESTIA et CÆCILIUS, tribuns, ont placé leur siége sur les rostres. Une foule dans laquelle est le PROLÉTAIRE en défend les approches.

CICÉRON arrive avec CATON, LES LICTEURS le précèdent.

LES LICTEURS.

Place au consul.

LE PROLÉTAIRE dans son groupe.

Restons fermes.

LES LICTEURS.

Place donc, place.

LE PROLÉTAIRE.

Ne bougeons pas ; s'il veut, que sur nos corps il passe
Pour aller haranguer.

CICÉRON.

Arrêtez, ô licteurs !

LE PROLÉTAIRE.

Il a peur. Tu n'es pas avec tes sénateurs,
Le peuple est contre toi.

CICÉRON.

Voilà ma récompense !
Que je puisse, ô Romains, vous dire...

LE PROLÉTAIRE.

On t'en dispense.

UNE VOIX DANS LA FOULE.

Avance, ô Cicéron, parle.

CATON.

Le bon parti,
Tu le vois, n'est pas mort.

CICÉRON.

Je suis anéanti.
Quoi, je vous ai sauvés au péril de ma vie,
Romains, et c'est ainsi que l'on me remercie !

UNE VOIX.

Aux rostres, Cicéron, et tu l'emporteras.

LES TRIBUNS.

Il n'y montera point.

LE PROLÉTAIRE.

Bien tribuns.

CICÉRON.

Les ingrats!

CATON.

Fais saisir les mutins.

CICÉRON.

Non, point de violence!
Imposer mes discours, j'aime mieux le silence.

CATON.

Il ne faut pas fléchir. — C'est une indignité,
O peuple, et vous, tribuns, c'est une lâcheté.

LE PROLÉTAIRE.

Défendons les tribuns du peuple, ils nous défendent.

UNE VOIX.

Protégeons le consul!.,.

UNE AUTRE VOIX.

Que les tribuns descendent!

CATON.

Vous craignez sa parole et vous la repoussez
Par la force, c'est vil.

CÆCILIUS

Nos siéges sont placés

Sur les rostres et nul n'en doit forcer l'entrée,
Car des tribuns partout la personne est sacrée.

CICÉRON aux tribuns.

Je ne veux pas causer une sédition
Et qu'on dise de moi que j'eus la passion
De parler, à ce point qu'appelant à mon aide
La force, j'envahis les rostres, je les cède.

CATON.

Faiblesse!

LE PROLÉTAIRE.

Il a cédé.

CICÉRON.

Mais vous m'accorderez
De prêter le serment...

PLUSIEURS VOIX.

Tribuns, vous descendrez!

CICÉRON.

Je vous somme, tribuns du peuple, de permettre
Au consul, son pouvoir fini, de se démettre,
Et de jurer qu'en rien il n'a démérité
Dans sa charge.

CÆCILIUS.

Ce droit ne t'est point contesté.
Prête donc le serment d'usage, il t'est loisible.

A Bestia.

C'est la loi, refuser cela, c'est impossible.

CICÉRON à la tribune.

Romains, écoutez-moi : j'en jure par les dieux!
J'ai sauvé la patrie.

BEAUCOUP DE VOIX.

Oui, oui.

CÆCILIUS.

L'audacieux!

BESTIA.

Le superbe!

CATON.

Romains, la dernière parole
Du consul restera tant que le Capitole
A Cicéron.
Sera debout. Le peuple était en ta faveur.

UN GRAND NOMBRE DE VOIX.

Oui, Marcus Tullius de Rome est le sauveur.

BESTIA.

Ton consulat est clos et tu n'es plus le maître.

CICÉRON.

Encore un beau moment, c'est le dernier peut-être !

CATON à un autre Romain.

Plus que moi, Cicéron aime les beaux discours,
A sa place parfois je les ferais plus courts;
Mais c'est un bon Romain, c'est un heureux génie
Et qui réellement a sauvé la patrie.

VIII

LA PREMIÈRE EXPÉDITION DE CÉSAR EN ESPAGNE

LA MAISON DE CÉSAR

CÉSAR seul, ensuite CRASSUS.

CÉSAR.

Je veux le consulat, c'est là le premier pas
Vraiment très-sérieux, tant que je ne l'aurai pas
Franchi, rien n'est possible encore. — Ainsi l'Espagne
Vient de m'être donnée ; il faut une campagne
Brillante et courte afin de revenir à temps,
Après quelques succès rapides, éclatants,
A Rome, triompher, user de ma victoire,
Être nommé consul, oui, consul par la gloire.
La gloire n'est pas tout, hélas ! il faut encor
D'autres moyens moins grands, moins beaux ; il faut de l'or.
J'ai dépensé beaucoup, jeux, gladiateurs, brigue,
Tout cela c'est fort cher ; on doit être prodigue
Lorsque l'on veut gagner. Mon gain c'est le pouvoir.
Mais j'ai, depuis longtemps, épuisé mon avoir.
Mes créanciers sont là dont la foule me presse.
Si personne ne vient en aide à ma détresse
Je ne pourrai, demain, pour mon commandement
Partir. Ah ! cet obstacle est odieux vraiment.

J'ai bien, hier, écrit à Crassus. Cœur cupide!
Crassus de pouvoir moins que d'opulence avide
Mais le voici.

CRASSUS.

Salut César.

CÉSAR.

Salut Crassus.

CRASSUS.

César, tu m'as écrit.

CÉSAR.

Oui, comme à Lucullus,
A d'autres.

CRASSUS.

De tes biens l'état est donc...

CÉSAR.

Funeste!

CRASSUS.

De tout ton patrimoine ainsi rien ne te reste?

CÉSAR.

Moi, si j'avais, de plus, cinq millions...

CRASSUS.

Eh bien!
Tu serais riche alors, César?

CÉSAR.

Je n'aurais rien
Car je les dois déjà.

CRASSUS.

Singulière hypothèque!

CÉSAR.

Mais l'avenir, Crassus !

CRASSUS.

La valeur intrinsèque
De ce gage est douteuse.

CÉSAR.

Est certaine pour moi...
J'ai balancé, Crassus, entre Pompée et toi,
Je me sens du penchant, moi, pour ce grand Pompée.

CRASSUS.

Sa réputation pourrait être usurpée
Quelque peu.

CÉSAR.

Je le crois ; et je sais que Crassus
Put dompter, sans l'attendre, un jour Spartacus,
Que Pompée a tardé sur ce champ de paraître
Se connaissant moins propre à réussir peut-être.

CRASSUS.

La chose est manifeste.

CÉSAR.

Oui, mais, dit Pompéia,
Il voudrait épouser ma fille Julia.
Moi, je suis fort tenté de lui donner ma fille,
De former entre nous un pacte de famille.
Or, si j'y consentais, je n'ai jamais douté
Qu'un million ne fût au beau-père prêté
Par le gendre en ce cas.

CRASSUS.

C'est beaucoup de sesterces,
Où trouver cette somme? Où? chez le roi des Perses?

CÉSAR.

Non, chez les Parthes.

CRASSUS.

Quoi?

CÉSAR.

Je pense qu'on pourrait
Les vaincre quelque jour, et qu'on s'enrichirait
Là, glorieusement. Cette guerre ordonnée,
Peut-être qu'à Crassus elle serait donnée.
Je pourrais l'y servir. Il faudrait un effort,
Car lui Pompée aussi la désire très-fort.
Et s'il était mon gendre...

CRASSUS *à part.*

Alliance fatale
Et qui grandirait trop la puissance rivale
Haut.
De Pompée. O César! veux-tu pour l'avenir
Tous deux étroitement contre lui nous unir?

CÉSAR *souriant.*

Eh! cela, cher Crassus, de toi dépend.

CRASSUS.

Sans doute
Je voudrais pour beaucoup t'obliger, mais...

CÉSAR.

Écoute,
L'état où nous vivons ne peut longtemps durer;
Le pouvoir est flottant, il faut s'en emparer.

Pour sauver la patrie il faut que quelques hommes
Qui connaissent les temps et sont ce que nous sommes,
A propos, à l'État sachant se dévouer,
Sur des écueils certains l'empêchent d'échouer.
Quand viendra le moment, et ce moment est proche,
Alors, pour qui m'aurait refusé nul reproche
A faire, seulement obligé de choisir
Entre Pompée et toi...

CRASSUS.

Je cède à ton désir,
Je serai trop heureux, quoi qu'il doive s'ensuivre
De te plaire, ce soir je veux qu'on te délivre
La somme qu'il te faut, elle est comme en tes mains.

CÉSAR

Adieu, vainqueur du Parthe et sauveur des Romains.

CADIX

CÉSAR seul se promenant au bord de la mer.

CÉSAR.

En un an j'ai soumis ce qui de l'Ibérie
Ne l'était pas encore, une race aguerrie.
Aujourd'hui je me trouve au bout de l'Occident
Et, comme dit Homère, au bord du flot grondant.
Par de là cette mer peut-être il fut un monde,
L'Atlantide engloutie. O passé, nuit profonde !

Ma pensée est à Rome, au Forum, au sénat...
Voici l'élection bientôt du consulat.
Ah ! j'aurai quelque peine à triompher, n'importe,
Il faudra que César, comme toujours l'emporte.
Sur Pompée et Crassus, je compte m'appuyer
Et pour cela tous deux les réconcilier.
Crassus n'aimera pas cette paix... peu complète,
Je le payerai, l'Espagne acquittera ma dette.
Que de soucis mesquins, de petits embarras !
Mais tu dois vaincre tout, César, tu les vaincras.
Quelle est cette statue ? Alexandre... Alexandre !
Mais d'où vient que je pleure ? Il se peut ? moi répandre
Des pleurs ! Ah ! je sais trop ce qui les fait couler :
Je me sens jusqu'ici bien loin de l'égaler.
A mon âge il mourait... mais il laissait la terre
Pleine d'un nom immense, et moi je n'ai pu faire
Rien encore de grand. O mortel glorieux !
Digne, ainsi qu'on disait, d'être le fils des dieux —
Si les dieux existaient ! — Alexandre, j'envie
Le foudroyant éclair de ta rapide vie.
Que ne suis-je avec toi dans le néant perdu
Pourvu que fût mon nom des siècles entendu !
Ton sort était meilleur, roi, fils de roi, ton père
Avait tout préparé pour toi, tu fis la guerre,
En maître, en souverain et sans être forcé
De conquérir toujours un pouvoir traversé ;
D'obtenir tout du peuple, et pour chaque entreprise,
De gagner, de flatter des gens que je méprise,
D'emprunter à Crassus !!! pour pouvoir acheter
Les moyens d'être grand et d'un jour t'imiter.
Eh bien ! ce sera là sur toi mon avantage :
Conquérir le pouvoir qui fut ton héritage.
Je n'ai pas, moi, des Grecs, des Macédoniens,
Sujets obéissants comme furent les tiens.

Mais j'assujettirai les fiers enfants de Rome,
Et si tu fus un dieu je serai plus, un homme.

UN PASSAGE DES ALPES

CÉSAR marchant au milieu des SOLDATS.

UN VIEUX SOLDAT.

Oh! la maudite neige, et les sentiers affreux!

UN CENTURION.

Vous voilà, n'est-ce pas, soldats, bien malheureux
Parce qu'il pleut, qu'ici la route est...

LE VIEUX SOLDAT.

Exécrable.
Le tonnerre et les vents...

LE CENTURION.

Oui, plains-toi, misérable,
Quand César, au milieu de ce déchaînement
De l'orage et des cieux, s'avance à pieds gaiement,
La tête découverte.

LE VIEUX SOLDAT.

On doit le reconnaître,
Il irait aux enfers gaiement.

CÉSAR.

Nous allons être
Bientôt à Rome, amis. Et là se trouveront
Du vin et des beautés qui nous consoleront.

UN LIEUTENANT DE CÉSAR.

Dans ces âpres rochers, avec le ciel qui tonne,
La tourmente, les vents, ta bonne humeur m'étonne.

CÉSAR.

Je ne crains pas la foudre, aime les temps couverts
— Le soleil m'incommode — et mets ma route en vers.

UNE BOURGADE DANS LES ALPES

CÉSAR et quelques OFFICIERS dans une pauvre maison,
UN MONTAGNARD.

UN OFFICIER DE CÉSAR.

Quel gîte! quel séjour!

CÉSAR.

Ce n'est pas, je l'avoue,
Par ici qu'Annibal a rencontré Capoue.
Pour nous désennuyer, faisons causer un peu
Le maître du logis assis auprès du feu.
Que dit-on de César chez vous, dans la montagne?

LE MONTAGNARD.

César est en Afrique.

L'OFFICIER.

Il était en Espagne,
Par les armes domptant tout le peuple ibérien,
Il s'est couvert de gloire.

LE MONTAGNARD.

Ah! je n'en savais rien.
Ce que je sais du moins c'est que sous son épée
Est tombé Mithridate.

L'OFFICIER.

Eh non pas, c'est Pompée
Qui subjugua le Pont.

LE MONTAGNARD.

Pompée, en vérité!

CÉSAR à ceux qui l'entourent.

Vous voyez ce que c'est que la célébrité.

LE MONTAGNARD.

Mais, répondez, soldats, que dites-vous à Rome
De notre Duumvir, ce tyran...

L'OFFICIER.

On le nomme?

LE MONTAGNARD.

Crocus.

L'OFFICIER.

De lui jamais je n'entendis parler.

LE MONTAGNARD.

C'est singulier, quel homme! il nous fait tous trembler,
Mais, s'il est Duumvir, c'est une affreuse intrigue
Car, pour y parvenir, que fait-il? il se ligue
Avec Tricchus, séduit tous les décurions...

CÉSAR.

Il paraît que partout il est des factions.
Continue.

LE MONTAGNARD.

Or Tricchus, vous savez...

L'OFFICIER.

Non, j'ignore.

LE MONTAGNARD.

Vous ne connaissez pas Tricchus ! Bien pire encore
Que Crocus, plus avare et cent fois plus méchant.
Or, Crocus et Tricchus ainsi se rapprochant,
Ont supplanté Pocchus de qui la renommée,
Vous ne l'ignorez pas, est grande dans l'armée,
Il a servi vingt ans ; mais Crocus et Tricchus,
Malgré tous leurs efforts, seront bientôt vaincus.

L'OFFICIER.

Par Pocchus ?

LE MONTAGNARD.

Par Pocchus. Quand viendra l'assemblée
Du municipe, alors vous verrez annulée
La fausse élection, vous serez bien contents.

L'OFFICIER.

Des démêlés fameux, des postes importants !

CÉSAR.

Le premier l'est toujours, j'aimerais mieux en somme
Être ici le premier que le second à Rome.

IX

INTRIGUES DE CÉSAR

LA MAISON DE POMPÉE

POMPÉE, CÉSAR.

POMPÉE.

Dans Rome! et le triomphe? as-tu donc obtenu
D'entrer auparavant?

CÉSAR.

Caton n'a pas voulu
Qu'avant de triompher je misse un pied dans Rome.
Il a cité des lois.

POMPÉE.

Ah! je reconnais l'homme,
Il en a fait autant pour moi-même autrefois.
Caton est odieux, des lois, toujours des lois!

CÉSAR.

Nous en sommes bien là.

POMPÉE.

Tu perds donc l'espérance
Du triomphe, c'est dur.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

CÉSAR.

J'aime mieux la puissance.
Comme il s'agit pour moi du consulat, que j'ai
Besoin d'être présent, je me vois obligé
D'abandonner l'éclat pour saisir le solide.

POMPÉE.

Le triomphe est pourtant bien beau, pompe splendide,
Quand le triomphateur debout et radieux
Sur un char éclatant s'avance, égal aux dieux,
Que chacun l'applaudit, que chacun le regarde,
Quand, suivi des soldats, il a pour avant-garde
Les captifs, quand les rois suppliants, enchaînés,
Courbent devant son char leurs fronts découronnés,
Quand les trésors d'Asie et les marbres de Grèce,
Tout ce que l'univers enferme de richesse,
Tout ce qu'ont d'inconnu les plus lointains pays,
Rehausse encor sa gloire aux regards éblouis.
Ainsi dans mon premier triomphe... car j'en compte
Déjà trois.

CÉSAR à part.

Il est long Magnus, quand il raconte
Ses hauts faits.

POMPÉE.

Je voulais, de l'Afrique vainqueur,
Avec quatre éléphants, entrer, quand, sort moqueur!
La porte de la ville, ô porte maladroite!
Pour tout cet attelage elle était trop étroite.
Eh! bien, tant de succès, tant d'exploits triomphants
Ne m'ont pas consolé de mes quatre éléphants.

CÉSAR.

Cependant, ton dernier triomphe était de sorte
A te faire oublier cette fâcheuse porte.

POMPÉE.

Il est vrai, l'on voyait là vingt fois répétés,
Les noms des rois vaincus et des peuples domptés.
C'était Pont et Colchide et Mésopotamie,
Et puis la Cappadoce et la Paphlagonie,
Ciliciens, Phéniciens, Ibériens, Albaniens,
Mèdes, Arabes, Juifs, Syriens, Arméniens.

CÉSAR.

Pour moi j'avais fait choix, aux lois de la patrie
Ayant rapidement enchaîné l'Ibérie,
De trois mots que je compte employer derechef :
Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.

POMPÉE.

C'est bien bref

CÉSAR.

Laissons l'amusement des foules curieuses,
Le triomphe, et parlons de choses sérieuses.
C'est demain des consuls la nomination.
Serai-je élu?

POMPÉE.

Je dis, sans hésitation,
Oui, car tous mes amis sont pour toi, — chose faite.

CÉSAR.

Il nous faudrait Crassus.

POMPÉE.

Ah! Crassus, pauvre tête.
Nous n'avons pas besoin de ce riche intrigant.
Un triste général.

CÉSAR.

Il est très-éloquent,
Sans compter de son or la muette éloquence.
Il a sur le sénat une grande influence.

POMPÉE.

C'est le peuple qui nomme.

CÉSAR.

Oui, mais on est client,
On est pauvre, et parfois en priant, en payant
Des plébéiens auxquels il sait ainsi complaire,
Tel sénateur concourt au vote populaire,
Et par là, par son or, Crassus peut nous aider
Ou nous nuire très-fort. Peu propre à commander,
Peu fait pour le pouvoir, j'en conviens, il aspire
Avec nous cependant à diviser l'empire,
Et je croirais prudent de nous l'associer.

POMPÉE *à part.*

César veut s'acquitter envers son créancier.

Haut.

J'y répugne.

CÉSAR.

J'y tiens et ne puis rien conclure
Avec toi sans Crassus.

POMPÉE.

Je persiste à l'exclure,
Je le hais.

CÉSAR.

Ce n'est pas pour lui ton amitié
Que je demande, on peut haïr son allié.

Mais alors, nos projets, cette union, ma fille...
Tout devient moins certain.

POMPÉE.

Ah! pour une vétille
Je ne veux, avec toi, pas rompre assurément.
Mais, pourquoi désirer, César, si vivement
D'avoir pour notre égal Crassus? Il est peu digne
De l'être.

CÉSAR.

Il le sera de nom.

POMPÉE.

Je me résigne
A regret, avec toi je veux bien partager,
Mais Crassus...

CÉSAR.

Tu sauras toujours le diriger.

POMPÉE.

Et s'il gêne, aurons-nous quelque moyen qu'il parte?

CÉSAR.

Le moyen est trouvé, nous l'enverrons au Parthe.

POMPÉE.

Soit.

CÉSAR.

C'est donc entendu, Magnus.

POMPÉE.

Tu peux le voir,
Et m'engager à lui quand tu voudras.

CÉSAR.

Ce soir.

Pompée sort.

Heureux commencement d'une alliance utile.
Crassus à décider sera plus difficile.
Adversaires, pour moi très-dangereux tous deux,
Alliés, j'en suis sûr, et je ne crains rien d'eux.

LA MAISON DE CRASSUS

CRASSUS, CÉSAR.

CRASSUS.

Te voilà revenu, César, de ta campagne.
Comment as-tu trouvé la province d'Espagne?

CÉSAR.

L'Espagne est un pays très-riche, un vrai trésor.

CRASSUS.

Où les fleuves, dit-on, à plein flot roulent l'or.

CÉSAR.

Pas tout à fait. Pourtant, dans l'heureuse Bétique,
Et, bien qu'elle ait perdu de sa richesse antique,
J'en ai trouvé du moins assez pour m'acquitter,
Et recueillir ceci que je viens t'apporter.

Quatre esclaves courbés sous un coffre le déposent aux pieds de Crassus.

CRASSUS avec joie.

Ce coffre est bien pesant.

CÉSAR.

C'est qu'il contient peut-être

A part.

Un peu plus, l'intérêt, tu sens... Il n'est pas maître
De sa joie.

CRASSUS.

O César, je l'ai toujours prédit,
Tu seras grand, plus grand que *Magnus*, comme on dit,
Tu seras *Maximus*. Tu sais que je m'emploie

Regardant le coffre.

A te faire nommer consul. Ah !

CÉSAR *A part.*

De sa proie

Haut.

Son regard ne saurait se détacher... Crassus,
Je viens de voir celui qu'on appelle *Magnus*.
Il grandit en effet, chaque jour, sa puissance
S'est encor, je le vois, accrue en mon absence.

CRASSUS.

Bon ! c'est un glorieux.

CÉSAR.

Oui, mais sa faction
Est forte, il a gagné plus d'une légion,
Et nous devons de lui tous les deux tenir compte.

CRASSUS.

Si nous nous entendons, sa chute sera prompte.

CÉSAR.

Non, Crassus, et crois bien qu'il faut en ce moment
Le ménager, sans quoi, demain, certainement

Je ne suis pas consul ; en ce cas que deviennent
Nos projets d'un pouvoir futur ? d'autres l'obtiennent.

CRASSUS.

Impossible.

CÉSAR.

Crois-moi, j'y suis intéressé.
De m'allier à lui je n'étais pas pressé,
J'aurais avec toi seul bien préféré m'entendre.
A la nécessité le sage doit se rendre,
Et j'entends par le sage un homme de bon sens
Qui sait s'accommoder aux faits, les tout-puissants,
Les vrais dieux de ce monde. Il faut avec Pompée
Être d'intelligence ; il nous faut son épée,
De son autorité savoir armer nos mains,
Il nous faut avec lui gouverner les Romains.

CRASSUS.

Il voudra qu'on l'admire et toujours qu'on le loue.

CÉSAR.

De louanges il est avide, je l'avoue.
Soit, nous l'admirerons et le louerons si bien
Qu'à deux nous ferons tout et qu'il ne fera rien.
Et puis, il aime à vaincre, à briller dans la guerre ;
On pourra l'envoyer jusqu'au bout de la terre
Chercher pour sa valeur un théâtre très-loin.
D'enflammer ce désir de vaincre j'aurai soin,
Et pendant qu'il ira là-bas, tous deux ensemble
Nous resterons à Rome, au pouvoir, que t'en semble ?

CRASSUS.

Ah ! je préférerais qu'il en fût autrement.

CÉSAR.

Moi de même, il le faut.

CRASSUS.

Tu crois?

CÉSAR.

Absolument.

CRASSUS.

Allons, je me soumets ou plutôt je m'immole
Au bien public, au tien.

CÉSAR.

Ainsi j'ai ta parole,
Et tu verras Pompée.

CRASSUS.

Eh! sans doute.

CÉSAR.

Demain?

CRASSUS.

Demain.
Il sort.

CÉSAR.

Je tiens Pompée et Crassus dans ma main.

LA MAISON DE CÉSAR

CÉSAR seul.

Me voilà donc consul. Dès ce moment mon rôle
Est très-simple; obtenir la province de Gaule.

La Gaule à conquérir, théâtre glorieux,
Où sur moi des humains seront fixés les yeux.
C'est près de l'Italie une vaste contrée,
A peine découverte, encor presque ignorée,
Des peuples belliqueux, les enfants de Brennus
Seuls de nos ennemis dans Rome un jour venus.
Plus que de l'Orient les nations célèbres,
Ces nations du Nord dans leurs bois, leurs ténèbres,
Les vaincre, excitera l'imagination
Des Romains, fera naître une admiration
Pleine d'étonnement, par l'effroi redoublée,
D'étrange, d'inconnu, de merveilleux mêlée.
De plus, je serai proche, à portée et suivant
Sans peine du regard ce théâtre mouvant,
Où du monde le sort s'agite et se consomme,
Et s'il est nécessaire... en quelques jours à Rome !
Oui, la Gaule... il me faut, si je veux l'obtenir,
Le peuple, de lui seul dépend cet avenir.
Eh bien ! j'aurai le peuple et ferai pour lui plaire
Ce que jamais consul encore n'osa faire,
Plutôt que de flatter des grands ambitieux,
Des gens qui peuvent moins et ne valent pas mieux.

LE FORUM

CÉSAR consul à la tribune. — Dans la foule, VATINIUS, tribun dévoué à César, LE PROLÉTAIRE, CATON, LUCULLUS, UN AMI DE LUCULLUS, ensuite POMPÉE et BIBULUS.

CÉSAR.

Oui, peuple, le nouveau consul de vous s'occupe.

L'AMI DE LUCULLUS.

Il a besoin de vous.

LUCULLUS.

Et vous serez sa dupe.

CÉSAR.

Il en est parmi vous qui misérablement
Vivent et que la faim menace à tout moment,
Qu'attend, pendant que nous, les heureux de ce monde,
Goûtons tous les plaisirs, injustice profonde!
Une mort misérable en leurs tristes abris;
Rome doit des secours à ses malheureux fils.
Je propose une loi que je crois salutaire;
L'heureuse Campanie est une riche terre,
Qu'elle soit partagée et passe dans les mains,
Pour alléger leur sort, de vingt mille Romains,
Ayant ou trois enfants ou plus.

UN GRAND NOMBRE DE VOIX.

Soit acceptée
Cette loi de César.

CATON.

Qu'elle soit rejetée.
Je la tiens dangereuse. On veut vous acheter,
Quand vous serez vendus...

VATINIUS.

Gardez-vous d'écouter
Votre ennemi Caton.

LE PROLÉTAIRE.

Oui, que Caton périsse,
Car il est l'ennemi du peuple.

CATON.

La justice
Ne veut pas...

VATINIUS.

Le consul, le peuple, les tribuns
Le veulent.

L'AMI DE LUCULLUS à Caton

Ces discours sont-ils bien opportuns?

LUCULLUS.

Qu'espères-tu, Caton?

CATON.

Est-ce là ton courage
Dans la guerre éprouvé?

LUCULLUS.

L'on se calme avec l'âge.

L'AMI DE LUCULLUS.

Parle et compte sur nous.

CATON montant sur un endroit eleve.

Je parlerai d'ici.
Quelqu'un m'a menacé de la mort, me voici.

Un silence.

Romains, César vous trompe, il veut votre esclavage.

VATINIUS.

Il accuse César.

LE PROLÉTAIRE.

Qu'en faut-il davantage?
Caton nous hait, qu'il meure.

CATON.

Enfants dégénérés
Des Romains d'autrefois ! eh quoi, vous murmurez ?
Osez donc soutenir qu'ils étaient vos ancêtres.
On était pauvre alors, mais on vivait sans maîtres.
Vous, vous en voulez un. Ce maître va venir
Et votre servitude est là pour vous punir.

LE PROLÉTAIRE.

Il insulte le peuple.

CATON.

Oui, César, je t'accuse,
Tu sais ce que tu fais et tu n'as point d'excuse ;
Laisse à Vatinius, un bas agitateur,
Ces moyens dont devrait rougir un sénateur,
Un consul, et descends de ce lieu qui s'indigne
De se voir profané, car tu n'en es plus digne,
Toi qui veux d'un affront marquer ton consulat,
Et corrompre le peuple en dépouillant l'État.

LE PROLÉTAIRE.

Il outrage César, l'ami du peuple, il ose
Outrager le consul.

Un groupe se forme autour du prolétaire et s'avance vers Caton.

CÉSAR à demi voix à Vatinius.

Va, Caton sera cause
De quelque trouble ici, peut-être d'un malheur ·
Fais-le se retirer.

VATINIUS élevant la voix.

C'est un perturbateur.
Chassez-le du forum.

On pousse Caton hors du forum.

CÉSAR.

Romains, ici je reste
Et propose ma loi.

CATON reparaissant d'un autre côté.

Contre elle je proteste.

LE PROLÉTAIRE ET SON GROUPE.

Encor Caton. La mort.....

CÉSAR.

Ils le tueront ! Caton,
J'ordonne qu'on t'arrête.

CATON.

Allons donc en prison.

UN GRAND NOMBRE DE VOIX.

Faire arrêter Caton, c'est une violence.
Nous le suivrons.

CÉSAR.

Beaucoup le suivent en silence.
Et lui marche en prison, calme, sans murmurer.
A un tribun.
Je ne puis le souffrir. — Allez le délivrer,

CATON à Lucullus et à son ami.

Eh bien ! qu'avez-vous fait pour soutenir la cause
Que vous deviez défendre.

LUCULLUS.

Eh ! que sert qu'on s'expose
A des cris, des affronts, d'odieux traitements?

CATON.

Le vainqueur de Tigrane a de tels sentiments !

LUCULLUS.

Que veux-tu ? j'aime mieux en bataille rangée
Affronter l'ennemi qu'une plèbe enragée.

L'AMI DE LUCULLUS.

Ce sont combats sans gloire où notre dignité
Souffre inutilement.

CATON.

Souffrir pour l'équité
Est toujours glorieux, le bruit n'est pas la gloire,
Un honorable affront vaut mieux qu'une victoire.

Pompée paraît dans la tribune à côté de César.

CÉSAR.

Romains, nos ennemis qui se sont emportés,
Vous venez de le voir, à des témérités,
Vous pourriez les punir, il vaut mieux faire grâce.

CATON.

C'est à toi seul qu'il faut, factieux, qu'on la fasse.

CÉSAR montrant Pompée à côté de lui dans la tribune.

Voilà l'heureux vainqueur de l'Orient, celui
Qui triompha trois fois, le plus grand d'aujourd'hui,
Un général vaillant illustré dans la guerre,
Un grave citoyen que le sénat révère.
Peuple, Pompée aussi, Pompée est avec nous.

CATON.

Ou plutôt tous les deux s'entendent contre vous.

Ne comprends-tu donc rien, plèbe toujours trompée ?
L'un fait son instrument de l'autre, et toi, Pompée,
Ne saurais-tu donc voir, toi que la vanité
Aveugle, en quelles mains, simple, tu t'es jeté !
César à son secours en ce moment t'invoque,
Mais de ta confiance en lui-même il se moque,
Va, grandis ton rival par débonnaireté,
Il te fera payer cher ta crédulité.

L'AMI DE LUCULLUS.

Ce jugement, Caton, me semble bien sévère.

CATON.

Juste, et prochainement s'accomplira, j'espère.

CÉSAR.

Pompée a de César une autre opinion.
Écoutez-le.

L'AMI DE LUCULLUS.

Écoutons, j'ai de l'affection
Pour Pompée.

LUCULLUS.

Oui, oui, crois dans ce faux honnête homme
Qui se perdra lui-même en voulant perdre Rome.

POMPÉE.

Romains, on méconnaît ici deux citoyens
De qui l'amour du peuple a formé les liens.
Vous connaissez mon nom, depuis longtemps; la gloire
A couronné mon front de plus d'une victoire.
Cette gloire, ce nom, voudrais-je les ternir,
S'il fallait redouter César, le soutenir ?
Moi qu'aime le sénat et que le peuple honore
Je vous réponds de lui. Je ferai plus encore,

Au secours de la loi qu'il vient de publier,
J'apporterai l'épée avec le bouclier.

CATON.

C'est d'un séditieux le discours.

L'AMI DE LUCULLUS.

Quoi! Pompée
Contre nous pour César tirerait son épée!
Je m'y perds.

LUCULLUS.

Attends tout de cet ambitieux
Défenseur du sénat qui se fait factieux.
Mais que veut donc ici Bibulus le pauvre homme,
Cette ombre de consul?

LE PROLÉTAIRE.

Bibulus, qu'on l'assomme!

VATINIUS à César.

Tu n'avais pas permis qu'il parût?

CÉSAR.

Non, vraiment,
Mais il se croit consul, oui sérieusement.

CATON.

Faites place au consul, qu'à la tribune il monte.

LE PROLÉTAIRE.

Ah! Bibulus consul! c'est drôle, est-ce qu'il compte?
Le consul est César.

L'AMI DE LUCULLUS.

Ce pauvre Bibulus!
Il est bien empêché, dis-lui donc, Lucullus,
De retourner chez lui.

LUCULLUS.

Ce serait le plus sage.

CATON.

Bibulus est un sot, mais il a du courage,
Il affronte César.

L'AMI DE LUCULLUS.

Dieux! on l'égorgera.

LUCULLUS.

J'aurai plaisir à voir comme il s'en tirera.

BIBULUS.

Romains, je suis consul aussi.

LE PROLÉTAIRE.

Consul pour rire.

BIBULUS.

A la loi de César je ne saurais souscrire.

LE PROLÉTAIRE.

On saura se passer de toi pour l'établir.

BIBULUS.

Mon collègue César, qui cherche à m'avilir.....

LE PROLÉTAIRE.

A très-bien réussi.

BIBULUS.

Mais, moi, je ne recule
Jamais, car Bibulus...

LE PROLÉTAIRE.

Ton nom est ridicule
Ainsi que ta personne.

BIBULUS.

O Romains!

LE PROLÉTAIRE.

Bibulus,
Tu bois donc quelquefois.

TOUTE LA FOULE avec des éclats de rire.

Bibulus! Bibulus!

CÉSAR à Vatinius.

Ne nous en mêlons pas, laissons aller la chose ;
De mon collègue ici la bouche sera close
Une fois pour toujours.

LE PROLÉTAIRE à la tête d'un groupe.

Chassons honteusement
Cet imbécile.

BIBULUS.

Amis....

CATON.

Résistons fermement.

Caton et trois tribuns défendent Bibulus.

LA FOULE.

Attaquons Bibulus, tout ce qui le protége.

LES TRIBUNS.

Tenons bon, compagnons, la foule nous assiége.

A Bibulus.

Marche au milieu de nous sans rien craindre, ils verront
Si trois tribuns du peuple, un consul...

BIBULUS.

Quel affront!
Je viens de recevoir en plein dans la figure...

UN TRIBUN.

Est-ce une pierre, un trait?

BIBULUS.

Non, un panier d'ordure.

LE PROLÉTAIRE.

Regardez Bibulus et son air étonné.
Par les dieux, dans le but la baliste a donné.

LUCULLUS.

Assez pour aujourd'hui d'une telle assemblée.

L'AMI DE LUCULLUS.

Du consulat en lui majesté violée!

LUCULLUS.

Quelle odeur! viens souper dans mes jardins.

L'AMI DE LUCULLUS.

J'y vais.
La journée est fâcheuse et les temps sont mauvais.

LE PROLÉTAIRE.

Déroute générale et tout bat en retraite.

UN AUTRE PROLÉTAIRE.

Caton seul, à pas lents, marche, et tourne la tête
Vers nous en nous disant des injures.

LE PROLÉTAIRE.

C'est bien,
Laisse-le, ce Caton est un fier citoyen.

CÉSAR.

Triste scène ! un consul qu'on insulte et qu'on chasse
Et ses faisceaux brisés par cette populace,
César témoin de tout, laissant faire, excitant...
Mais j'obtiendrai la Gaule, et c'est là l'important.

LA MAISON DE CÉSAR

CÉSAR, CLODIUS.

CÉSAR.

Clodius chez César, ma joie en est extrême.
Mais que dois-je penser? est-ce César lui-même
Qu'il cherche ou Pompéia?

CLODIUS.

César, laisse en repos
Sur ta femme et sur moi de scandaleux propos.
Pour un grave entretien je viens dans ta demeure

CÉSAR.

Je t'écoute.

CLODIUS.

Tu vas partir?

CÉSAR.

Oui, tout à l'heure.

CLODIUS.

Eh bien, à ton retour, tu ne trouveras plus
Un visage importun.

CÉSAR.

Et qui donc?

CLODIUS.

Tullius.

CÉSAR.

Je ne veux pas qu'on touche un cheveu de cet homme,
Avec tous ses défauts c'est l'ornement de Rome.

CLODIUS.

Aucun mal ne sera fait à ton protégé,
Mais serait-ce un grand mal s'il était obligé
Pour un temps seulement de quitter l'Italie,
Et d'aller visiter la Grèce ou bien l'Asie?

CÉSAR.

Ceci je le permets; visiter d'autres cieux
Pour lui, comme pour nous, vaudra peut-être mieux.

Clodius sort.

J'estime Cicéron, Clodius est infâme;
De plus, on dit qu'il fut trop aimé de ma femme;
Mais il peut seconder mes desseins, Tullius
M'est contraire, il le faut, je suis pour Clodius.

DEUXIÈME PARTIE

LA GAULE

I

CÉSAR RASSURE SON ARMÉE

La tente de César dans le pays des Séquaniens (la Franche-Comté).

CÉSAR seul, ensuite PANSA.

CÉSAR rêvant.

Pompée au capitole, il triomphe, la foule.....
Vive, vive Pompée! et puis elle s'écoule
Et j'y monte à mon tour. Cicéron..... Clodius
Ce terrible Caton...; ce pauvre Bibulus.

Il s'éveille.

Ayez pitié de lui... j'étais à Rome... où suis-je?
En Gaule, dans ma tente, un rocher... une tige
De sapin, tout autour, une sombre forêt,
Et sur le mont Jura le soleil qui paraît.
Je me sens mieux ici qu'au milieu des tapages
Du Forum; j'aime mieux ces régions sauvages
Où je commande seul, sans flatter, sans tromper
La plèbe, et sans avoir devant elle à ramper.

Je marche au même but par des chemins plus dignes,
Des exploits glorieux, des victoires insignes,
Pays à conquérir et peuples à dompter,
Voilà par quels exploits j'aime à solliciter...
Sans oublier pourtant ce que l'on fait à Rome,
Qui monte ou qui descend, aux emplois qui l'on nomme,
Et ne négligeant point, dès que l'hiver viendra,
D'aller voir de plus près ce qui se passera.

Entre Pansa.

CÉSAR.

Tu viens de Rome, ami, qu'y dit-on?

PANSA.

L'on regarde
Du côté de la Gaule où César...

CÉSAR.

Il me tarde
De m'y montrer. — Pompée?...

PANSA.

Il s'endort.

CÉSAR.

Et Crassus?

PANSA.

Il s'enrichit.

CÉSAR.

Que fait Cicéron?

PANSA.

Clodius,
A la fin, l'a forcé de quitter l'Italie;
Le pauvre homme est tombé dans la mélancolie.
Son exil...

CÉSAR.

Va finir... Écrivant l'autre jour
A Pompée : il le faut, arrange le retour
De Cicéron, disais-je, avec nous il doit être ;
De commander ici tu sais qu'il était maître
Comme mon lieutenant.

PANSA.

De César, Tullius
Pouvait-il accepter ?...

CÉSAR.

C'est vrai, n'en parlons plus...
Parlons de cette Gaule et de notre conquête,
Ces fous d'Helvétiens qui s'étaient mis en tête
De quitter leur pays, qui voulaient traverser
La province romaine et venir se fixer
Où bon leur semblerait en Gaule, ont dû reprendre
Le chemin de leurs monts. Je veux d'abord défendre
La Gaule, il sera temps de la soumettre après.
De l'empire déjà les Germains sont trop près.
Ils ont sous Marius envahi l'Italie,
Je vois dans l'avenir, si Rome est affaiblie,
Pour elle un grand danger dans ces hommes du Nord.
Il faut les arrêter à leur premier effort.
C'est pourquoi, si leur chef, si cet Arioviste
A conserver un pied dans la Gaule persiste,
Je veux l'aller chercher, le battre et le forcer
Le Rhin qu'il a franchi trop tôt à repasser.

PANSA.

On a de ces Germains des terreurs incroyables,
Les Gaulois, les marchands ont débité des fables
Sans nombre sur leur compte, ah ! jamais ennemis
Ne furent aussi craints.

CÉSAR.

Et ce sont mes amis,
Des jeunes gens de Rome accompagnant mes armes,
A la guerre étrangers, qui sèment ces alarmes.

PANSA.

Elles gagnent l'armée.

CÉSAR.

On vient à tout moment
Demander son congé, l'on fait son testament;
Ceux qui n'osent partir, retenus par la honte,
Dans leur tente enfermés déplorent leur fin prompte;
Et le soldat lui-même et le centurion
D'une vague terreur sent la contagion;
Mais cela doit finir.

PANSA.

Cette panique est grande.

CÉSAR.

Des Romains avoir peur, quand César les commande!
César sait ce qu'il faut leur dire et le dira;
Quand j'aurai parcouru le camp, tout changera.

LE CAMP

DES SOLDATS, UN CENTURION, ensuite CÉSAR.

UN JEUNE SOLDAT.

Oui, c'est sûr, chacun d'eux est grand comme un cyclope.

UN VIEUX SOLDAT.

Vois-tu bien, par de là le Rhin finit l'Europe ;
Plus loin, c'est la Scythie, un désert tout glacé,
Plein d'ombre et de brouillards, de roches hérissé,
Qu'habitent les urochs plus énormes encore
Que les grands éléphants — et puis, la martichore
Avec sa tête d'homme et ses pieds de lion.

LE JEUNE SOLDAT.

Ce César nous conduit à la perdition.

LE VIEUX SOLDAT.

Il ne craint pas, dit-on, les dieux, ni les augures ;
Les dieux sont tout-puissants et vengent leurs injures...
Plus loin, dans ces déserts, la terre touche aux cieux.

LE JEUNE SOLDAT.

L'armée y périra pour un ambitieux.

Entre UN CENTURION.

Que murmurez-vous là, laissant, comme des femmes,
A des récits en l'air épouvanter vos âmes ?

LE JEUNE SOLDAT.

Aucun soldat ne craint des ennemis humains,
Mais comment affronter des monstres ?

LE VIEUX SOLDAT.

Ces Germains
Ne sont pas des mortels, dans la tombe ils renaissent ;
La preuve c'est que si l'un d'eux meurt, ils adressent
Des lettres à ce mort qui par là rappelé
Revient des sombres bords. Ainsi renouvelé

Baissant la voix.

Leur nombre est toujours grand; puis, chez eux, fait étrange!
Le loup se change en homme et l'homme en loup se change.
Pendant des mois entiers durent leurs longues nuits.

LE CENTURION.

Comment pouvez-vous croire à ces fabuleux bruits?
D'une crédulité semblable j'aurais honte...
Si rien n'était plus vrai de tout ce qu'on raconte!

LE JEUNE SOLDAT.

Que dit-on?

LE CENTURION.

N'allez pas être saisis d'effroi,
Mais il faut bien savoir... des gens dignes de foi
Attestent que, non loin d'ici, des marécages
S'étendent de partout sans fin et sans passages,
Puis un immense bois que nul n'a traversé.

LE JEUNE SOLDAT.

Voyez!

LE CENTURION.

Tant chaque tronc contre l'autre est pressé!

LE JEUNE SOLDAT.

Comment donc le franchir?

LE CENTURION.

Ah! ce sera terrible!
Mais on dit qu'à César il n'est rien d'impossible.

LE VIEUX SOLDAT.

Bon! César n'est qu'un homme et les dieux immortels
Sont plus forts que César qui rit de leurs autels.

CÉSAR arrivant au milieu d'eux.

Vous semblez consternés. Ce n'est pas, j'imagine,
La peur.

LE VIEUX SOLDAT.

Nous redoutons la colère divine.

CÉSAR.

Les dieux sont avec nous, avec nous le destin,

D'autres soldats s'approchent pendant que César parle.

Et vous en avez eu plus d'un signe certain,
Car, dans chaque action, nous en vîmes plus d'une,
Vous trouvâtes toujours César et sa fortune.

LE JEUNE SOLDAT.

Dès que j'entends César je me sens rassuré.

Un grand nombre de soldats font cercle autour de Cesar.

CÉSAR.

Écoutez, compagnons; d'abord je vous dirai
De vous en rapporter toujours, pour toute chose,
A votre général qui prévoit et dispose;
A lui seul appartient de choisir, d'arrêter
Les plans qu'il doit conduire, et vous exécuter.
Nos pères ont connu ces Germains si terribles,
Marius a vaincu ces Teutons invincibles;
Par les Helvétiens que vous avez chassés,
Ils furent maintes fois battus et repoussés.
Ce qu'ont fait des Gaulois, ne pourrez-vous le faire?
Ceux qui veulent cacher leur effroi de la guerre
Sous des prétextes vains, un faux bruit répandu
Et de provisions le défaut prétendu,
Semblent par ces discours dont l'audace m'irrite,
Douter du général ou blâmer sa conduite.
J'ai su pourvoir à tout et quatre nations
Me doivent de froment fournir des rations;
De plus, les blés sont mûrs. Quant aux chemins, vous-mêmes
Bientôt vous connaîtrez ces obstacles extrêmes

Dont on vous épouvante, et les apprécierez.
De vos folles terreurs avec moi vous rirez.
On dit que mes soldats, oublieux de leur gloire,
Ne voudront pas marcher — mais je ne le puis croire.
Je sais que si l'armée en son devoir fléchit,
C'est lorsqu'un général par le vol s'enrichit,
Ou bien que le malheur à ses armes s'attache ;
Le bonheur ne m'a pas fait défaut, que je sache,
Et nul ne prétendra qu'après aucun combat
Je me sois enrichi de la part du soldat.
Comment pourrais-je craindre une insulte pareille ?
Je lèverai mon camp à la première veille.
Je suis pressé de voir qui m'abandonnera
Et contre Arioviste avec moi qui viendra.
Si quelque légion refuse, la dixième
Ne refusera pas de marcher.

UN SOLDAT.

La troisième
Non plus.

UN AUTRE SOLDAT.

Ni la cinquième.

SOLDATS DE DIVERSES LÉGIONS.

Et nous, et nous, et nous.

UN SOLDAT.

Où tu voudras, César

UN AUTRE SOLDAT.

Oui, nous marcherons tous.

LE VIEUX SOLDAT.

Il n'est monstre ou géant devant qui je recule.

LE JEUNE SOLDAT.

Parle, nous franchirons les colonnes d'Hercule.

CÉSAR.

C'est bien, mes compagnons, et j'en suis convaincu.

A part.

Allons, Arioviste est à peu près vaincu.

II

MANŒUVRES POLITIQUES DE CÉSAR

LUCQUES, DANS LA GAULE CISALPINE

APPIUS, préteur de Sardaigne. — NÉPOS, proconsul d'Espagne.
CÉSAR.

NÉPOS.

Salut, toi que des dieux la faveur accompagne.

APPIUS.

Salut, César.

CÉSAR.

Salut au proconsul d'Espagne,
Au préteur de Sardaigne; il est aimable à vous
De vous ressouvenir de notre rendez-vous.
Vous êtes, je le vois, des hommes de parole
Sur qui l'on peut compter; je suis encore en Gaule,
A Lucques, où je viens sans violer les lois;
Je suis dans ma province et je vous y reçois
Avec un grand plaisir.

APPIUS.

Ta gloire s'est accrue.

NÉPOS.

Nous venons dans la foule à Lucques accourue
Présenter à César nos salutations,
César heureux vainqueur des mille nations
De la Gaule...

CÉSAR.

Pas mille encor... de quelques-unes.

NÉPOS.

Il faut des qualités rares et peu communes,
Pour, en si peu de temps, avec peu de soldats,
Vaincre des ennemis nombreux en cent combats.

CÉSAR.

Cent, c'est encor beaucoup, douze combats à peine,
Et contre des Gaulois la légion romaine.

APPIUS.

J'admire que chez eux trouvant des alliés,
Tu saches profiter de leurs inimitiés.

CÉSAR.

Ah! c'est là le grand art, oui, d'une main habile
Conduire les humains, les vaincre est plus facile.

NÉPOS.

Facile pour toi seul : et, quel autre en trois ans
Aurait accumulé tant de faits éclatants?
Belges et Nerviens, tous ces peuples sans nombre
Atteints dans leurs marais ou dans la forêt sombre
Enveloppés, surpris par ta célérité;
Et, dans les flots rougis du lac ensanglanté,
Quand se continuait la terrible mêlée,
Quand gravissant des morts la masse amoncelée.

Barbares et Romains, l'un sur l'autre expirant,
Se combattaient encore et tuaient en mourant,
Toi, le front calme et l'œil froidement intrépide,
Tu dirigeais les coups de ton regard rapide,
Alors, César, alors, qui ne t'eût proclamé,
O toi, chef invincible et guerrier consommé,
Des Romains divisés le souverain arbitre,
Fait pour leur commander il n'importe à quel titre ?

CÉSAR.

Népos, un tel discours s'écoute en souriant.
Ainsi l'on traiterait un roi de l'Orient.
Je suis un général de cette république
Et je n'aspire à rien qu'à l'estime publique.

APPIUS.

Bien César, et je crois à ta sincérité
A part.
Ainsi qu'un souverain il est déjà flatté.

NÉPOS.

En roi ce n'est pas moi seulement qui te traite,
Chacun vient t'adorer et ta cour est complete.
A Lucques aujourd'hui sont deux cents sénateurs
Assemblés, on y voit, dit-on, cent vingt licteurs,
Tant se pressent ici les hommes consulaires.

CÉSAR.

Je dois tout cet honneur aux votes populaires.

APPIUS.

César, nous te laissons, voici que vient vers toi
Pompée avec Crassus.

CÉSAR.

Adieu.
Ils sortent.

CÉSAR seul.

Suis-je donc roi?
Déjà des courtisans, quoi sitôt! l'on adore,
Avant que le soleil se lève, son aurore.

CÉSAR, POMPÉE, CRASSUS.

CÉSAR.

Grâce vous soit rendue, ô Pompée, ô Crassus,
Sans consulter Caton, d'être vers moi venus;
Sans craindre que sa voix tous les trois nous accuse
De vouloir quelque jour prendre Rome par ruse.

CRASSUS.

Caton est, grâce au Ciel, en Chypre, on l'a placé
Loin de Rome, où de lui l'on est débarrassé.

POMPÉE.

Moi, j'allais visiter ma province d'Afrique,
Et, passant près d'ici, pour la chose publique,
Je me suis arrêté.

CÉSAR.

C'est bien. Nos ennemis
Font-ils toujours du bruit au Forum?

CRASSUS.

Endormis
Dans ce moment; pour moi, quand ils sont trop sévères,
Je jette un gâteau d'or à ces bruyants cerbères.

CÉSAR.

Et Cicéron? du moins celui-là parle mieux.

CRASSUS.

Mais il agit fort mal, c'est un homme odieux.

CÉSAR.

C'est un très-bel esprit.

CRASSUS.

Je l'ai dit, de Pompée,
De toi la confiance en lui sera trompée.
De son exil par vous il s'est vu rappeler,
Et contre vous d'abord il s'est mis à parler,
Car il parle toujours.

CÉSAR.

Ah ! c'est là son génie.

CRASSUS.

Il veut faire abroger ta loi de Campanie.

CÉSAR.

Son effet est produit; j'y tiens médiocrement.

CRASSUS.

Et ce Vatinius qui fut ton instrument,
Il ose l'attaquer, c'est comme à toi se prendre.

CÉSAR.

Il l'attaque à cette heure, il pourra le défendre
Plus tard.

POMPÉE.

Ah ! Cicéron, il veut être important
Et voilà tout. Crassus a dit vrai, mais pourtant
Il a dans le sénat appuyé tes demandes
Et d'hommes et d'argent que l'on trouvait bien grandes.
La prolongation de ton commandement.

CÉSAR.

Il parle, vous voyez, parfois très-sagement.

CRASSUS.

Oui, mais il a loué Bibulus.

CÉSAR.

Je pardonne
A cet infortuné les louanges qu'on donne.
Cependant, il nous faut surveiller Cicéron
Et le tenir; il a de l'éloquence, un nom,
Il compte; savez-vous, ce que nous devons faire?
Écrivez-lui tous deux que je suis en colère
Très-fort, et le voilà tout troublé; c'est un jeu,
Car, ma colère au fond, je l'éprouve très-peu.
Cicéron nous viendra tôt ou tard, je parie,
Il suffira d'un grain d'adroite flatterie.
Mais traitons un sujet beaucoup plus sérieux :
Il faut que vous soyez consuls.

POMPÉE.

Moi, j'aime mieux
Vivre dans la retraite encore cette année,
De lauriers assez beaux ma tête est couronnée
Pour n'être pas pressé d'en cueillir de nouveaux;
On peut se reposer après de tels travaux.
Je me plais à jouir du bonheur domestique
Avec ta Julia. C'est une femme antique,
Adorant son époux, je vis près d'elle heureux.

CRASSUS à César.

De ta fille, on le sait, Pompée est amoureux
Et son âme s'endort assoupie et charmée
Voluptueusement, près d'une femme aimée;

Sans soin de l'avenir, oubliant le passé,
Si par sa jeune épouse il est bien caressé.

CÉSAR.

A part. Haut à Crassus.
Julia m'a compris. Mais toi, fais violence
A ton oisiveté, sois consul.

CRASSUS.

L'indolence
Est assez de mon goût, quand on a beaucoup d'or
On devient paresseux.

CÉSAR.

En avoir plus encor,
N'est-ce rien ? obtenir cette riche conquête,
Le Parthe...

CRASSUS.

Oh ! pour cela, je pars, rien ne m'arrête.

CÉSAR.

Tu ne peux l'obtenir que par le consulat.

CRASSUS.

Eh ! bien, soyons consul et volons au combat.

CÉSAR.

Mais que Pompée aussi consente, ou bien l'on nomme
Domitius.

CRASSUS.

Eh ! quoi, l'on préfère cet homme
Sans gloire à toi, Pompée !

POMPÉE.

Il est vrai, ce serait
Une indignité. Rome un jour en rougirait.

CÉSAR.

Sans doute, mais alors il faut prendre la peine
De te faire nommer, élection certaine
Si tu veux. Moi je puis de loin te seconder,
Toi-même à réussir tu dois aussi t'aider.
De l'emporter sur toi, Domitius se vante;
Son crédit m'inquiète et son nom m'épouvante,
Car ces Domitius sont très-grands.

POMPÉE.

L'on verra
Ce que c'est quand contre eux Magnus se produira.

CÉSAR.

Ainsi tous deux consuls pour la prochaine année.

POMPÉE.

Oui.

CRASSUS.

Oui.

CÉSAR.

C'est une affaire entre nous terminée.
Heureusement pour moi, car ce Domitius
Voudrait me rappeler, mais Pompée et Crassus
De la sorte avec moi n'agiront pas sans doute.

POMPÉE.

Tu resteras cinq ans en Gaule.

CRASSUS.

Quoi qu'il coûte
D'argent et de soldats pour l'expédition.

CÉSAR.

Unis, nous pouvons tout. Gardons cette union,
Notre triumvirat, comme chacun l'appelle,
Pur de tout différend et de toute querelle,
Surtout ayez grand soin toujours de m'informer
Des candidats qu'il faut que je fasse nommer.
Les coffres des Gaulois contiennent des richesses
Assez grandes, on peut y puiser des largesses,
Et, par ce moyen-là, mettre dans les emplois
Des magistrats très-sûrs dont nous aurons les voix.
Vous combattrez tous ceux que l'on voudrait élire,
A nos conditions s'ils ne veulent souscrire.
Moi, je ferai pour vous de même et mes amis
Fermeront les abords à tous vos ennemis.
Adieu, je m'en vais vaincre Atrébates, Teuctères,
Ussipètes, quels noms! ah! je plains les Homères
Qui chanteront un jour en Gaule mes hauts faits;
Car comment mettre en vers des noms aussi mal faits?

III

EFFET DES CONQUÊTES DE CÉSAR A ROME

LA BOUTIQUE DU BARBIER DE LA SUBURE

LE BARBIER, LE PROLÉTAIRE, L'AFFRANCHI.

LE BARBIER.

Eh bien! notre César qui, dans ce voisinage,
Faisait, il vous souvient, un mince personnage,
Il est devenu grand.

L'AFFRANCHI.

Je l'avais pressenti :
Des gens bien informés m'en avaient averti;
Les mêmes...

LE PROLÉTAIRE.

Ton patron, un patricien farouche?

L'AFFRANCHI.

Ce que vous entendrez est sorti de sa bouche.
Il pense que César... dès lors il devinait
Ses talents...

LE PROLÉTAIRE.

C'est heureux.

L'AFFRANCHI.

Mon patron s'y connait,
Ses talents dans la guerre et dans la politique...
Devient très-dangereux pour la chose publique;
Que, si dans ses progrès il n'est pas arrêté
C'en est fait pour jamais de notre liberté.

LE PROLÉTAIRE.

Je te conseille, ami, moi, d'arrêter le Tibre
Quand il déborde, et puis, le peuple sera libre
Toujours avec César, libre de se nourrir.
La grande liberté c'est de ne pas mourir.
Avec tes patriciens et leur chose publique
Nous crèverions de faim.

LE BARBIER.

Argument sans réplique!

LE PROLÉTAIRE.

César continuera de marcher son chemin.

L'AFFRANCHI.

Peut-être il trouvera dans le sénat romain
Qui fera trébucher un jour le grand coupable...
C'est mon patron qui parle.

LE PROLÉTAIRE.

Il en est bien capable,
Ce sénat, d'égorger l'ami des plébéiens;
Mais ils pourraient payer sa mort, tes patriciens.

LE BARBIER.

Ne vous querellez point pour choses incertaines.

LE PROLÉTAIRE.

César en ce moment montre aux aigles romaines
Des pays inconnus, de vastes régions,
Où n'avaient pas posé le pied nos légions.
Il a vaincu d'abord le peuple formidable
Des Germains...

L'AFFRANCHI.

C'est un crime, un crime impardonnable,
D'avoir été chercher parmi leurs bois épais
Des peuples qui voulaient avec nous vivre en paix.
Ainsi parle Caton.

LE BARBIER.

Caton un homme grave.

LE PROLÉTAIRE.

Un ennemi du peuple, il le voudrait esclave.

L'AFFRANCHI.

Caton en plein sénat — quand ils ont déclaré,
Qu'en l'honneur de César il serait célébré
Des actions de grâce aux dieux...

LE PROLÉTAIRE.

Dans chaque temple,
De supplications vingt jours.

LE BARBIER.

C'est sans exemple.

L'AFFRANCHI.

Caton, de cette voix forte que vous savez,
Leur a dit : par César les dieux furent bravés

Quand il a, sans motif, fait une guerre injuste.
Si vous remerciez les dieux, l'olympe auguste,
Que ce soit de n'avoir pas puni les Romains
Du crime de César; qu'on le livre aux Germains
Pour apaiser le ciel et pour faire connaître
Qu'à Rome nous savons encor punir un traître.

LE BARBIER.

Caton est intraitable.

LE PROLÉTAIRE.

Il est fou, ce Caton
Finira mal, — César a conquis Albion,
En attendant, cette île immense et que du monde
Séparait une mer ignorée et profonde.

LE BARBIER.

Mais est-ce donc bien sûr?

LE PROLÉTAIRE.

Eh! vois dans les journaux[1].

L'AFFRANCHI.

Je n'en crois pas toujours ces actes diurnaux.
Des gens bien informés que je connais prétendent
Que cette île n'est pas.

LE PROLÉTAIRE.

Leur dire...

L'AFFRANCHI.

Ils le défendent

[1] On sait que les journaux existaient chez les Romains.

Par plus d'une raison, plus d'un docte argument;
La Bretagne n'est pas sur les cartes.

LE BARBIER.

Comment
En effet jusqu'ici n'eût-on pas vu cette île,
Si cette île existait?

LE PROLÉTAIRE.

Il était difficile
D'aborder et César une première fois
A perdu des vaisseaux; qu'importe? sous les lois
De Rome il a rangé cette terre nouvelle
Jusqu'à nous inconnue à la race mortelle;
Il a passé le Rhin que nul n'avait passé,
Sur un pont inventé par lui l'a traversé.
Les fleuves et les mers, les écueils, les naufrages
Rien ne l'arrête, rien, les vents ni les orages.
Cet homme-là sait tout et peut tout, il fera
De Rome et des Romains aussi ce qu'il voudra.

LE BARBIER.

César est, j'en conviens, un homme de mérite.

L'AFFRANCHI.

Mais gare aux patriciens.

LE PROLÉTAIRE.

Si quelqu'un d'eux l'irrite,
Qu'à ses amis César dise un mot seulement.

L'AFFRANCHI.

Moi, j'ai vu mon patron se tromper rarement.

LE CHAMP DE MARS

CATON et CICÉRON se promenant.

CICÉRON.

Le champ de Mars est beau. Combien cette colline
Du Janicule, là, qui mollement s'incline
Devant nous, à cette heure est douce à regarder!

CATON.

Je trouve Rome triste.

CICÉRON.

Il ne faut pas gronder
Toujours, mon cher Caton, que ton front se déride.
Du Tibre, par hasard, ce soir l'onde est limpide.
Vois, sur ces prés que fait le printemps refleurir,
Des cavaliers romains l'essaim léger courir.
Vois parmi les gazons et parmi les fontaines
Les litières, les chars de nos dames romaines.
De Rome, je le crois, l'éclat s'est augmenté
Pendant mon triste exil.

CATON.

Tu n'as pas supporté,
Il le faut avouer, cet exil en vrai sage.
Un philosophe doit montrer plus de courage
Quand l'infortune est noble, et tes lettres vraiment
Respiraient, Tullius, un lâche accablement.

CICÉRON.

Ah! de bronze les dieux n'ont point formé mon âme
Comme la tienne. Moi, j'aime mon fils, ma femme,

Ma fille, ma maison; un académicien
N'est pas forcé d'avoir le cœur d'un stoïcien.
Mais combien j'ai joui de mon retour, quelle heure!...
Quoique n'ayant pas pu rentrer dans ma demeure
Que l'on avait rasée... et que l'on me rendra.

CATON.

Qu'importe ta maison?

CICÉRON.

Clodius en mourra
De rage; mais alors, va, je n'y songeais guères;
Jamais triomphateur après d'heureuses guerres,
Ne fut ainsi que moi reçu par les Romains.
L'on répétait mon nom et l'on battait des mains;
Les mères aux enfants me montraient, voilà l'homme,
Disaient-elles, mes fils, qui fut sauveur de Rome;
Au ciel, en mon honneur, montaient toutes les voix;
Le peuple, pour me voir, avait couvert les toits.

CATON.

Beau retour! mais après qu'as-tu fait?

CICÉRON.

Des reproches,
Toujours.

CATON.

Je te les dois. D'abord tu te rapproches
De Pompée et le sers, ce n'était pas très-bien.

CICÉRON.

Mais Pompée, après tout, est un grand citoyen
Quim'aimait.

CATON.

Dangereux.

CICÉRON.

Je le sais et sans feindre,
De lui, depuis longtemps, j'ai beaucoup à me plaindre.
Alors que Clodius demandait mon exil,
Un jour j'allai chez lui pour le voir, que fait-il?
J'entrais par une porte et par l'autre il s'évade;
Lorsque j'y retournais on le disait malade:
Enfin, j'arrive à lui, je tombe à ses genoux...

CATON.

Eh mais, c'était indigne.

CICÉRON.

Oui j'eus tort, entre nous.
Mais quitter son pays est rude. Sa réponse
Fut dure en vérité; froidement il m'annonce
Qu'il lui faut s'abstenir, car un engagement
Le lie avec César. César tout autrement
Avec moi s'est conduit.

CATON.

Et ton âme trompée
Pour César pire encore a délaissé Pompée.

CICÉRON.

Ah! César, j'en conviens, j'ai du faible pour lui,
Il m'aime, il me caresse.

CATON.

Et t'a fait aujourd'hui
Sa créature.

CICÉRON souriant.

Moi... sans doute je l'admire.

CATON.

Je l'admire et le crains, car il vise à l'empire.
Qui ne l'admirerait? Mais, toi, tu fais bien plus,
Tu défends ses amis, jusqu'à Vatinius;
Car jamais de ta part un refus il n'essuie,
Au sénat chaque jour ton suffrage l'appuie,
Tu le chantes.

CICÉRON.

Les vers aiment la fiction.

CATON.

Tes lettres sont en prose. A chaque occasion,
Pour quelque ami nouveau réclamant des services,
Tu t'engages à lui, toi, par ses bons offices.
Qui lui résistera quand il a Cicéron?
Qui? peut-être Brutus, certainement Caton.

CICÉRON.

Et crois-tu que mon œil n'aperçoit pas le gouffre
Où nous allons, je cherche à m'étourdir, mais souffre
Au fond autant que toi. Je souffre de penser,
Et, ces mots je voudrais ne les pas prononcer,
Qu'il n'est plus de sénat et plus de république;
Que me voilà perdu pour la chose publique;
Qu'à l'âge où je devrais agir et gouverner,
Dans les soins du barreau je dois m'emprisonner;
Moi, de tout temps jaloux de jouer un beau rôle,
A de mesquins procès ravaler ma parole!
Avoir pour seul emploi l'étude au coin du feu!
A ce vers que j'aimais, tout enfant, dire adieu!

« Toujours au premier rang, toujours avant les autres ! »
Vous avez vos ennuis ; ah ! nous avons les nôtres !
Mes ennemis, de moi je les vois triomphants,
Ne puis les attaquer... parfois je les défends !
Tout est pour moi souffrance, embûche, obstacle, entrave ;
Mon âme n'est pas libre et ma haine est esclave.
Ah ! faut-il que César ait été fait exprès
Pour que lui seul un peu songe à mes intérêts !
Seul s'occupe de moi, me recherche, m'honore,
Quand les miens m'ont trahi, joué, fait pis encore.

CATON.

Calme-toi, Cicéron, je t'ai vu quelquefois
Plus ferme en tes pensers qu'ici je ne te vois.

CICÉRON.

Caton, je vais t'ouvrir mon âme tout entière.
Lorsque assez jeune encor j'entrai dans la carrière,
Je voulus, vain espoir dont je m'étais flatté,
Entre tous les partis marcher en liberté ;
Pour but unique avoir le bien de la patrie,
Et mon âme au péril s'est montrée aguerrie ;
Car, tandis que César et Crassus hésitaient
Entre les factieux et le sénat, flattaient
Tout bas Catilina de lui venir en aide
S'il était le plus fort, — moi, je fus ferme et raide
Comme Caton.

CATON.

C'est vrai, ce fut là ton grand jour.

CICÉRON.

Pour me remercier, on m'exile ; au retour,
On m'abandonne, seul ou presque seul, je trouve
Mes amis dispersés, indifférents ; j'éprouve,

Pour prix de cent périls à leur profit bravés,
Les dédains de ces grands que j'avais tous sauvés.
Je cherche, au milieu d'eux je n'aperçois personne
Qui veuille franchement le bien, et j'abandonne
A mon tour ce parti qui m'avait délaissé.
Alors, entre leur perte et la mienne placé,
Voyant que les vertus, les lois n'ont plus d'empire,
Je change de maxime et j'en viens à me dire
Que sans doute il fallait sauver ma dignité,
Mais céder, d'autre part, à la nécessité;
Ne pas me perdre en vain, pour moi sans avantage,
Ni pour l'État. J'adopte un tempérament sage,
Ne point sacrifier la patrie à moi... Mais
Ne pas trop oublier non plus mes intérêts,
Ménager qui peut tout, qui peut servir ou nuire,
A qui rien ne résiste; en un mot me conduire,
Suivant les temps fâcheux où nous vivons. Caton,
J'ai trouvé ce conseil quelque part dans Platon.

CATON.

Les livres, je le sais, font ta philosophie;
Moi, la mienne, consiste à bien régler ma vie.
Quand j'ai vu clairement le chemin du devoir,
J'y marche, et par de là je ne veux plus rien voir.
Des hommes, des partis que fait l'ingratitude?
D'un peuple fatigué que fait la lassitude?
Est-ce pour le succès qu'on est honnête? et rien
Fera-t-il que le bien soit mal et le mal bien?
Que l'avenir inspire espoir ou défiance,
Cela n'a pas à faire avec la conscience.
Mais nul ne veut vraiment la grandeur de l'État,
Mais chacun songe à soi, — que m'importe? Un soldat,
Lorsqu'il voit que l'armée éprouve une défaite,
Doit-il abandonner son poste ou tenir tête

A l'ennemi vainqueur, jusqu'au dernier moment,
Et mourir ignoré sur le retranchement?
Rome de liberté, dit-on, n'est plus capable;
S'il en était ainsi, Rome serait coupable.
Elle en serait punie et l'aurait mérité;
Mais, faut-il pour cela trahir la liberté?
Parce qu'autour de moi je la vois menacée,
Est-elle donc moins sainte au fond de ma pensée?
C'est le contraire; et plus je la trouve en danger,
Plus je sens qu'il la faut défendre, ou la venger.

Un esclave apporte à Cicéron une lettre.

L'ESCLAVE.

Une lettre qui vient de Bretagne.

CICÉRON.

Une lettre!

A Caton.

Je te réfuterai plus tard; veux-tu permettre?

CATON.

Lis, c'est ton cher César.

CICÉRON.

Ah! véritablement.
Ce César que tu hais est un homme charmant.
Le croirais-tu, de l'île attaquée et surprise,
Et parmi tous les soins de sa grande entreprise,
César, sur le rivage, au moment de partir,
Trouve, il pensait à moi, le temps de m'avertir
De son prochain départ, du succès de ses armes.
Et quelle attention pour moi pleine de charmes!
Mon frère était absent, lui, pour me rassurer
Il m'écrit... c'est touchant.

CATON.

Ne vas-tu pas pleurer?

CICÉRON à demi-voix, avant de s'éloigner.

S'il nous faut un tyran, que ce soit un grand homme.

CATON.

Cicéron peut parler ainsi! Malheur à Rome!
Je resterai donc seul. Eh bien! soit, si Caton
Demeure seul debout, Caton aura raison.

IV

UNE CONSPIRATION DES DRUIDES

LA TENTE DE CÉSAR SUR LES CÔTES DE LA MANCHE

CÉSAR.

Mes lettres sur-le-champ, qu'on fasse diligence;
Voyons ce qui se passe à Rome en mon absence.

On apporte à César des lettres, il en ouvre plusieurs.

En Bretagne n'étaient pas tous les combattants,
Mes ennemis ailleurs n'ont point perdu leur temps.
Pompée enfin comprend et commence à me craindre:
C'est de moi faire état et je ne puis m'en plaindre...
En Gaule, rien de neuf; rien d'apparent du moins;
Quelque chose se trame et je mettrai mes soins
A percer les desseins qu'on médite dans l'ombre;
Je n'ai pas jusqu'ici vu les Gaulois en nombre,
Cela viendra... tant mieux, je le voudrais beaucoup
Pour terminer la guerre en frappant un grand coup.

Il ouvre une autre lettre.

Dieux! que vois-je? elle est morte! O Julia! ma fille,
Ma Julia!... mon sang... je n'ai plus de famille.

Ah! ma mère me reste. O Julia! Sa mort
Est un événement grave... déjà l'accord
Entre Pompée et moi paraissait peu solide ;
Il se peut que la mort de Julia décide
Une rupture... hélas! C'est pour elle un bienfait
Peut-être du destin... Un jour qu'eût-elle fait
Placée entre nous deux?... Ma douleur est amère.

César ouvre une dernière lettre.

Grands dieux! ma mère morte!... O ma mère, ma mère!

César sort en se couvrant le visage des mains.

LE LIEU CONSACRÉ DANS LA FORÊT DRUIDIQUE DU PAYS CHARTRAIN

LE CHEF DES DRUIDES, DRUIDES, BARDES GUERRIERS, BARDES PRÊTRES, un SOLDAT ROMAIN, puis CÉSAR et quelques soldats.

TOUS LES BARDES chantent.

Teutatès, Teutatès, dieu farouche et puissant,
Teutatès, Teutatès, que tout Romain périsse,
Teutatès, Teutatès, César pour le supplice,
Teutatès, Teutatès, du sang, du sang, du sang.

LES BARDES GUERRIERS.

Dans la campagne
Le loup hurlant,
De la montagne
L'aigle volant,
Se réjouissent;
Car de lambeaux,
Corps sans tombeaux
Ils se nourissent.

UN BARDE GUERRIER.

Ambiorix au vaillant cœur
Leur a donné pour se repaître
Les soldats de César vainqueur,
Mais qui bientôt ne va plus l'être.

Les aigles de Rome venus,
En Gaule en ont rencontré d'autres,
Et les aigles de Sabinus
Ont été mangés par les nôtres.

Avec Cotta, le fier Romain,
Nos aigles l'ont mangé lui-même ;
Car ils aiment le sang humain,
Ils mangeront César de même.

LES BARDES PRÊTRES.

Nos formidables dieux, les bardes l'ont prédit,
Défendront le pays des sanglants sacrifices ;
Si le sang qui leur plaît coule, ils seront propices ;
Coule donc pour nos dieux, sang du Romain maudit.

Au bord de la fontaine aux ondes prophétiques,
Debout sur le dolmen, sous le ciel étoilé,
Quand la lune glissait sur les chênes antiques,
Le couteau dans la main, la prêtresse a parlé.

TOUS LES BARDES.

Teutatès, Teutatès, que tout Romain périsse,
Teutatès, Teutatès, dieu farouche et puissant,
Teutatès, Teutatès, César pour le supplice,
Teutatès, Teutatès, du sang, du sang, du sang.

LE CHEF DES DRUIDES.

O vous, dans ce lieu pur à nos très saints mystères
Venus par cent chemins et de toutes nos terres,

Vous, envoyés secrets, agents mystérieux,
Du grand conseil chartrain les oreilles, les yeux,
Qu'avez-vous vu partout, qu'avez-vous fait?

UN DRUIDE.

J'arrive
De chez les Nerviens, du Rhin j'ai vu la rive;
Tout est prêt, j'ai parlé, j'ai dit...

LE CHEF DES DRUIDES.

Les mots secrets,
Qu'il faut taire ici même aux profondes forêts.

UN DRUIDE.

Je viens de l'Armorique où sont les blanches femmes,
Où la nuit, sur la mer, des morts voguent les âmes;
Tout est prêt, j'ai parlé, j'ai dit...

LE CHEF DES DRUIDES.

Les mots secrets.
Qu'il faut taire ici même aux profondes forêts.

UN DRUIDE.

Je viens de l'Arvernie aux monts chargés de neige,
Aux dômes élevés que la tempête assiége.

LE CHEF DES DRUIDES.

Bien.

LE DRUIDE.

J'ai parlé, j'ai dit...

LE CHEF DES DRUIDES.

Les mots secrets
Qu'il faut taire ici même aux profondes forêts.

UN DRUIDE.

Moi, chez les Éduens à Bibracte.....

LES CHEFS DES DRUIDES.

Anathème
Sur ce peuple vendu.

LE DRUIDE.

Chez ce peuple lui-même
Tout est prêt, j'ai parlé, j'ai dit...

LE CHEF DES DRUIDES.

Les mots secrets
Qu'il faut taire ici même aux muettes forêts.
Le moment est venu, les dieux sont favorables.
Amenez le Romain.

On amène un soldat romain lié.

TOUS LES DRUIDES.

Meurs, Romain.

LE SOLDAT.

Misérables!
Croyez-vous effrayer un soldat par vos cris?

LE CHEF DES DRUIDES.

Dieux sombres! dieux vengeurs, noirs et pâles esprits,
Habitants des forêts, des antres, des fontaines,
Vous qu'apaise le sang des victimes humaines,
Acceptez celle-ci bien qu'indigne de vous
Pour une autre qu'un jour vous recevrez de nous.
Je nomme ce Romain César, en sa personne
Je dévoue à la mort le vrai César.

UN DRUIDE au Romain.

Frissonne.
On va, dans les tourments, toi, te sacrifier.

LE SOLDAT ROMAIN.

Vos tourments ne sont rien, je puis les défier.

LE CHEF DES DRUIDES.

O grands dieux ! acceptez dans celui qu'on immole,
De l'immolation de l'autre le symbole.

On étend le Romain sur un autel de pierre.

LE SOLDAT ROMAIN.

César peut me sauver.

UN DRUIDE.

César est loin d'ici.

LE SOLDAT ROMAIN.

Oh ! César est partout à la fois... le voici.

César entre suivi de quelques soldats.

LES DRUIDES.

César ! protégez-nous, dieux !

LE CHEF DES DRUIDES.

Au courroux céleste
César est dévoué, sa fin sera funeste.

CÉSAR.

Déliez le Romain, tuez ces furieux ;
Qu'ils aillent de César là-bas se plaindre aux dieux.

V

VERCINGÉTORIX

L'ASSEMBLÉE DES CHEFS DE TOUS LES PEUPLES DE LA GAULE

VERCINGÉTORIX, CHEFS GAULOIS.

VERCINGÉTORIX.

Pour la première fois voici la Gaule unie,
Ce fut l'effort suprême et le but de ma vie.
Constamment divisés, malgré tous leurs exploits,
Rien ne put s'accomplir de grand par les Gaulois.
Mais quand je vois ici tous les peuples nos frères
Réunir en faisceau leurs étendards de guerres,
Je suis certain de vaincre, à leur tête et par eux ;
Car nous sommes puissants et nous sommes nombreux.

UN CHEF GAULOIS.

Que Vercingétorix à la Gaule commande.

DEUXIÈME CHEF GAULOIS.

A Vercingétorix quant à moi je demande,
Pourquoi d'Avaricum César l'a pu chasser ;
Comment, dans cette ville il s'est laissé forcer.

VERCINGÉTORIX.

J'ai défendu ses murs tant qu'on put les défendre;
Si l'on m'eût voulu croire on l'aurait mise en cendre;
J'exhortai vainement à prendre un grand parti,
Mais on ne l'a pas fait, on s'en est repenti.

PREMIER CHEF GAULOIS.

Oui, Vercingétorix, en cette circonstance,
Par ce hardi conseil a montré sa prudence;
Je le dis, on devait le croire aveuglément,
Et son plan fut prouvé bon par l'événement.

UN GRAND NOMBRE DE VOIX.

Oui.

DEUXIÈME CHEF GAULOIS.

Mais Avaricum; il s'est passé des choses
Là, qui me feraient croire!...

VERCINGÉTORIX.

Accuse si tu l'oses.

DEUXIÈME CHEF GAULOIS.

Je l'oserai. Pourquoi t'es-tu tant approché
Du camp où le Romain se tenait retranché?
Pourquoi laisser sans chef la ville, je te prie,
Et des murs éloigner toute cavalerie?
Les Romains sont alors arrivés justement,
Tout cela s'est-il fait bien fortuitement?
Tu veux être, à tout prix, roi de Gaule, et peut-être,
Avec moins de péril par César tu crois l'être.

PREMIER CHEF GAULOIS.

Lui, Vercingétorix notre grand chef, jamais.

DEUXIÈME CHEF GAULOIS.

Qu'il réponde.

UN GRAND NOMBRE DE VOIX.

Non... si... non.

VERCINGÉTORIX.

Je répondrai, mais
Je me plaindrai d'abord qu'un Gaulois me soupçonne;
Je n'ai donné ce droit, je suppose, à personne.

UN GRAND NOMBRE DE VOIX.

Ne réponds point; pour toi, nous lui répondrons tous.

VERCINGÉTORIX.

Je ne veux pas régner par César, mais par vous.
Qu'ai-je besoin de lui? la Gaule à vaincre est prête,
C'est à la Gaule libre à couronner ma tête.
Gaulois, d'un grand dessein je me sens animé,
Il faut qu'un vaste État en Gaule soit formé
De la mer à la mer, du Rhin aux Pyrénées,
Et ce royaume aura de hautes destinées.
Les Druides ont mis ses destins dans leurs vers :
Après que les Romains qu'adore l'univers
Se seront de la terre écoulés comme l'onde,
Ce royaume futur dominera le monde.

TOUS.

Ce royaume futur dominera le monde.

VERCINGÉTORIX.

Mais nous avons à vaincre avant de rien fonder.
Si vous m'avez choisi c'est pour vous commander.
Vous devez m'obéir, aller où je vous guide.
Eh! bien, voici mon plan; César est prompt, rapide,

Il franchit Cévenna par les neiges couvert,
Dans l'Arvernie un jour descend en plein hiver.
Puis on le trouve à Vienne, en moins de trois journées,
Il atteint du Liger les rives étonnées.
Quand on le croit bien loin soudain il reparaît,
Pour aller vaincre ailleurs il repart, on dirait
Par un frondeur habile une balle lancée;
Mais que lui servira cette marche pressée,
Quand les peuples Gaulois trop longtemps isolés,
Contre lui, de concert, marcheront rassemblés?
Il n'aura plus alors l'espoir de les surprendre
A l'insu l'un de l'autre. Il faudra se défendre
Sur un point, contre tous, et nous l'écraserons,
Et nous aurons vaincu César.

TOUS LES CHEFS.

Nous le vaincrons.

VERCINGÉTORIX.

Un seul moyen nous reste, une ressource extrême,
Un moyen rigoureux de défense, affreux même,
Mais il est commandé par la nécessité:
Incendions nos blés et que chaque cité
Qu'on ne pourra défendre aussi soit consumée ;
Oui, pour l'anéantir affamons son armée :
Sans doute, c'est cruel... moins cruel que le sort
De nos femmes, nos fils esclaves, que la mort;
Car sans cela, vaincus, nous aurions en partage,
Ou la mort, ou bien pis que la mort, l'esclavage.

PREMIER CHEF GAULOIS.

Des torches, des flambeaux, je brûle ma moisson.

DEUXIÈME CHEF GAULOIS.

Moi, je mettrai le feu s'il faut à ma maison.

VERCINGÉTORIX.

Prêtons donc le serment des grands périls : je jure,
Puisse le ciel tombant écraser le parjure !
Je jure de ne pas embrasser mes enfants,
De ne pas reparaître aux yeux de mes parents,
De ne pas approcher de la femme que j'aime,
Et si je mens, sur moi j'invoque l'anathème,
Avant d'avoir deux fois, comme je l'ai promis,
A cheval, traversé tous les rangs ennemis.

TOUS LES CHEFS GAULOIS.

Je le jure.

VERCINGÉTORIX.

A César, et sauvons la patrie !
Marchons.

TOUS LES CHEFS GAULOIS.

Courons.

VERCINGÉTORIX.

Avec courage.

TOUS LES CHEFS GAULOIS.

Avec furie.

VI

SIÉGE ET BATAILLE D'ALISE

LE CAMP DE CÉSAR DEVANT LA VILLE D'ALISE

CÉSAR, LABIÉNUS.

CÉSAR seul.

Ce Vercingétorix est un homme important,
Ennemi dangereux — je l'ai battu pourtant.
Il est ambitieux, veut jouer un grand rôle,

Souriant.

Fonder un grand pouvoir. Le César de la Gaule...
Non, il n'est qu'un César.

Entre Labiénus.

Eh! bien Labiénus,
Les travaux...

LABIÉNUS.

Terminés. Deux fossés continus,
Du fossé principal à la ligne avancée
De tes retranchements par toi-même tracée,
Sont creusés maintenant ; tous les deux en hauteur
Ont quinze pieds, autant de pieds en profondeur.

Dans l'un on a conduit du fleuve l'eau courante
Et placé par derrière un talus dont la pente
Est de douze pieds, l'autre en avant des travaux,
Muni d'un parapet couronné de créneaux,
Est hérissé de troncs fourchus qui le défendent;
De cent pieds en cent pieds des tours partout s'étendent.
Ainsi tout fut prescrit, fut arrêté par toi.

CÉSAR.

C'est bien, cela s'est fait très-promptement, je voi;
Mais ce n'est pas assez : cette ville d'Alise
Par sa position est forte, une surprise
Peut être à craindre et doit, à tout prix, s'empêcher.
Le point essentiel, c'est se bien retrancher.
Que de nouveaux fossés soient creusés, qu'on y place
A petite distance et d'espace en espace
Des troncs d'arbres aigus par en bas bien liés.
Qu'on en forme cinq rangs éloignés de deux pieds,
Qu'on dispose en avant des fossés, en quinconce,
Et que dans le terrain avec force on enfonce
D'autres troncs moins épais ou des rameaux pointus,
La terre dépassant de cinq doigts tout au plus.
Que, pour cacher l'embûche on rassemble, on entasse
Des broussailles, des joncs, des osiers; que l'on fasse
Huit rangs de ces rameaux de la sorte aiguisés.

LABIÉNUS.

Selon ta volonté tous seront disposés.

CÉSAR seul.

Bien commencé. Malgré sa renommée ancienne
Cette cavalerie a fui devant la mienne.
Puis j'ai des alliés; en aide à mes Romains,
J'ai bien fait d'appeler les cavaliers Germains.

Qu'importe sa patrie et comment il se nomme !
Tout peuple doit servir aux conquêtes de Rome.
Ainsi j'ai su former ma chère légion
Gauloise, l'*Alouette*. Ah ! cette nation
Est vaillante, elle sait parler... elle est mobile,
Prompte à décourager ; sa vanité futile
Aime les vêtements brillants, les colliers d'or.
Oui, sans doute, elle est vaine... elle est plus brave encor.
Puis elle est souple, instinct singulier qui l'inspire !
Il lui plaît de subir comme d'avoir l'empire,
Et mes soldats gaulois à la romaine armés,
A nos mœurs dès longtemps semblent accoutumés.
De ces Gaulois j'attends beaucoup : mais voici l'heure
Dans le retranchement d'aller, c'est ma demeure.
Là, je veille et je dors à côté du soldat ;
Et, près de moi toujours mon glaive de combat,
Ce volume où parfois j'écris mes commentaires,
Et, pour dicter à tous, mes quatre secrétaires.

LA VILLE D'ALISE. — CONSEIL DE CHEFS GAULOIS

VERCINGÉTORIX, COMMIUS, VERGÉSILLAUNUS, CRITOGNATE.

VERCINGÉTORIX.

Gaulois, dans ce conseil avec moi rassemblés,
Vous savez à quel point nous en sommes : parlez.
Il s'agit d'empêcher César de prendre Alise ;
Que chacun tour à tour avec pleine franchise
Indique le parti qu'il juge le meilleur.
Je dirai mon avis, que tous disent le leur.

COMMIUS.

Nous avons entrepris la difficile tâche
De délivrer la Gaule, et ce serait un lâche
Celui qui renonçant à ce but glorieux
Reprendrait des Romains le joug injurieux;
Mais, faut-il échouer dans ce dessein sublime?
Quand il y va du sort du pays, c'est un crime.
Nous avons des vieillards, des femmes: où trouver
De quoi nourrir ce peuple et comment abreuver
Nos chevaux? je crains, moi, que la faim ne nous dompte
Plutôt que le Romain, et crois, quand je vous compte,
Quand je vous vois en nombre assez grand pour coûter
Bien cher à l'ennemi, que l'on pourra traiter
A des conditions favorables et telles
Qu'on dût avec honneur les accepter.

UN CHEF GAULOIS.

Lesquelles?

COMMIUS.

Sortir libres, armés. Non pas en ennemis
Vaincus, en prisonniers que le glaive a soumis;
En alliés qu'on craint et, partant, qu'on ménage;
Et peut-être qu'un jour reprenant l'avantage
Nous nous relèverons tous, mieux favorisés
Par les temps, par le sort, jetant nos fers brisés
A la face de Rome enfin épouvantée
De la Gaule vaincue et qu'elle crut domptée.

VERGÉSILLAUNUS.

Commius se souvient que son père et que lui,
Alliés des Romains, en ont cherché l'appui;
Il voudrait aujourd'hui le mendier encore.
Oui, c'est là le parti qu'avec art il décore

De beaux noms ; mais, au fond, c'est se rendre, et jamais
L'esclavage pour moi n'aura ce nom, la paix.
Pensez-vous autrement, ô Gaulois? Peuple brave,
Est-ce ce qu'il te faut... veux-tu donc être esclave?
Avez-vous pris la lance avec le bouclier
Et ceint le glaive, afin de vous humilier
Ici devant César? non, non, moi je l'atteste,
Vous ne le ferez pas.

COMMIUS.

Mais quel espoir nous reste?
Pour défendre ces murs il y faut subsister,
Eh bien! le pouvons-nous?

VERGÉSILLAUNUS.

Je n'y veux point rester;
J'en veux sortir, non pas en traitant, par les armes.
Précipitons-nous tous avec des cris d'alarmes
Sur le camp de César et son retranchement.
Beaucoup, dans ce combat, tomberont vaillamment;
D'autres retourneront, chacun dans sa vallée,
Chacun dans sa montagne ; ils diront la mêlée
Terrible et glorieuse, et la mort, et le sang,
Et la valeur par tous montrée en périssant.
Une telle défaite est mieux qu'une victoire,
Les bardes inspirés chanteront notre gloire,
Et de toute la Gaule un cri s'élèvera
Pour venger ceux d'Alise et l'on nous vengera.

CRITOGNATE.

Je suis un vieux guerrier, je ne veux pas me rendre ;
Je ne veux pas mourir en vain, je veux défendre
Ces murs aux pieds desquels, si nous savons tenir,
En Gaule, de César, le bonheur va finir.

Dans nos extrémités, moi, j'ai durci mon âme,
Je suis prêt à donner mes enfants et ma femme.
Ce qui ne peut porter les armes doit mourir;
Qu'ils meurent, que leurs corps servent à nous nourrir.
Nos ancêtres ont fait ainsi quand la conquête
Des Cimbres menaçait...

CRI GÉNÉRAL.

Horreur!

CRITOGNATE.

Je le répète,
Nos ancêtres ont fait de même.

CRI GÉNÉRAL.

Horreur!

CRITOGNATE.

Pour eux
Les Cimbres cependant étaient moins dangereux
Que n'est pour nous César; comme un rapide orage,
Bientôt en d'autres lieux ils portaient le ravage.
Mais, alors que l'on tombe une fois en leurs mains,
On reste pour toujours au pouvoir des Romains.
Non, lorsque le Romain plante la servitude,
Pour la déraciner nul bras n'est assez rude.
Voulez-vous triompher de ce César maudit?
Vous n'avez qu'un moyen, c'est celui que j'ai dit.

VERCINGÉTORIX.

Nous ne nous rendrons pas, nul n'en a la pensée;
Nous ne risquerons point une fuite insensée.
Ce coup de désespoir, s'il fallait le tenter,
Aucun n'échapperait pour l'aller raconter.

Nous ne donnerons point, sanguinaires, bizarres,
A ces Romains le droit de nous nommer barbares.

VERGÉSILLAUNUS.

Tous à de tels moyens répugnent en effet.

CRITOGNATE.

Que reste-t-il à faire alors ?

VERCINGÉTORIX.

Ce que j'ai fait.
A ceux qui possédaient du blé je l'ai fait prendre,
Pour le distribuer à ceux qui vont défendre
Ce dernier boulevard de notre liberté ;
Menaçant d'un trépas affreux et mérité
Qui désobéirait à mon ordre inflexible.
Si quelqu'un résistait, son sort serait terrible.
J'ai partagé, par tête, aux citoyens armés
Tous les nombreux troupeaux dans Alise enfermés.
Ce qui ne peut combattre et consomme inutile
Avant la fin du jour sortira de la ville.
Mangeant peu, nous pourrons attendre trente jours,
Et plus ; dans moins de temps, nous aurons du secours.
Avant que par César elle fût investie,
La cavalerie est de nos portes sortie ;
Elle va demander au grand conseil gaulois
Que pour nous secourir tout s'ébranle à la fois :
Et le sud et le nord, tribu proche et lointaine,
Le rivage des mers, la montagne et la plaine.
Car pour venir à bout de César il faudra
La Gaule tout entière et la Gaule viendra.

LE CAMP DE CÉSAR

CÉSAR seul.

Cent mille hommes ici dans les murs... deux cent mille
Venant derrière moi... ce jour est difficile;
Mais ce jour sera grand, à jamais célébré
Si de tous je triomphe, et j'en triompherai.

Entre Labiénus.

Que veut Labiénus?

LABIÉNUS.

César, la grande armée
Des trente nations de la Gaule formée
N'est plus qu'à mille pas de nos retranchements.

CÉSAR.

Qu'ils soient les bien venus!

LABIÉNUS.

Poussant des hurlements
Sauvages, des sommets où la ville d'Alise
Comme sur un théâtre est sur le roc assise,
Applaudissant de loin à ces libérateurs
Qui viennent.

CÉSAR.

L'on verra qui sont les bons acteurs
Des Gaulois ou de nous.

LABIÉNUS.

Mais leur nombre est immense.

CÉSAR.

Le moment est venu, que la pièce commence!

CÉSAR au milieu de la portion de son armée qui assiége la ville.

CÉSAR.

Enfin ils sont sortis, soldats, de la prison
Où vous les reteniez captifs ; la garnison,
Au devant de la ville en bataille dressée,
De fondre sur mon camp semble avoir la pensée.
Suivez leurs mouvements ; qu'ils osent faire un pas
Après avoir regardé de ce côté.
Vers nous, ils sont perdus — ils n'attaqueront pas.

UN CENTURION.

Les femmes, les vieillards, les enfants, de la ville
Par Vercingétorix bannis et sans asile
Demandent l'esclavage et du pain.

CÉSAR.

J'y consens.
Du pain ! et mes soldats... chassez-les, — pauvres gens !

CÉSAR sur le talus du retranchement du côté de l'armée d'attaque.

CÉSAR.

Le péril est ici ; — sans cesse repoussée,
Cette horde revient toujours et renforcée.
Mes braves légions sont là dès ce matin,
Fermes, et le combat dure encore incertain ;
J'en ai suivi, d'ici, chaque vicissitude.
Les fantassins pressés par cette multitude
Ne peuvent avancer, reculent par moment.
Entre leurs cavaliers les Gaulois sagement

Ont placé des frondeurs, des archers, c'est habile,
Ils font beaucoup de mal aux nôtres... Que trois mille
Germains sur leurs chevaux au galop soient lancés :
Ah ! voilà les Gaulois par ce choc enfoncés,
Culbutant les frondeurs, les archers, dans leur fuite;
Ceux-ci sont massacrés, c'est très-bien ; vite, vite,
Qu'on ne leur laisse pas le temps de se former.
L'Alouette est solide, on ne peut l'entamer.
Jamais tu n'as volé si bien, mon Alouette !
Allons, pour le moment, la déroute est complète.

CÉSAR visitant les retranchements avec quelques officiers.

UN DES OFFICIERS DE CÉSAR.

C'en est fait, les Gaulois avec le jour ont fui,
Nous ne les verrons plus.

CÉSAR.

C'est fait pour aujourd'hui;
Mais demain, je ne sais. Je n'ai pas de nouvelles
De mes éclaireurs; pris peut-être.

Passant devant un poste.

Sentinelles!
Veillez avec grand soin, ils ont fui ; cependant
Redoutez quelque assaut.

L'OFFICIER.

César est trop prudent.

CÉSAR écoutant.

J'entends, un bruit... là-haut.

L'OFFICIER écoute.

Je ne puis rien entendre.

CÉSAR *écoutant toujours.*

Oui, dans la nuit, j'entends des pas, je vois descendre
De la colline une ombre. — Ici... regardez bien.

DEUXIÈME OFFICIER.

Je crois voir quelque chose.

PREMIER OFFICIER.

Et moi je ne vois rien.

CÉSAR.

Ma vue est bonne, ami, ne s'est jamais trompée,
Et... ce sont les Gaulois.

Grands cris des Gaulois.

TOUS.

Les Gaulois !

CÉSAR.

Mon épée !
Le moment est venu de faire le soldat.

César saute à bas du retranchement et s'élance contre l'ennemi.

UN OFFICIER *le suivant.*

César est en avant... il est seul et combat
Comme un légionnaire. A son secours, je tremble
Qu'il ne soit entouré.

PLUSIEURS VOIX.

Pour César, tous ensemble.

D'AUTRES VOIX.

Sauvons le général.

UN SOLDAT *à un autre.*

Entends-tu ces clameurs ?

UN AUTRE SOLDAT.

Ce sont les assiégés qui sortent.

DIVERSES VOIX.

Ah!.. meurs! meurs!
Repoussons les Gaulois... détruisons-les...

UN GAULOIS mourant.

O rage!
Écrasé sous les pieds de mon cheval.

CÉSAR reparaissant.

Courage!
Les Gaulois sont chassés de ce retranchement:
La surprise a manqué, — c'est bien, dès ce moment,
Il n'est plus rien à craindre et les chances sont sûres.
A tout événement j'avais pris mes mesures
Et chaque légion sait, en cas de danger,
Où marcher, dans quel ordre elle doit se ranger.
N'importe, je vais tout diriger par moi-même.

LE LENDEMAIN, APRÈS LA VICTOIRE ET LA PRISE D'ALISE

DEUX SOLDATS DANS LE RETRANCHEMENT.

PREMIER SOLDAT.

De ce double combat le péril fut extrême.

DEUXIÈME SOLDAT.

Il n'est pas de péril quand César nous conduit.

PREMIER SOLDAT.

Pourtant, deux ennemis, de deux côtés, la nuit.

DEUXIÈME SOLDAT.

César était partout, du côté de la ville,
Du côté de l'attaque.

PREMIER SOLDAT.

Ils étaient deux cent mille,
Disent les prisonniers, outre les assiégés.

DEUXIÈME SOLDAT.

Tous ceux qui n'ont pas fui, pris ou bien égorgés.
Et puis, le second jour encor plus formidable
Que le premier.

PREMIER SOLDAT.

Alors, mêlée épouvantable;
Bataille générale et l'ennemi partout.
Ah! César, ce jour-là, s'est montré grand sur tout.
Moi, j'étais dans la plaine, et toi?

DEUXIÈME SOLDAT.

Sur la montagne.
C'est là qu'on s'est battu; — dans aucune campagne,
Je ne vis, crois-le bien, coup de main si hardi.
Nous étions dans un camp retranchés... à midi,
Soixante mille...

PREMIER SOLDAT.

Bah!

DEUXIÈME SOLDAT.

Vrai, soixante mille hommes
D'élite, sur le camp viennent fondre et nous sommes
Cernés.

PREMIER SOLDAT.

En même temps les cavaliers Gaulois,
Tombaient sur nous là-bas, encore je les vois,
Et toute leur armée en bataille rangée
Se déployer au loin sur sa ligne alongée.

DEUXIÈME SOLDAT.

Et Vercingétorix, que fit-il?

PREMIER SOLDAT.

Il descend
De la ville d'Alise et vers nous s'élançant
Avec ses appareils d'attaque, ses machines,
Des perches de vingt pieds, des faux...

DEUXIÈME SOLDAT.

Sur nos collines,
C'était bien autre chose.

PREMIER SOLDAT.

Oh! ne crois pas cela.
Les uns d'ici venaient et les autres de là.
Il nous eût fallu tous sur tous les points combattre,
Les ennemis étaient quatre-vingt contre quatre;
Nos ouvrages, mon cher, beaucoup trop étendus,
Pour que dans leur entier ils fussent défendus;
Et tandis qu'en avant nous couvrait la poussière,
Des hurlements affreux s'élevaient par derrière.

DEUXIÈME SOLDAT.

Mais nous sur les hauteurs ce n'étaient pas des cris
Qu'il fallait repousser; notre camp fut surpris
Par Vercingétorix et nos tentes placées
Dans un lieu difficile à défendre, forcées.

Heureusement César n'abandonne jamais
Ses soldats en péril; lui, sur l'un des sommets
Debout, de son coup d'œil embrassant tout, envoie
Vers nous Labiénus, six cohortes. La joie
Fut grande à cet aspect, — ce n'était pas assez;
De vos retranchements les Gaulois repoussés,
Se retournent vers nous en masse; leur courage
Tu le sais, par moments, devient comme une rage.
Pressés, ceux-ci tombant, ceux-là marchant toujours,
Ils montent; les soldats qui défendaient nos tours
Sont tués, les Gaulois remplissent de fascines
Le fossé; parapets et tours sont en ruines.
Nous étions envahis, perdus, on le croyait,
Les ennemis aussi. Mais César nous voyait.
Il nous envoie encor du secours, vingt cohortes;
Toutes pour résister n'étaient pas assez fortes.
César arrive enfin lui-même, et pour renfort
Fait sortir sur-le-champ trois cohortes d'un fort
Qui se trouvait tout près. Labiénus arrive:
Il en était allé chercher trente. On dit: vive
César, vive César. César qu'on reconnaît
Au *paludamentum*, à leur tête se met.
Les ennemis avaient gravi jusqu'à la cime
Des hauteurs et voulaient nous pousser dans l'abîme.
Sous les yeux de César on tient bon. Nous tenons;
Ceux qui viennent à nous, nous les exterminons.
Mais leur nombre croissait toujours et leur furie,
Quand nous apercevons notre cavalerie
Que César (est-il fin, César, est-il adroit!)
Avait fait prudemment par un certain endroit,
Filer sans être vue et qui prend par derrière
Mes Gaulois bien surpris; — la déroute est entière.
Ils veulent fuir; oui, oui, mais nos bons cavaliers
Les égorgent. La troupe alors des alliés,

De la solidité des nôtres convaincue
De vos retranchements s'éloigne ; elle évacue
Son camp, tout est fini par la faveur des dieux.

PREMIER SOLDAT.

Dis plutôt de César toujours victorieux.

DEUXIÈME SOLDAT.

Tiens, regarde là-bas aux pointes acérées
De ces pieux, dans leurs corps profondément entrées,
La file de Gaulois drôlement accrochés.

PREMIER SOLDAT.

On dirait, par Junon, de grands bœufs embrochés.

Ils rient.

DEUXIÈME SOLDAT.

C'est une invention de César

PREMIER SOLDAT.

Dieux ! quel homme !

DEUXIÈME SOLDAT.

César, quand il voudra, sera le maître à Rome.

CÉSAR sur son tribunal, DÉPUTÉS de la ville d'Alise, ensuite VERCINGÉTORIX.

CÉSAR.

Que me demandez-vous ?

UN DÉPUTÉ.

Nous venons, députés
Par la ville d'Alise, en ces extrémités,

Pour savoir quel arrêt ta justice prononce
Sur Vercingétorix. Lui-même se dénonce
Comme ayant seul sur nous attiré tous nos maux,
Et dans notre conseil a prononcé ces mots :
« Si l'on veut, qu'on me mette à mort, ou qu'on me livre
A l'ennemi. »

CÉSAR.

Qu'il vienne.

LE DÉPUTÉ.

Il a voulu nous suivre ;
Le voici.

Vercingétorix paraît à cheval, fait le tour du tribunal, s'arrête devant César et jette en silence son casque, son bouclier et son épée.

UN SOLDAT ROMAIN.

Quel regard !

UN AUTRE.

Quel homme ! il a six pieds.

CÉSAR.

Barbare, souviens-toi qu'entre nos alliés
On te compta jadis, que ton ingratitude
Nous a récompensés.

UN SOLDAT ROMAIN.

Toujours même attitude.

UN AUTRE.

Le regard de César ne trouble pas le sien.

VERCINGÉTORIX.

J'ai fait ce que devait faire un bon citoyen ;

Je n'ai point combattu par vain désir de gloire,
Mais pour la liberté des miens ; par ta victoire
Condamné, je suis prêt à mourir.

CÉSAR.

Tu mourras.

UN SOLDAT ROMAIN.

César est dur.

UN AUTRE.

Je suis ému.

VERCINGÉTORIX.

Quand tu voudras.

CÉSAR.

Qu'on l'emmène.

UN CENTURION qui a saisi Vercingétorix.

A la mort ?

CÉSAR.

Pas encor, par Minerve,
Pour le jour du triomphe il faut qu'on le conserve.

LE CAMP DE CÉSAR DEVANT UXELLODUNUM (CAHORS)

CÉSAR, ensuite un de ses LIEUTENANTS.

CÉSAR seul.

Voilà dix ans bientôt qu'en Gaule je combats,
Chaque peuple à son tour s'élève et je l'abats.

Par Vercingétorix lorsque la Gaule unie
Près d'Alise tomba, la guerre fut finie.
Je n'ai plus d'ennemis ici, mais au sénat :
C'est là qu'il faut aller pour leur livrer combat
Et vaincre comme ailleurs. Crassus est mort... Pompée
Reste seul, entre nous décidera l'épée,
Je le vois... mais je veux ne rien précipiter,
Me contenir, attendre et savoir profiter
Des fautes qu'à coup sûr mes ennemis vont faire;
Par ses fautes je veux perdre mon adversaire.

UN LIEUTENANT DE CÉSAR.

La garnison captive attend son jugement.

CÉSAR.

Oui, je dois la punir. Je me lasse vraiment
De ces petits efforts sans but, sans importance,
Aux destins accomplis frivole résistance.
De mon pouvoir bientôt l'heure extrême a sonné,
Et tout avant six mois doit être terminé.
Cet Uxellodunum, qui devant ses murailles
M'a retenu le temps de gagner trois batailles,
Expiera ce retard.

LE LIEUTENANT.

Ainsi, pour arrêter,
Qui pourrait, autre part, vouloir les imiter
Comme Gurbavatus...

CÉSAR.

Ah! sa mort fut cruelle.
Un ennemi par moi traité comme un rebelle!
Mais je suis fatigué de ces soulèvements
Et je dois en finir par de durs châtiments.

A ceux-ci, dont le fol entêtement m'irrite,
Qu'on tranche les deux mains, qu'on les renvoie ensuite;
Et que chacun apprenne, à cet aspect affreux,
Que César quelquefois sait être rigoureux.

CÉSAR seul.

Je n'ai plus le temps d'être humain; puis, je commence
A croire assez fondé mon renom de clémence.
A présent, en Belgique, au nord, à l'autre bout
De la Gaule! Il me faut toujours être partout.
De ces rébellions ayant dompté le reste,
Ce n'est plus aux Gaulois que je serai funeste.
De l'Italie alors reprenant le chemin,
J'irai montrer César au patriciat romain.

VII

LE PARTI DE POMPÉE

ROME. — LE PORTIQUE DE POMPÉE

CURION seul.

Je vais donc voir Pompée. Il veut faire le compte
De tous ses partisans... dans ce nombre il me compte,
Moi, Curion... toujours même crédulité.
Il est vrai qu'à César plus d'un coup fut porté
Par moi, par mes discours, fougueux tribun... Oui certe;
Mais, c'est qu'avec César tout cela se concerte.
Je fais encore plus, pour le mieux terrasser,
Je propose des lois... qui ne peuvent passer;
Contre les Pompéiens j'y glisse des mesures,
Qui les font, chaque fois, tomber sous leurs murmures.
César a plus d'esprit que Pompée, il sait mieux
Caresser les desseins d'un cœur ambitieux.
Puis de son intérêt les preuves sont complètes,
Il vous sert en ami; si vous avez des dettes,
Il s'en charge et les paye. Aussi je suis à lui,
Non pas ouvertement encor; car aujourd'hui
Je m'en vais déclamer contre sa tyrannie,
Sur l'État menacé par son fatal génie.
Je vais crier bien haut, mais tout bas observer
Ici ce qui se passe et lui faire arriver
Des renseignements sûrs.

POMPÉE, CATON, CICÉRON, CURION, POMPÉIENS.

POMPÉE.

Amis, sous mon portique
Soyez les bien venus, dans cet instant critique.
Nous sommes tous d'accord, je crois, sur le danger
Dont César nous menace; il faut le ménager,
Je pense, prudemment; sans qu'il puisse se plaindre,
Faire que pour personne il ne soit plus à craindre.

CICÉRON.

C'est aussi mon avis

CURION.

Et ce n'est pas le mien.
Tous ces ménagements n'aboutiront à rien.
Eh! pourquoi lui laisser consommer votre perte?
Il vaut mieux à César faire une guerre ouverte,
Rompre ses plans, avant qu'ils puissent éclater;
Tandis qu'il est possible encor, les arrêter.
Il faut, quand son armée est sa seule espérance,
Dans ses coupables mains briser cette puissance;
Et, bien qu'il n'ait pas fait son temps, dès ce moment,
Par décret, le priver de son commandement.
Parlons à cœur ouvert, ici point de manége:
Tout accommodement désormais cache un piége.
Afin que César cède, et toujours et partout
On doit lui résister et le pousser à bout.

POMPÉE.

C'est un bien grand parti, je balance à le prendre;
C'est donner à César la loi pour le défendre.

Qu'il garde son pouvoir jusqu'au terme fixé
Par le décret du peuple, et, ce terme passé,
Ce pouvoir expiré, sans titre, sans armée,
Sa vaine ambition se verra désarmée;
Lui-même ne sera qu'un simple citoyen,
Contre la république il ne pourra plus rien.

CATON.

César sera toujours César; pouvez-vous croire
Que vainqueur de la Gaule, après dix ans de gloire
Il ira dans la foule et s'y perdra? Non, non,
César aura toujours ses victoires, son nom.

POMPÉE.

Il est des noms aussi que l'on estime encore,
Peut-être; d'autres noms que la gloire décore,
Des hommes qui n'ont pas triomphé des Gaulois,
Mais dont il n'a pu faire oublier les exploits.

CATON.

A part. Haut.
Toujours vain! ô Pompée, il faut que je te dise
Enfin la vérité — tu connais ma franchise —
Eh bien! je suis pour toi, car je suis pour l'État;
Je suis pour toi, du moins tu défends le sénat,
On voit autour de toi des gens considérables;
Et César aujourd'hui n'a que des misérables,
Dont chacun tour à tour par son or fut gagné.

CURION à part.

Caton est insolent, mais est bien renseigné.

CATON.

Tu ne fais plus (jadis tu n'étais pas si sage)
De la plèbe pour nous un moyen d'esclavage.

Mais sache que César, ce général sans foi
Que tu n'as pas su craindre à temps, que malgré toi
Tu crains en ce moment; si quelqu'un ne l'arrête,
S'il revient parmi nous, paré de sa conquête,
Adoré par le peuple, actif, habile, ardent,
César, ambitieux autant qu'il est prudent,
L'emportera sur nous, sur toi, sur tout le monde :
Si tu ne le crois pas, ton erreur est profonde.

POMPÉE.

Caton, de vieux griefs te font ainsi parler.

CURION à part.

Bien ! l'on voulait s'entendre, on va se quereller.

POMPÉE.

Caton m'a reproché, si je l'ai su comprendre,
D'avoir flatté le peuple.

CATON.

Oui, je t'ai vu descendre
A cet indigne rôle, et de ta lâcheté
César, je te le dis, alors a profité.
Puis, quand ton Clodius, lui tout meurtre et tout vice,
Fut tué par Milon avec pleine justice,
Tu parus au forum entouré de soldats,
Comme si tu marchais à l'un de tes combats,
Afin d'intimider les juges, la défense ;
Et Cicéron troublé perdit son éloquence.

CICÉRON.

Mon discours pour Milon cependant a passé
Pour être...

CATON.

Celui-là ne fut pas prononcé.

Tu sais bien que Milon le lisant à Marseille,
T'écrivit qu'il n'eût pas mangé figue pareille
Si d'un tel plaidoyer tu l'avais défendu.

CURION à part.

Récriminations, aigreurs et temps perdu !

CATON.

Je reviens à Pompée ennemi des intrigues ;
Il fait très-sagement, pour prévenir les brigues,
Décider que cinq ans tout consul attendra,
Et qu'alors seulement on leur distribuera
Les provinces ; mais lui, criante effronterie !
Il se fait prolonger sa charge en Ibérie
Dans ce moment-là même ; et comment voulez-vous
De César condamner les manœuvres, quand tous
Vous faites comme lui ?

POMPÉE.

Pour prix de mes services,
Voilà ce que j'obtiens, de mes longs sacrifices.
Je devais donc me voir ainsi récompensé
De tout ce que j'ai fait, du sang que j'ai versé
Pour la cause des bons !

CATON.

Dis pour ta propre cause.

CURION.

Laisse gronder Caton toujours censeur morose.
Toi, cesse de former des plans irrésolus,
Écrase enfin César et qu'on n'en parle plus.

POMPÉE.

Arrêter un dessein est chose difficile,
Et je répugne encore à la guerre civile.

CICÉRON.

Oui, Pompée a raison, oui ce grand citoyen
Notre ami — qui toujours n'a pas semblé le mien —
Devant un parti grave avec sagesse hésite;
César est un grand homme aussi, César mérite
Des égards, il a pu parfois nous indigner,
Mais peut-être qu'il est encore à ramener.
Quel beau jour si jamais et César et toi-même,
Illustres citoyens que j'admire et que j'aime,
Vous réconciliant tous deux et pour l'État
N'étant plus un danger, n'étant plus qu'un éclat,
Nous ne craindrions plus que les guerres civiles,
Cet épouvantement des peuples et des villes,
Vinssent fondre sur nous entraînant sur leurs pas
La discorde, fléau pire que le trépas...
Car qu'est-ce que la mort; ah! peut-être un passage
En un monde meilleur sur un plus doux rivage,
Ou bien, si l'on adopte un autre sentiment,
Elle est de nos douleurs l'anéantissement;
Mais la guerre civile est d'affreux maux suivie,
Car chaque jour on meurt en sentant la patrie
Mourir.

CURION à part.

Comme toujours, parlé divinement,
Mais la conclusion manque après l'argument.
Moi je vais dire un mot, avant qu'on se sépare,
Il faut faire si bien que Magnus se déclare.

Haut.

César est un perfide, un public ennemi,
Dont nul de nous jamais ne doit être l'ami.
Comment penser qu'un jour le vainqueur de l'Asie,
D'être son lieutenant aurait la fantaisie?

Car César, il l'a dit, ne souffre point d'égal,
Ce serait s'attacher à son char triomphal ;
Cette place est peu noble et doit être occupée
Par d'autres, je le crois, que par le grand Pompée.

POMPÉE.

Le second de César ! je frémis d'y penser.

CURION.

C'est bien,— mais nous pouvons, je crois, l'embarrasser.
Que Pompée en ceci, comme toujours, habile,
Pour ôter à César le prétexte futile
Qu'il ne peut sans péril quitter isolément
Le pouvoir, quitte aussi, lui, son commandement.
Comment fera César ?

CATON.

Ce parti semble sage.

CICÉRON.

Moi je le trouve heureux

POMPÉE.

Pour moi c'est un outrage.
Jamais...

CURION à part.

J'y comptais bien : s'il avait accepté,
Il nous gênait beaucoup.

POMPÉE.

Jamais. En vérité,
On oublie un peu trop qui je suis, qui nous sommes ;
Ce César est-il donc seul grand parmi les hommes,
Qu'il faille que l'appui du patriciat romain
Vers son ennemi tende en suppliant la main,

Comme veut Tullius, ou bien qu'il se désarme,
Pour que cet ennemi dépose aussi son arme,
Comme l'a proposé devant vous Curion?
Peut-on assimiler de la sédition
Le fauteur criminel et celui qui s'applique
A protéger son Ordre et la chose publique?
D'un tel rapprochement je me sens offensé.

CURION à part.

Bien, très-bien. — Il paraît qu'au vif je l'ai blessé.

CATON.

Enfin, que feras-tu?

POMPÉE.

Je ne sais, je réclame
Vos conseils.

CATON.

Il hésite et Cicéron déclame!
Ah! pour la liberté qu'on ne peut secourir
Il ne restera plus, je le vois, qu'à mourir.
Nous sommes divisés, nous n'avons pas un homme...
Moi je dis que César est aux portes de Rome.

VIII

LE PASSAGE DU RUBICON

RAVENNE

CÉSAR, ensuite CURION.

CÉSAR seul.

Je suis sur le chemin de Rome... où l'on m'attend,
Où je serai bientôt le maître... Ici pourtant
Je suis encor en Gaule. — On a sur mon passage
Dressé partout des arcs de fleurs et de feuillage,
Crié vive César! tous les peuples soumis
Aux Romains, de César se sentent les amis.
Ils savent que ma main prodigue aime à répandre
Le nom de citoyen, que chacun peut prétendre
A ce nom, avec moi; le patriciat jaloux
Était pour quelques-uns, et moi je l'ouvre à tous.
Même de l'Orient, les cités, les monarques,
De ma munificence ont accepté des marques.
Si l'orgueilleux sénat me hait et craint mes fers,
Moi, j'ai pour affranchi, pour client, l'univers.

Entre Curion.

C'est toi, cher Curion, eh! bien, quelles nouvelles?

CURION.

Je les ai laissés tous dans des transes mortelles.
Chaque pas de César vers eux les fait trembler,
Et le vieux Capitole a paru s'ébranler.

Incapables et vains, violents et timides,
Ils mesurent de l'œil tes approches rapides
Et passent, tour à tour, d'un découragement
Qu'ils cachent, aux fureurs d'un fol emportement.

CÉSAR.

Je ne m'irrite pas, je ne crains pas, j'avance.

CURION.

Rassemblant ce qu'ils ont d'audace en ton absence,
Ils ont fait un décret qui doit t'anéantir,
Mais duquel ils pourront bientôt se repentir.

CÉSAR.

Et quel est ce décret?

CURION.

Aux premières calendes
De mai, tu dois quitter l'armée où tu commandes.

CÉSAR.

Et Pompée?

CURION.

Il promet aussi de déposer
Son pouvoir.

CÉSAR.

Il promet. Je ne puis m'exposer
A me trouver ainsi contre lui sans défense.
C'est me demander trop. Ce décret me dispense,
Et j'en dois rendre ici grâce à leur passion,
De montrer plus longtemps ma modération;
J'en ai montré beaucoup. Pompée a pris à tâche
De me blesser, sa haine étourdiment s'attache

A me poursuivre; il prend, sans souci de mes droits,
Pour cela des moyens toujours plus maladroits:
Je résiste, il recule, et je reste immobile
Plus fort par les revers d'une haine inhabile.

CURION.

Je vote une statue...

CÉSAR.

On pourra relever
La sienne, car qui sait ce qui peut arriver?
Mêmes fautes toujours de sa part; ma vengeance
C'est le bien que me fait son peu d'intelligence.
Il a voulu m'ôter ma bonne légion:
Ceci m'a fort servi; plein de soumission
Aux ordres du sénat, sur-le-champ je l'envoie
A Rome. Pour Pompée et Caton quelle joie!
Mais chacun des soldats que j'avais su munir
De cent pièces d'argent, charmé de revenir
Avec un tel pécule, a soin, parmi les autres,
De célébrer César, et les leurs sont les nôtres.
De la sorte attaqué, je suis plus affermi:
Quel trésor, Curion, qu'un aveugle ennemi!

CURION.

A la clarté du jour leur vue est donc fermée!

CÉSAR.

Aujourd'hui c'est plus fort; c'est toute mon armée
Que l'on veut: je n'ai pas pris la Gaule en dix ans,
Soumis vingt ennemis sans cesse renaissants
Pour revenir à Rome, après de telles guerres,
M'effacer dans les rangs des citoyens vulgaires;
Pour applaudir Pompée et vivre sous sa loi:
Cela serait un peu trop généreux à moi.

Je m'étais bien assez réduit, je l'imagine.
Avec l'Illyricum, la Gaule cisalpine,
Deux légions, pas plus, j'offrais, moi, de rester;
C'était modestement de peu me contenter.
Ils ne l'ont point voulu, je serai moins modeste;
On ne m'a pas donné ma part, j'aurai le reste.

CURION.

Eh bien! marche sur Rome, ils t'ont assez bravé.

CÉSAR.

Le moment est prochain, mais n'est pas arrivé.

Les MÊMES, Q. CASSIUS et MARC-ANTOINE lieutenant de CÉSAR.

CÉSAR.

Est-ce toi, Cassius, Marc-Antoine, mon brave?
Quoi! couverts de poussière et d'un habit d'esclave,
Tous deux tribuns du peuple!

ANTOINE.

Ah! plus de tribunat.
Non, plus rien que Pompée opprimant le sénat,
Que Pompée entraîné par les siens en délire,
Et bientôt dictateur s'il veut se faire élire.
A peine contre toi leur décret fut porté,
Que moi, que Cassius, avons intercédé:
Usant de notre droit de tribun, droit suprême,
Et qu'avait respecté jusqu'à Sylla lui-même.
Mais eux l'ont méprisé, pour eux nul droit n'est plus.
Pompée et ses amis, Scipion, Lentulus,
Jettent sur deux tribuns la menace et l'insulte,
Le sénat convoqué se rassemble en tumulte,

Le préteur Roscius et le censeur Pison,
S'efforcent vainement de leur parler raison ;
Demandent des égards pour toi, de la justice,
Que du décret lancé du moins l'on t'avertisse.
Ce sénat par Pompée et la peur entraîné
Sans t'entendre, César, t'a déjà condamné.
Et l'on a prononcé cette formule antique,
Comme aux plus sombres jours de notre république :
Consuls, préteurs, tribuns, c'est à vous de songer
A défendre l'État, l'État est en danger.
C'est le signal du meurtre et des lâches attaques ;
C'est avec ces mots-là qu'ils ont tué les Gracques.

CÉSAR.

Alors, qu'avez-vous fait?

Q. CASSIUS.

En cette extrémité
Voyant par le sénat notre appel rejeté,
Poursuivis, menacés, en danger de la vie,
Nous avons échappé tous deux à leur furie
A grand'peine et cachés sous ce déguisement.

CURION.

Eh bien ! t'en faut-il plus, César?

CÉSAR

Non, le moment
A part.
Est venu. J'ai donc pu, maîtrisant ma colère,
Les amener enfin à déclarer la guerre.
Haut.
Je m'en vais haranguer les soldats. Curion,
Des tentes fais sortir ma seule légion.

Q. CASSIUS.

La seule : et tu pourrais avec quelques mille hommes
Attaquer une armée?

CÉSAR.

Au point où nous en sommes,
Le nombre importe peu, la promptitude est tout.

CURION à part.

César plus lestement que l'autre se résout.

CÉSAR.

Au camp!

Q. CASSIUS.

Accorde-nous le temps qu'il faut pour mettre
Des habits plus décents.

CÉSAR.

Bien loin de le permettre,
Je veux qu'en ces habits poudreux et déchirés,
En ces habits d'esclave et que vous honorez,
Vous paraissiez au camp, ce n'est pas la tribune;
Des vêtements pareils, c'est un coup de fortune.

LE CAMP DE CÉSAR

CÉSAR, CURION, M. ANTOINE et Q. CASSIUS. — LES SOLDATS DE CÉSAR.

CÉSAR aux soldats.

Compagnons, nous avons ensemble combattu,
Supporté la fatigue, attaqué, défendu;

Moi, je vous connais tous, vous devez me connaître;
Mais j'ai des ennemis, vous le savez peut-être.
Leur haine contre moi vient de se déclarer,
Et pour me perdre on veut de vous me séparer.
Tandis que notre sang coulait pour la patrie,
A Rome contre nous se déchaînait l'envie.
J'avais, me conformant comme toujours aux lois,
Déclaré citoyen un magistrat gaulois :
De verges, le consul, bravant mon privilége,
Le fit battre, et lui dit : que César te protége.

Murmures.

Pompée, un général illustre, mais vieilli,
Craignant par nos exploits d'être mis en oubli,
Voulut les arrêter par plus d'une pratique
Coupable et dangereuse à la chose publique,
M'arrachant mon armée et mon commandement.

Murmures.

Ils ont enfin poussé plus loin l'acharnement.
Chacun peut me tuer, soldats, c'est mon salaire.
Comme des deux Gracchus, ce couple populaire,
On veut se délivrer de moi; le voulez-vous,
Ou défendre César?

LES SOLDATS.

Nous te défendrons tous.

CÉSAR.

Soldats, de mon salut sur vous je me repose,
Mais il est dangereux de soutenir ma cause;

Montrant Q. Cassius et Antoine.

Ceux-ci sont deux tribuns ; contre les patriciens
Pour avoir maintenu le droit des citoyens,
On les a maltraités, forcés de fuir la ville,
Mis en danger de mort, et d'un habit servile,
Vous les voyez couverts. A cette indignité,
De colère à mon front tout mon sang a monté.

Des tribuns insultés, d'une infâme poursuite,
Ne pouvoir se sauver qu'en nos rangs par la fuite!
Qu'on opprime César, mais à mes ennemis
Je n'abandonne pas le sort de mes amis.
Leur personne est sacrée, à vous je les confie;
Je remets en vos mains mon honneur et ma vie :
Vous pouvez nous livrer à nos persécuteurs,
Ou des tribuns, de moi vaillants libérateurs,
Appuyant une cause aux nobles cœurs commune,
De César jusqu'au bout partager la fortune.
Compagnons, choisissez.

VOIX DES SOLDATS.

Sauvons le tribunat
Et défendons César. Punissons le sénat...
... Ils ont voulu tuer le général... Vengeance!

CÉSAR.

Tous vers Ariminum marchez en diligence.
Moi je vous rejoindrai bientôt.

TOUS LES SOLDATS.

Vive César.

Ils partent.

CÉSAR à Curion.

Je pars secrètement ce soir, fais pour mon char
Préparer des chevaux, ou plutôt dissimule
Encor mieux, au moulin voisin prends une mule...
Pour cacher ce départ d'où dépend mon destin.
Aux principaux du lieu je donne un grand festin.

UNE HALTE SUR LA ROUTE D'ARIMINUM (RIMINI)

UN VIEUX CENTURION, UN JEUNE SOLDAT.

LE VIEUX CENTURION.

Triste expédition ! que n'allons-nous en Gaule !

LE SOLDAT.

Par les dieux ! conviens-en, ta préférence est drôle.
Au lieu d'un ciel brumeux et de noires forêts,
Un clair soleil, des bois où murmure un vent frais.

LE VIEUX CENTURION.

Mais nous marchons sur Rome.

LE SOLDAT.

Eh bien ! tant mieux, j'espère
Revoir dans peu de jours mon épouse et ma mère.

LE VIEUX CENTURION.

Ma mère est la patrie et je vais l'égorger.

LE SOLDAT.

Bah ! nous suivons César.

LE VIEUX CENTURION.

César va se venger
D'ennemis qui tramaient sa perte en son absence,
Puis, va dans Rome esclave établir sa puissance.

LE SOLDAT.

Il faut bien que quelqu'un commande, et je ne vois
Personne de plus fait pour commander.

LE VIEUX CENTURION.

Les lois.

LE SOLDAT.

Pour moi, je ne connais d'autres lois que la sienne.

LE VIEUX CENTURION.

Ce n'était pas ainsi jadis, dans Rome ancienne.
Un général sortait, par ordre du sénat,
De son commandement, même un jour de combat.

LE SOLDAT.

Cela ne se fait plus.

LE VIEUX CENTURION.

Je m'en souviens, mon père,
Enfant, me racontait ce que de son grand-père
Il avait entendu ; c'était dans les vieux temps :
Il me disait qu'alors toujours les mécontents
Avaient flatté le peuple et que la république
Les punissait de mort. Eh bien ! leur politique
Fut celle de César.

LE SOLDAT.

Je suis un plébéien,
Et cette politique, à moi, me va très-bien.

LE VIEUX CENTURION.

Les miens l'étaient aussi ; mon père et mon grand-père
Étaient fort attachés au parti populaire,
Mais ils ne pensaient pas que l'on dût menacer
Le sénat, et bien moins le sénat renverser.

LE SOLDAT.

Ah ! le sénat n'est plus qu'un vieillard qui bavarde.

LE VIEUX CENTURION.

Ce vieux sénat c'est Rome, il a toujours en garde,
Les lois et ce que font les lois, la liberté.

LE SOLDAT.

Je n'entends pas cela.

LE VIEUX CENTURION.

C'est une impiété;
Car, demain, nous allons en suivant sa bannière,
Passer le Terme saint qui veille à la frontière.
Nous serons dans le droit encor tout aujourd'hui,
Mais, demain, nous serons criminels comme lui.
Les dieux nous puniront, je crains quelque prodige.

LE SOLDAT.

Bon! en est-il encor? puis, si cela t'afflige,
Va rejoindre Pompée et son monde...

LE VIEUX CENTURION.

Un Romain
Doit à son général obéir..... En chemin.

RAVENNE, CHEZ CÉSAR

TROIS DES PRINCIPAUX HABITANTS, ensuite CÉSAR et CURION.

PREMIER HABITANT.

César nous a traités...

DEUXIÈME HABITANT.

Quel aimable convive!

TROISIÈME HABITANT.

Sa conversation est si fine et si vive!
Quel esprit prompt et libre! il ne paraît penser
A rien de sérieux et ne pas se presser
De retourner à Rome où pourtant mes nouvelles,
Disent qu'il pourrait bien trouver des choses telles...

PREMIER HABITANT.

Les journaux nous feront, je crois, prochainement
Connaître quelque grave et grand événement.
Entre Pompée et lui la rupture est certaine;
Chaque jour, du sénat plus active est la haine
Et trop légèrement César prend, selon moi,
Ce qu'on fait contre lui.

DEUXIÈME HABITANT.

Je pense comme toi,
César est trop léger.

TROISIÈME HABITANT.

C'est un malheur extrême;
César est trop léger.

CÉSAR entre.

Je voulais, par moi-même,
De cet amphithéâtre en projet et qu'il faut
Élever, voir le plan sur les lieux; un défaut
M'avait frappé d'abord, un détail... mais l'ensemble
Sera d'un bel effet et très-bien, ce me semble.

PREMIER HABITANT.

On connaît pour les arts et pour les monuments
Ton goût.

CÉSAR.

Je compte ici donner tous mes moments
A ces arts de la paix, puisque aujourd'hui la guerre
Est finie et qu'ainsi je n'ai plus rien à faire.
Je compte dans Ravenne établir mes quartiers
D'hiver, et m'y tenir cinq ou six mois entiers,
Occupé de ces arts qu'en effet j'idolâtre;
Vous laisser en partant un bel amphithéâtre.
Car le vôtre est mesquin, d'une telle cité
Indigne. Je conviens qu'il est fort bien monté,
Que vos gladiateurs ont beaucoup de mérite.

PREMIER HABITANT.

Ta récréation, ce semble favorite,
Si l'on en peut juger par ton attention
Aux jeux de ce matin.

CÉSAR.

C'est une passion;
Et depuis que j'ai vu votre école combattre,
Je ne saurais penser à rien autre... Des quatre
Qui surpassaient très-fort leurs vaillants compagnons,
Je vois encor les traits, j'ai retenu les noms.
C'étaient... oui Cotylus, Cupidon, Hermogène
Et Faustus. Celui-ci bondissait dans l'arène
Comme un tigre... Il avait pour lui l'agilité,
Pourtant à Cupidon l'avantage est resté;
Il était plus solide, une carrure énorme.
Hermogène semblait un hercule difforme;
Mais quel coup de trident au pauvre Cotylus!
Par Cupidon tous trois enfin furent vaincus.
Ils se sont défendus bravement; leurs blessures
Ne les arrêtaient pas. Pieds fermes et mains sûres,

Du sang-froid, du coup d'œil; Faustus était pressant,
Et Cupidon allait fléchir. Mais dans le sang
Le pied glisse à Faustus et Cupidon le perce
D'un trait, point amoureux; alors à la renverse
Faustus tombe, et voyant qu'il n'est pas le plus fort,
Froidement tend la gorge et reçoit bien la mort.
Ce moment fut très-beau, mais Cotylus l'emporte,
Et l'on ne vit jamais expirer de la sorte...
J'en parlerais, je crois, toute la nuit... pourtant
Il faut aller dormir.

CURION s'approchant bas à César.

César, la mule attend
A la porte du sud; à travers l'ombre un pâtre
Doit nous guider.

CÉSAR aux habitants de Ravenne.

Adieu, de notre amphithéâtre
Je vais, je crois, encore en rêvant m'occuper.
D'heureux songes! demain vous reviendrez souper.

LA NUIT, UN SENTIER

CÉSAR, CURION, quelques soldats, puis LE VIEUX CENTURION.

CURION.

Nous sommes bien perdus; maudite nuit qui voile
Le ciel et le chemin. Eh quoi, pas une étoile!

CÉSAR.

Ces astres, Curion, dont les cieux sont semés,
Pour nous, mortels d'un jour, ne furent pas formés.

Quelques sages ont cru qu'il était là des mondes,
De l'espace emplissant les régions profondes;
Et l'on dit qu'Alexandre un jour fut attristé,
Contemplant cet espace et son immensité,
Qu'à ces mondes lointains qui roulent sur nos têtes
Ne pût s'étendre aussi le vol de ses conquêtes.
C'était noble douleur, magnanime regret;
Mais des rêves pareils pour moi n'ont point d'attrait :
La terre me suffit, je suis fils de la terre;
Sa conquête pourrait fort bien me satisfaire.
Il ne me faut pas plus; quand je gouvernerai
Tout le monde romain, je m'en contenterai.
Ah! l'aube luit enfin, et sa lueur me montre
Des Romains, l'on m'a vu, l'on vient à ma rencontre
Et voilà mon armée en bataille.

Arrivent plusieurs soldats romains et avec eux le vieux Centurion.

CÉSAR.

Le nom
De ce petit torrent, quel est-il?

LE VIEUX CENTURION.

Rubicon,
César.

CÉSAR.

Le Rubicon, c'est l'extrême limite
De ma province, et là l'Italie...

LE VIEUX CENTURION à part.

Il hésite.

Haut.

César, ne vois-tu pas comme une femme en pleurs,
Dans un habit de deuil, le front plein de douleurs,
Et qui te dit : mon fils, je suis la vieille Rome,
Mon fils, épargne-moi.

CÉSAR.

Je ne vois rien, bonhomme,
La vieille Rome est morte.

César, à cheval, va se placer à la tête de ses troupes et reste immobile.

Ah ! ce n'est pas cela
Qui me retient, mais c'est un grand pas, celui-là ;
C'est la guerre civile et je songe à l'histoire.
Quel sera son arrêt, sera-ce opprobre ou gloire?
Si j'échoue, on dira... mais je n'échouerai pas...
Il en est temps, je puis revenir sur mes pas.
Si j'avance, combien de malheurs pour le monde
Peut-être, mais pour moi que de grandeur !.. profonde
Anxiété, seul doute en mon cœur éprouvé !
Préjugés et remords, ce cœur a tout bravé ;
Et voilà qu'un ruisseau de douze pieds m'arrête !
Allons vers lui... j'avance en détournant la tête.

Il aperçoit le Centurion qui le suit.

LE VIEUX CENTURION.

Tu balances, César.

CÉSAR.

Ah ! j'ai trop hésité.

LE VIEUX CENTURION.

C'est un crime, César.

CÉSAR.

Le sort en est jeté.

TROISIÈME PARTIE

I

LA GUERRE CIVILE

LE RETOUR DE CÉSAR A ROME

La boutique du barbier dans la Subure.

LE BARBIER, LE PROLÉTAIRE, ensuite l'AFFRANCHI.

LE PROLÉTAIRE.

Ainsi les Pompéiens sont en pleine déroute.

LE BARBIER.

Te voilà bien content.

LE PROLÉTAIRE.

Et toi, je pense.

LE BARBIER.

Écoute :
On est très-inquiet dans Rome, l'on s'attend
A des proscriptions par César, on prétend
Qu'il revient furieux, qu'on pillera la ville...
C'est un fort grand malheur que la guerre civile.

LE PROLÉTAIRE.

Bon ! Quand on proscrirait un peu certains préteurs,
Qu'on pillerait un peu chez certains sénateurs,
Pour moi, je n'y verrais pas grand mal, je te jure.
Mais César est trop bon, il oubliera l'injure;
Et puis je ne crains pas qu'on pille ma maison :
Je n'en ai point.

LE BARBIER.

Pour toi tu peux avoir raison.
Ah ! bienheureux parfois qui n'est que prolétaire;
Moi, je suis citoyen, je suis propriétaire.

LE PROLÉTAIRE.

Dans ta boutique ainsi qu'hier, rase aujourd'hui.
Et César...

LE BARBIER.

J'ai toujours fort bien parlé de lui.

Entre l'affranchi.

L'AFFRANCHI.

Je viens vous apporter une grande nouvelle :
César est près de Rome ; une terreur mortelle
A saisi mon patron, il voulait prudemment,
Avant de s'éloigner, juger l'événement;
Car il est très-prudent, mon patron ; il s'emporte,
Puis se calme; il craint tout, mais sa peur la plus forte
Est la peur de César.

LE PROLÉTAIRE.

Par lui très-bien jugé.

A l'affranchi.

Et ton vaillant patron a donc déménagé
Comme les autres?

L'AFFRANCHI.

Oui, ce matin, de bonne heure,
Il est furtivement sorti de sa demeure.

LE BARBIER.

Pour aller vers Pompée, à Brindes, quelque part.

L'AFFRANCHI.

Non, il est trop prudent. César arrive, il part.
Mais s'en aller courir les chances de la guerre
Dans le camp de Pompée, oh! ce serait vulgaire;
Il attend près d'ici, caché dans la villa
Où jeune il se cachait, dans le temps de Syllà.

LE BARBIER.

Je l'approuve.

LE PROLÉTAIRE.

Pour moi, ces grands me divertissent.
Comme ils se tenaient droit, et comme ils s'aplatissent!
Et leur chef, ce Pompée, au lieu d'ici rester,
D'attendre son rival et de lui résister;
Traînant les deux consuls, ses sénateurs timides,
Vers Brindes il a fui d'abord à pas rapides.
César, qui marche vite aussi, court l'y chercher,
Lui, dans Dyrrachium il s'est allé cacher,
Ainsi que ton patron, dans sa villa. Pauvre homme!
Et cela se disait le défenseur de Rome!

LE BARBIER.

Il faut bien, puisqu'il est parti, le remplacer.

L'AFFRANCHI.

Mon patron n'est plus là, je ne sais que penser.

LA MAISON DE MÉTELLUS.

MÉTELLUS, tribun du peuple, CIMBER.

MÉTELLUS.

César est donc dans Rome! ô malheur effroyable!
La chose à nos neveux ne sera pas croyable.
En soixante jours! quoi! sans combats...

CIMBER.

Sans combats.
Et recrutant partout, dans nos meilleurs soldats,
Pour former son armée à présent assez forte.

MÉTELLUS.

Misérables Romains! la haine me transporte.

CIMBER.

Moi, je contiens la mienne.

MÉTELLUS.

As-tu peur du danger?

CIMBER.

Je me tais jusqu'au jour où je puis me venger.

MÉTELLUS.

Ah ! je suis furieux, le dépit me dévore...
Et vois-tu de vengeance un moyen ?

CIMBER.

Pas encore.

MÉTELLUS.

Quoi ! partout à César sans lutte on a cédé...
Arrêté nulle part, pas même retardé !
Pompée est vieux et vain.

CIMBER.

Notre mauvais génie
L'aveugle.

MÉTELLUS.

Il faudra donc souffrir la tyrannie ?

CIMBER.

Tu dois t'y résigner.

MÉTELLUS.

Dieux !

CIMBER.

On la souffrira.

MÉTELLUS.

Et c'est toi.....

CIMBER.

Jusqu'au jour où le tyran mourra.

MÉTELLUS.

Lui !

CIMBER.

Ce n'est qu'une idée en l'air, peut-être un rêve.
Il sera toujours temps de le frapper du glaive
Quand nul autre moyen ne nous restera plus,
Et nous n'en sommes pas encor là, Métellus.

MÉTELLUS.

Tout est bien dispersé, Cimber, tout fuit ou tremble?

CIMBER.

Non, tout n'est pas aussi désespéré qu'il semble,
Il reste des Romains à Rome.

MÉTELLUS.

Ils sont cachés.

CIMBER.

Il en reste en Épire et très-bien retranchés.

MÉTELLUS.

Crois-moi, lorsqu'une fois, la panique commence,
Tout lui cède bien vite; et puis, cette clémence...
J'espérais qu'il serait cruel.

CIMBER.

Il y viendra
Peut-être, et comme moi chacun le connaîtra.
César n'est pas clément au fond; par sa nature,
Il est indifférent plus qu'un autre à l'injure:
Mais pour lui la clémence est surtout un moyen.
César se sert de tout, ne laisse perdre rien.
Sa gloire, sa valeur, sa clémence elle-même,
Ce sont ses instruments pour le pouvoir suprême.
Curion le sait bien, car il m'a rapporté
Un discours de César fidèlement cité.

Un jour, César ouvrit son cœur, c'était faiblesse
A lui. « La tyrannie est la grande déesse, »
Dit-il; il ajouta : « Dès mes plus jeunes ans,
Soigneusement j'ai lu l'histoire des tyrans. »

MÉTELLUS.

Ce ne fut pas du temps perdu, je te le jure,
Car il a profité beaucoup à la lecture.

CIMBER continue.

« Je les ai vus périr tous par la cruauté,
Et j'ai résolu, moi, d'essayer la bonté. »

MÉTELLUS.

De cette bonté-là je veux avoir la preuve,
Et quand je le verrai, je la mets à l'épreuve.

CIMBER.

Il faut, tant que la haine est stérile, cacher
Sa haine; moi je pars, à César vais chercher
Des ennemis partout.

MÉTELLUS.

Ici, moi je demeure.

CIMBER.

J'y serai quand les dieux auront marqué son heure.

LA SALLE DES ASSEMBLÉES DU SÉNAT AU CAPITOLE

CÉSAR seul.

Voilà les sénateurs sortis, ah! quel sénat!
A Rome sa présence ajoute peu d'éclat.
Quelques poltrons restés et quelques créatures
De Pompée ou de moi, de tous deux; des natures
D'esclaves ou de vils et vains ambitieux.
Je les ai méprisés toujours : le peuple est mieux;
Il ne calcule pas toute chose, il admire,
Il s'enflamme à mon nom et m'appelle à l'empire.
Pourtant l'estimer trop serait fort peu sensé,
Car il n'est pas non plus très-désintéressé;
Avec moi follement espérant le bien-être,
Ce peuple aime en César ce qu'il lui faut, un maître,
Et si l'on me tuait demain, applaudirait,
Pour un moment du moins, à qui m'égorgerait.
Voilà mon seul ami, car personne ne m'aime
Autour de moi. — César, aimes-tu donc toi-même
Quelqu'un?... non, quelque chose... et cette chose-là
Je l'aurai; je la tiens déjà; car me voilà
Au Capitole et nul encor ne se présente
Pour m'en faire sortir. — J'étais mieux sous ma tente;
Oui, je respirais mieux, dans mes jours de combats,
Avec mes lieutenants et mes vaillants soldats.
Ici je suis bien seul, — pas un homme honorable,
Par le rang, par l'éclat du nom considérable.
J'ai des hommes perdus, Antoine, Curion;
Mais Pompée a Brutus, Caton et Cicéron,
Même Labiénus; — lui, c'est ingratitude.
Je pourrais m'enfermer dans cette solitude,

Punir cet abandon, me déchaîner contre eux ;
Des plus humbles Romains, qui sont les plus nombreux,
Faire tout mon parti ; — la masse populaire
Seulement, c'est trop peu. Je ne saurais me plaire
A ce rôle toujours... C'est bon pour commencer;
Mais à d'autres appuis je ne puis renoncer.
Mon adresse vers moi saura les reconduire,
Les persécuter, non, car je peux les séduire.
Je veux que Cicéron revienne repenti,
Que tout illustre nom décore mon parti.
Je veux que ma clémence attendrisse, rassure
Et désarme la haine en oubliant l'injure.
Surtout par mes exploits, de chaque faction
Captiver le suffrage et l'admiration,
Et faire dire à tous : dans la paix, dans la guerre,
César est le plus grand, qu'il gouverne la terre.
Je me retrouve, allons... à de nouveaux combats,
Allons chercher Pompée en Épire... non pas :
Je ne veux point laisser sa force tout entière,
A loisir quelque jour m'attaquer par derrière.
Sa force est en Espagne où sont ses vétérans.
C'est là qu'il faut marcher, vaincre, grossir mes rangs,
S'il se peut, de soldats conquis par la victoire,
Pour aller l'accabler, revenir plein de gloire,
Et cacher ma puissance aux Romains éblouis,
Sous l'immortel éclat de hauts faits inouïs...
Oui, pareille espérance est bien vite formée,
Mais il faut de l'argent pour solder une armée.
Où le trouver? Les dieux à Rome ont beaucoup d'or ;
Saturne dans son temple a sous clef le trésor,
Le trésor de l'État et que la loi protége.
L'État, je suis l'État ; la loi, vain privilége
Où je commande; en vain il est trois fois sacré:
Ce trésor, j'ai besoin de l'avoir, je l'aurai.

LE TEMPLE DE SATURNE

CÉSAR avec quelques soldats, un PRÊTRE DE SATURNE, ensuite MÉTELLUS.

CÉSAR à la porte du trésor.

Que l'on ouvre.

UN PRÊTRE DE SATURNE.

Qu'entends-je, audace sans exemple!
Violer le trésor de Saturne en son temple!
Général...

CÉSAR.

Je l'ai dit.

LE PRÊTRE.

Sans doute, César, mais...

CÉSAR.

N'a-t-on pas entendu?...

LE PRÊTRE.

Les dieux...

CÉSAR.

Je ne permets
Pas de me résister... qu'on ouvre sans réponse.

LE PRÊTRE.

Pompée a pris les clefs, la porte.....

CÉSAR.

Qu'on l'enfonce.

LE PRÊTRE.

La porte du trésor! d'un tel forfait mes yeux
Ne seront pas témoins... tonnez sur lui, grands dieux.

Les prêtres s'enfuient consternés. Arrive Métellus, tribun du peuple.

MÉTELLUS.

César, ce temple est saint et de la république
Le trésor.....

CÉSAR.

Est-ce fait?

MÉTELLUS voulant s'opposer aux profanateurs.

Jamais.

CÉSAR.

Pas de réplique.

MÉTELLUS.

Contre le sacrilége...

CÉSAR.

Écoute, Métellus,
Tais-toi.

MÉTELLUS.

Mais un tribun, son pouvoir.....

CÉSAR.

Il n'est plus.
La victoire peut tout, ainsi point de harangue,
Les armes ont parlé, qu'on retienne sa langue;
Car la guerre n'est pas un temps de liberté.
Quand reviendront la paix et la sécurité,
Tu pourras faire alors tes discours de tribune;
Que celui d'aujourd'hui finisse, il m'importune.

MÉTELLUS.

Quoi! parler librement, César, n'est plus permis!

CÉSAR.

Non, il faut désormais se taire, être soumis
Aux ordres que je donne.

MÉTELLUS.

O Capitole antique,
Devais-tu voir un jour mourir la république!

CÉSAR.

Silence, Métellus.

MÉTELLUS.

Il faut mettre ta main
Sur ma bouche, César, ou je parle en Romain.

CÉSAR.

Tu ne parleras pas. Réprime cette audace,
Et sache en ce moment que César te fait grâce,
Se relâche du droit qu'il possède; apprenez,
Oui, je le dis très-haut, que vous m'appartenez,
Vous tous, séditieux, par le droit de la guerre,
Par les armes.

MÉTELLUS.

C'est trop, quand devrait ta colère
Faire tomber sur moi la mort...

CÉSAR.

Il se pourrait.
Prends garde, Métellus, car César te tuerait
Si tu parlais encor. — Tu sais, jeune indocile,
Que le faire à César est encor plus facile
Que le dire. Va-t'en, rentre dans ta maison,
Qu'on ne t'entende plus.

MÉTELLUS.

Cimber avait raison.

II

LE CAMP DE POMPÉE

LES HAUTEURS OCCUPÉES PAR L'ARMÉE DE POMPÉE,
PRÈS DE DYRRACHIUM, EN ÉPIRE

PISON et MURÉNA, jeunes cavaliers de l'armée de Pompée,
ensuite CICÉRON.

PISON.

Ces nouveaux corps venus grossir l'infanterie
Ont manœuvré très-mal.

MURÉNA.

Mais la cavalerie
Avec ses housses d'or, ses armes dont l'éclat
Donne un air de triomphe et de fête au combat,
C'est autre chose ; ici nous comptons par centaines,
Des jeunes gens la fleur des familles romaines.
Et rester dans ces forts ! c'est à désespérer.
Ne pourrons-nous bientôt au grand jour nous montrer,
Briller sur nos chevaux ainsi que nous de race,
Et non ici languir à défendre une place ?

PISON.

Elle est forte, et je vois les plus vieux persister
A croire que Pompée a raison d'y rester.

MURÉNA.

Ils sont vieux et Pompée aussi l'est.

PISON.

Du moins l'âge
N'a pas brisé sa force et glacé son courage.
Le premier aux travaux, donnant l'exemple à tous;
Et ce matin encore, en ce lieu, devant nous,
Son cheval au galop lancé, le vieux Pompée
Tirait adroitement, remettait son épée
Au fourreau; lui, plus loin que les plus vigoureux,
Jetait son javelot.

MURÉNA.

Oui, c'est vraiment heureux
Qu'il ait pour cette fois, au bout de sa carrière,
Retrouvé quelque élan de sa valeur guerrière:
Sur ses anciens succès on le crut endormi.

PISON.

Ah! le nom de César réveille un ennemi.
Et vois-tu Cicéron paraître? un homme sage,
Qui juge des partis la force et l'avantage.
Il annonce toujours qu'il viendra, ne vient point.
Il paraît qu'il nous blâme et raille au dernier point;
Car il est très-railleur.

MURÉNA.

Railler est plus facile
Que de prendre un parti dans la guerre civile.
On la fera sans toi, général Cicéron.

PISON.

Loin de nous, en Sicile, aussi reste Caton.
Qui peut le retenir?... Tullius en personne!
A la fin.

Entre Cicéron.

MURÉNA.

Il est temps!

CICÉRON.

Mon retard vous étonne,
Jeunes gens, n'est-ce pas? moi, je suis étonné
Que malgré tout le temps que je vous ai donné,
Pour arrêter enfin un bon plan de conduite,
Ce plan ne soit pas fait... j'ai cru trouver réduite
La force de César à toute extrémité;
Mais je me suis encor, je le vois, trop hâté.

MURÉNA.

Oh! d'un excès d'ardeur ne crains point qu'on t'accuse.

CICÉRON.

Jeunes gens, ce retard n'a pas besoin d'excuse.
A votre général j'ai donné mes raisons,
Osez-vous me blâmer lorsque lui...

MURÉNA.

Nous l'osons.
De Rome ici, Marcus, nous avons des nouvelles,
Et nous avons appris par des témoins fidèles
Ta longue incertitude et ta perplexité;
Toujours près de partir et sans cesse arrêté
Par quelque vain prétexte; or, qui les veut, les trouve.
Mais on doit plus tôt joindre un parti...

CICÉRON.

Qu'on approuve.
C'est là le difficile... Au reste me voici,
Et j'ai voulu venir puisque je suis ici.
César interceptait pour moi l'Adriatique,
Antoine me guettait... position critique.
Puis j'étais pour partir gêné par mes licteurs,
Et d'un *imperator* la marche a ses lenteurs.
Enfin nous voici donc sur le lieu de la guerre.
Eh bien ! ce que j'ai vu déjà ne me plaît guère.
Beaucoup de confiance, assez d'aveuglement ;
Je serai plus tranquille après l'événement.

PISON.

Nous avons avec nous toutes les fortes têtes,
Et sommes le parti, Marcus, des gens honnêtes.

CICÉRON.

On le dit, cependant j'ai peine à le penser,
Nous sommes bien nombreux.

MURÉNA.

Regarde se presser
Autour du général le sénat, la noblesse,
Des rois ici venus de l'Orient, la Grèce,
Les villes de l'Asie ; et César, il n'a, lui,
Que des hommes de rien qui sont tout son appui.

CICÉRON.

Il a ses vétérans endurcis dans les luttes
Avec les fiers Gaulois et les Germains.

MURÉNA.

Des brutes...

Exténués de faim dans leur retranchement,
De racines faisant leur pain peu proprement.
Comme on en peut juger par ceux qu'en nos murailles
Ils jettent fort souvent.

CICÉRON.

On gagne des batailles
Même en étant mauvais boulanger.

MURÉNA.

Nous verrons:
Que l'on en vienne aux mains, et nous les traiterons...

CICÉRON.

Prenez garde aux soldats de César; en Espagne
Ils ont fait à vrai dire une belle campagne,
Supporté la fatigue et la soif et la faim,
Et vingt fois en péril d'être pris ont enfin
Vaincu comme partout. Car César — on méprise
Ici beaucoup César; — mais dans chaque entreprise
Son bonheur a fini toujours par l'emporter.

PISON.

C'est qu'on n'a jamais su, vois-tu, lui résister.
Ses lieutenants ont fait ses succès, gens habiles
Que lui tenait dans l'ombre, à son nom fort utiles;
Vers nous avait passé déjà Labiénus,
Très-expérimenté; depuis nous sont venus
Les généraux d'Espagne et...

CICÉRON.

C'est un avantage.
Mais comment trouvez-vous César? pour son partage,
Il garde les soldats, et quant aux commandants,
Il les envoie ici.

MURÉNA.

Des actes imprudents
Comme toujours !

CICÉRON.

Et tout, jusqu'à l'outrecuidance
Lui réussit.

MURÉNA.

Pompée a bien plus de prudence ;
Puis, César veut toujours paraître singulier.

CICÉRON.

Il l'est beaucoup vraiment.

MURÉNA.

Génie irrégulier !

CICÉRON.

Avec Labiénus tu connais sa conduite.
Pour venir vous trouver ce général le quitte ;
César lui fait tenir, certes bien indulgent,
Ses bagages laissés et même son argent.

MURÉNA.

Labiénus, qui sait par longue expérience,
Ce qu'est au fond César, a grande confiance :
Il dit que ses soldats vieillis et mécontents,
Se lassent à la fin de servir si longtemps.
Dans les marches souvent ils poussent des murmures,
L'Afrique est soulevée et les Gaules peu sûres.

CICÉRON.

L'Afrique, il se peut bien ; mais, quant à ses soldats,
Contre un mot de César leur courroux ne tient pas

Et voilà les mutins, soudain, qui se repentent.
Quant aux Gaules, je crois que nos amis se vantent;
Et Marseille, une antique et puissante cité,
Ne s'est pas trouvé bien d'avoir trop résisté.

MURÉNA.

Toujours prônant César : vers lui ton âme penche.

CICÉRON.

Si je l'aime, à l'aider je renonce; en revanche,
Ceux qui ne l'aiment pas l'ont servi grandement.

MURÉNA.

Qui donc?

CICÉRON.

Et mais Pompée entre autres.

MURÉNA.

Lui! comment?

CICÉRON.

Pompée a fait César ce qu'il est ; je déclare
Pompée un général du talent le plus rare...
Pour se perdre ; l'appui des bons... qu'il a trahis;
Un grand triomphateur... funeste à son pays ;
Ses actes de César ont été les complices.
De lui l'exemple vint de braver les auspices
En promulguant ses lois par la force; c'est lui —
Je crois qu'il le regrette, entre nous, aujourd'hui —
C'est lui qui fit donner à César cette Gaule
Où sa grandeur est née, où commença son rôle ;
Qui voulut devenir gendre de son rival,
Lui qui fit Clodius plébéien, jour fatal!
Qui permit mon rappel, mais, je dois bien le dire,
Mit encor plus d'ardeur à me faire proscrire;

Qui souvent, j'en conviens, demanda mes avis,
Mais, s'il les demanda, ne les a point suivis;
Qui, pour mieux de l'État assurer la défense,
Fut l'appui de César longtemps en son absence;
Qui le fit maintenir dans son gouvernement,
Et qui plus tard encor voulut absolument
Que César fût consul sans quitter son armée :
Irrégularité par sa loi confirmée.
Tout cela, je vous prie, est-ce noble, est-ce franc?
Doit-on agir ainsi quand on s'appelle grand?

PISON.

Pompée...

CICÉRON.

Est mon ami; je le prouve, je pense,
En venant le rejoindre. Eh bien! pour récompense,
Je veux de mon esprit garder la liberté,
Il sera donc par moi servi, mais non flatté;
Toujours à mon égard il a fait le contraire,
D'éloges m'accablant, puis, c'est son caractère,
M'abandonnant bien vite au premier embarras.
Je crus trop aux amis, je ne crois qu'aux ingrats.

PISON.

Lui seul peut aujourd'hui sauver la république.

CICÉRON.

Après avoir créé ses périls... on applique
D'autant mieux le remède au malade, en effet,
Qu'on connaît mieux le mal... surtout quand on l'a fait.

MURÉNA.

César est l'ennemi de Rome.

CICÉRON.

Qui le nie?
Mais, par malheur pour nous, César a du génie.
César est prompt du moins, vigilant et hardi,
Pompée est très-honnête, oui, mais très-engourdi.

MURÉNA.

En un sens, tu dis vrai, Pompée encore hésite
A combattre, ajournant la victoire...

CICÉRON.

Ou la fuite.

PISON ET MURÉNA avec colère.

La fuite, que dis-tu?

CICÉRON.

Jeunes gens, calmez-vous
Réservez pour César ce généreux courroux,
Puisqu'ayant lâchement abandonné la ville,
On est si plein d'ardeur pour la guerre civile.
Ah! vous ne savez pas ce que c'est, malheureux,
La guerre entre Romains!... c'est un désastre affreux.
Oh! oui, je la voulais empêcher cette guerre,
Moi que de la patrie on a nommé le père.
Ce fléau, je voulais à tout prix l'éloigner.
Entre concitoyens dans le sang se baigner,
N'est-ce rien? eh! quel sort nous attend? la défaite?
Et la proscription demande notre tête.
La victoire? c'est nous alors qui proscrivons,
Et puis la tyrannie arrive et nous servons.

PISON.

La crains-tu de Pompée?

CICÉRON.

Oui.

MURÉNA.

Marcus déraisonne.
Pompée être un tyran!

CICÉRON.

Je n'excepte personne.
De ces ambitieux et de leur différend,
Il ne pourra sortir pour Rome qu'un tyran.
Oui c'est là ce qui fait ma peine inconsolable,
Le tourment sans repos qui jour et nuit m'accable;
Je sens profondément ceci : tout est perdu!
Ah! pourquoi, pour mourir ai-je tant attendu!
Pourquoi me retenaient mes proches par leurs larmes,
D'autres par leurs conseils? que n'ai-je pris les armes
Quand on me bannissait : suprême iniquité!
Que n'ai-je jusqu'au bout noblement résisté!
Et lorsque je voulais abandonner la vie,
Cette pensée, hélas! que ne l'ai-je suivie!
Car je suis las de vivre et voudrais en finir.

MURÉNA.

Mais, s'il en est ainsi, vers nous pourquoi venir?

CICÉRON.

Moi, je suis le troupeau jusques au précipice.

MURÉNA.

Ne t'abats pas ainsi, j'espère un dieu propice.

CICÉRON.

Confiez-vous aux dieux et vous ferez très-bien,
Des hommes désormais moi je n'attends plus rien.

IV

UN REVERS DE CÉSAR

LE CAMP DE CÉSAR PRÈS DE DYRRACHIUM.

CÉSAR, ANTOINE.

CÉSAR seul.

Oui les choses vont mal et je ne fus peut-être,
Sans être encor battu, jamais si près de l'être.
Nous faisons une faute étrange en attaquant
Un ennemi plus fort, retranché dans son camp
Qui domine le nôtre et dont une partie
Seulement peut par nous être à peine investie,
S'appuyant à la mer, en vivres abondant,
Quand nous manquons de pain. C'est vrai, mais cependant
Je ne puis en chemin laisser mon entreprise,
Et reculer devant Pompée, afin qu'on dise
Qu'il a fait fuir César. Ce bruit-là répandu
Détruirait mon prestige et je serais perdu...
Il faut tenir toujours, tout essayer, tout faire,
Et courir jusqu'au bout les chances de la guerre.

ANTOINE entrant.

César, d'un grand péril nous sommes menacés.

CÉSAR.

Quel péril?

ANTOINE.

Tes soldats, de partout repoussés,
Reviennent vers le camp. Craignant d'être coupée,
Ta cavalerie...

CÉSAR.

Elle!

ANTOINE.

A fui; soudain Pompée
S'est mis à sa poursuite et, dans le même instant,
L'aile droite ébranlée en a fait tout autant,
Puis le reste a suivi. Le trouble, le tumulte
Sont partout...

CÉSAR.

Ce n'est pas un temps où l'on consulte.
Au milieu de la déroute, s'efforçant d'arrêter les fuyards.
Arrêtez, arrêtez! Pour la première fois
Je ne puis rien sur eux, on méconnaît ma voix.
A un porte-enseigne qui fuit.
Honte sur vous, soldats! Donne-moi cette enseigne,
Lâche!

LE PORTE-ENSEIGNE *furieux.*

Lâche! eh bien! meurs!

CÉSAR *le tue.*

Que sa mort vous enseigne
A me désobéir... Suivez-moi... Nul ne suit
Son général... Soldats!.. tout se débande et fuit.

Si cette fois Pompée, assurant son ouvrage,
Sait user de sa force et de son avantage,
L'armée aura péri, péri honteusement!
O puissé-je mourir sans voir un tel moment!

CÉSAR seul dans sa tente, après la défaite.

Eh bien! c'est un revers, — c'est plus, c'est une faute.
Oui, pour me l'avouer, j'ai, moi, l'âme assez haute.
Contre toute raison je me suis obstiné
A ce plan que j'aurais, plus sage, abandonné...
Il faut qu'elle me serve; un général vulgaire
Se sent découragé par un malheur de guerre,
Mais moi je les méprise et j'en sais profiter.
Ce que j'aurais dû faire il faut l'exécuter.
Il faut, tirant Pompée enfin de ses murailles,
Le forcer à tenter le destin des batailles.
Par cet échec il croit que je suis abattu,
Pour peu de jours encor César sera vaincu.
Non, tout n'est pas perdu pour un revers, la gloire
Peut naître d'un revers comme d'une victoire.

LE CAMP.

CÉSAR au milieu de ses soldats.

CÉSAR.

Soldats, c'est le front triste et les regards baissés,
Aujourd'hui devant moi que vous reparaissez.

Car hier vous avez fui... fui; c'est un jour funeste,
Nouveau dans votre vie où tout est beau du reste.
Soldats, après la Gaule, après l'Espagne, après
Tant d'exploits étonnants, tant de merveilleux traits
D'audace, nous voilà vaincus; je le déplore.
Si je dois vous blâmer, je vous plains plus encore,
Car j'entends des soupirs, je vois des pleurs couler.
Au lieu de vous punir, je viens vous consoler.
Ne désespérez pas et pour une défaite,
Unique, médiocre... Oui, relevez la tête,
Songez à ce qui fut par vos bras accompli;
Le passé du présent peut mériter l'oubli.
N'accusez pas le sort pour une fois rebelle,
Quand vous l'avez trouvé si constamment fidèle.
Vous avez subjugué l'Italie en passant,
Sans combat, sans répandre une goutte de sang.
Vous avez traversé, malgré tous les orages,
Les flottes qui gardaient les ports et les rivages
Et trompé des vaisseaux vigilants et nombreux.
Si tout n'a pas été toujours de même heureux,
Si vous avez du sort subi la loi commune,
Par la valeur il faut rappeler la fortune.
Ceux-là sont criminels seuls qui, sous mon regard,
Ont fait de Rome un jour reculer l'étendard.
Que les porte-drapeaux soient notés d'infamie,
Dégradés de leur poste avec ignominie :
A ceux-là point de grâce et je dois les punir :
Les autres, pour laver leur tache, ont l'avenir.

SOLDATS DE CÉSAR.

A l'assaut... Conduis-nous à l'assaut. Vite, vite.

CÉSAR.

Pour obtenir l'assaut il faut qu'on le mérite.

Réservez cette ardeur et ce zèle empressé
Qui, s'il dure, sera par moi récompensé,
Je dois vous éprouver encore.

LES SOLDATS.

Que l'armée,
César, nous l'implorons de toi, soit décimée.
Décime-nous, César, nous l'avons mérité.

CÉSAR à part.

Je crois les avoir su bien prendre, en vérité!

LES SOLDATS.

Décime-nous, César.

CÉSAR.

Soldats, justice est faite,
Que bientôt la victoire efface la défaite!

V

LA VEILLE DE PHARSALE
DANS LE CAMP DE POMPÉE.

LA TENTE DE POMPÉE.

POMPÉE seul.

J'ai donc vaincu César, et son astre a pâli ;
Par ce coup, pour longtemps, il doit être affaibli;
Mon armée au contraire à chaque instant s'augmente.
D'où naît donc ce penser qui tout bas me tourmente
Et ce pressentiment qui me vient assiéger,
Oui, comme si j'avais à craindre un grand danger?
Tout songe m'inquiète et même ceux qui semblent
Heureux. Dans mon théâtre, à l'heure où s'y rassemblent
Les Romains pour les jeux de la scène, admirant
Cet édifice aux Grecs emprunté, mais plus grand,
J'entrais, tel que j'étais à mes jeunes années,
Du laurier triomphal les tempes couronnées,
Les cheveux noirs, le front sans rides et l'œil fier.
Le peuple à mon aspect se levait tout entier.
Et, dans mon songe au moins, de Pompée idolâtre,
Ses battements de mains remplissaient le théâtre.

Pourquoi ce rêve-là m'a-t-il épouvanté?
Hélas! c'est le passé qu'il m'a représenté.
Mes cheveux sont blanchis, mon front ridé par l'âge,
D'un plus jeune l'amour du peuple est le partage;
Il est infatigable et toujours jeune lui.
Ce que j'étais alors César l'est aujourd'hui.
Ces applaudissements qu'on m'adressait en rêve
On les donne à César, César me les enlève...
Mais ma tente s'emplit de rois, de députés,
Que de Grèce et d'Asie ont choisis les cités.
De consuls, de préteurs la clientèle illustre
Qui m'entoure et me suit sur moi jette un grand lustre.
C'est comme un firmament dont je suis le soleil.
César n'a dans son camp, je crois, rien de pareil.

POMPÉE, LABIÉNUS, DEJOTARE, roi de la Gallo-Grèce, LE DÉPUTÉ du roi Antiochus, LE DÉPUTÉ des Lacédémoniens, PISON, MURÉNA, CONSULS, PRÉTEURS, Personnages consulaires.

TOUS.

Salut au grand Pompée!

POMPÉE à part.

Ah! je suis grand encore.
Haut.
Vous tous venus vers moi du couchant, de l'aurore,
Du nord et du midi, vous consuls, vous préteurs,
Consulaires, tribuns du peuple, sénateurs,
Seule la fausse Rome est restée en arrière,
La véritable Rome est ici tout entière.

LABIÉNUS.

Avec de tels appuis et de tels alliés,
Tu verras bientôt Rome et César à tes pieds.

Mais pourquoi tardes-tu, dans une plaine ouverte,
De l'aborder lui-même ; il semble qu'à sa perte
Il court, car il paraît vouloir te provoquer.
Punis cette imprudence en allant l'attaquer.

POMPÉE.

Les augures encor ne sont pas favorables.

LABIÉNUS.

Au courage toujours les dieux sont secourables.
Dans le camp de César, où j'ai longtemps été,
Je ne le vis jamais par un songe arrêté
Ou par un Aruspex.

UN VIEUX SÉNATEUR.

César est un impie ;
Qui méprise les dieux au jour marqué l'expie.
Et ce jour est venu pour César ; leur courroux
Près de Dyrrachium l'a fait fuir devant nous.
Ces vétérans fameux et vieillis dans les guerres,
Que Gaulois ni Germains n'épouvantaient naguères,
Ce sont de bons soldats, de braves légions,
Mais respectant, je crains, peu les religions.

LABIÉNUS.

Moi, je crois qu'ils ont fui parce que notre épée
Est bonne, et qu'un Romain, commandé par Pompée,
Vaut seul douze Gaulois. Le Gaulois est vaillant,
Je le sais, et surtout, c'est un rude assaillant,
Un barbare après tout ; et qu'est-ce qu'un barbare ?

LE ROI DEJOTARE.

J'amène quinze cents Gaulois, moi Dejotare,
Leur roi, barbare aussi ; quand nous serons aux mains,
On les verra combattre, et ce sont des Romains
Qui fuiront devant eux.

LABIÉNUS.

Cette arrogance est grande.

POMPÉE.

Ici pas de querelle, à tous deux je commande.

PISON à part.

Tiré dans tous les sens heureux qui peut marcher.

L'ENVOYÉ LACÉDÉMONIEN.

Je crois que de la mer on doit se rapprocher.
Dans une région montueuse, coupée
De vallons, on aurait une place escarpée
Pour s'établir, tenant les flottes sous sa main.

LABIÉNUS.

Cet avis est d'un Grec et non pas d'un Romain;
Le Romain est partout bien, pourvu qu'il combatte;
Le Grec aime la mer; toujours un peu pirate
Il aime à se sentir près de son élément.
Celui qui parle ainsi pense probablement
Qu'on ira vers sa ville et que notre campagne
Fera gâgner les siens. Le Grec, pourvu qu'il gagne
Ou mente, est satisfait.

POMPÉE.

Qu'on cesse d'outrager
Ceux qui viennent vers nous à l'heure du danger.
Et le conseil donné peut vraiment se défendre
Par plus d'une raison.

L'AMBASSADEUR D'ANTIOCHUS.

Si l'on voulait m'entendre,
Moi je conseillerais une diversion.

PISON à part.

De trop de bons conseils naît la division.

L'AMBASSADEUR.

On pourrait s'emparer de la côte d'Asie.
Nulle place, à mon sens, ne serait mieux choisie
Pour attirer César; vaincu, dans ce pays,
Cent ennemis sur lui fondraient.

LABIÉNUS.

Tu te trahis,
Sujet d'Antiochus, tu voudrais pour ton maître
Contre des révoltés notre secours.

POMPÉE.

Peut-être
Ces conseils pourront-ils plus tard être suivis.

LABIÉNUS à part.

Il veut les flatter tous, et lui n'a pas d'avis,
Haut.
César, je te regrette! Il n'est qu'un projet sage,
C'est d'attaquer César sur-le-champ.

POMPÉE.

Ton courage
Paraît, Labiénus, dans cet avis ardent;
Mais ce parti n'est pas peut-être assez prudent.
Laissons contre la force en ce lieu renfermée,
Laissons César user l'effort de son armée:
Ses soldats sont lassés et vieux, chaque moment
Épuise leur vigueur et leur emportement;
Le nombre diminue et l'ardeur est moins grande.
La preuve que ce plan est bon, c'est qu'il demande

Le combat; pourquoi donc ses vœux favoriser?
Croyez-moi, le meilleur est de temporiser.

UN VIEUX SÉNATEUR.

Oui, Pompée a raison; j'approuve sa prudence;
Un autre Fabius, un vieux Romain, je pense
Comme lui.

UN AUTRE.

Moi de même.

LABIÉNUS.

Eh oui, temporisons!
Dans ces retards sans fin c'est nous qui nous usons.
Quand je contemple, moi, cette armée aguerrie,
Tant de peuples divers, une cavalerie
Comme on n'en vit jamais, la fleur du nom romain,
Je voudrais me sentir les armes à la main
En face de César, qui m'appelle un transfuge.
Moi, je l'appelle un traître. Eh bien, que Mars nous juge!

MURÉNA.

Et comment supporter plus longtemps les affronts
Que chaque jour encor César jette à nos fronts:
Ce sont de beaux guerriers, un escadron imberbe.
Ne ferons-nous pas taire à la fin ce superbe?
Qu'il cesse de railler notre courage absent
Et qu'il nous reconnaisse à la couleur du sang.

PLUSIEURS VOIX PARMI LES CAVALIERS.

Le combat, le combat, Pompée!

MURÉNA.

Oui, le combat,
Ou nous passons au chef sous lequel on se bat.

Le jour de son revers César a dit : Pompée —
Quoi, ne le sais-tu pas? — sa gloire est usurpée;
Après l'avoir sur nous un moment emporté,
S'il était général, il aurait profité
De sa victoire, mais...

POMPÉE.

C'est assez, l'arrogance
De César est extrême et j'en aurai vengeance.
Il appréciera mieux dans peu ses ennemis.

Haut aux jeunes cavaliers.

Oui, nous attaquerons et bientôt, mes amis.

Tous sortent excepté Pison et Muréna.

MURÉNA.

Il n'attaquera pas, j'en suis sûr, la louange
Demain dissipera ce beau feu... car il change
Sans cesse de dessein; de l'irritation
Il retombe dans... C'est procrastination
Qu'ils disent, n'est-ce pas, ces vieillards imbéciles,
Qui, parce qu'ils ont peur, se jugent très-habiles.

PISON.

Son plan c'est d'étaler sa gloire et son grand nom,
De faire ici longtemps le roi, l'Agamemnon,
Environné de chefs auxquels seul il commande.
Son âme est, entre nous, plutôt vaine que grande.
Mais voici notre faux Caton Favonius
Suivi de ce larron d'Espagne, Afranius,
Scipion et Spinther, consuls en espérance.
Viens, laissons ces vieux fous tenir leur conférence.

Ils sortent.

SCIPION, SPINTHER, FAVONIUS, AFRANIUS.

SCIPION.

Pompée a résolu l'attaque pour demain.

AFRANIUS.

Et la victoire après. Grâce aux dieux le chemin
De Rome va s'ouvrir, il faut une semaine
Pour revoir le forum et le théâtre...

SPINTHER.

A peine.

AFRANIUS.

De retrouver Chlora moi je suis très-pressé!

FAVONIUS.

Et moi j'espère, avant que le temps soit passé,
De Tusculum encor pouvoir manger des figues.

SCIPION.

Pour le choix des consuls vont commencer les brigues.
Je suis très-certain d'être en arrivant nommé.

SPINTHER.

Mon très-cher Scipion l'on t'a mal informé,
Tu ne le seras pas, car c'est moi qui l'emporte.

SCIPION.

De ta part, cher Spinther, l'illusion est forte,
Et je suis assuré de mon élection.

SPINTHER.

Mais si l'on partageait Spinther et Scipion?

SCIPION.

Soit, partageons.

AFRANIUS.

Et moi?

SCIPION.

Pour toi...

AFRANIUS.

Si l'on m'évince,
Sur-le-champ je retourne à César...

SCIPION.

Ta province
Te tient toujours au cœur; tu sais ce qu'on prétend :
Ton armée à César vendue argent comptant...

AFRANIUS.

Faux bruits! mais je dirais à son grand adversaire :
Pourquoi n'as-tu pas fait arrêter le corsaire
A qui j'avais livré l'équipage?

SCIPION riant.

Toi, rien.

AFRANIUS riant.

Je retourne à César, il me recevra bien.

FAVONIUS.

Et moi?

SPINTHER.

Toi, de Caton l'émule.

AFRANIUS à part.

Ou bien plutôt
Le singe.

SPINTHER.

As-tu besoin de charges?

FAVONIUS.

Il m'en faut
Quelqu'une, mes amis, comme Caton lui-même
Je parle, cependant...

AFRANIUS riant.

Tu n'agis pas de même.

SPINTHER prenant Scipion à part.

Nous ne pouvons, étant d'accord, plus échouer.
Envoyons donc quelqu'un à Rome pour louer,
Ainsi qu'il nous convient, des maisons honorables,
Dans le quartier où sont les gens considérables,
Donnant sur le forum. Ne perdons point de temps.

SCIPION.

Envoyons, cher Spinther, ces soins sont importants.

AFRANIUS.

Le combat de bonne heure aura fini, je gage;
Pour demain, à souper tous trois je vous engage.

SCIPION.

Ne va pas oublier les couronnes de fleurs.

AFRANIUS.

Sans doute, une couronne est due à des vainqueurs.

Ils sortent en riant.

VI

LE MATIN DE PHARSALE
DANS LE CAMP DE CÉSAR.

LA DERNIÈRE VEILLE DE NUIT.

CÉSAR au milieu de ses SOLDATS.

CÉSAR.

Eh bien, nous voilà donc dans cette Thessalie.
On est presque aussi bien ici qu'en Italie,
N'est-ce pas, compagnons?

UN SOLDAT.

Général, encor mieux,
Les femmes et le vin y sont dignes des dieux.

UN CENTURION.

C'est trop légèrement te répondre et j'incline
A rappeler cet homme à plus de discipline.

CÉSAR

Laisse-le dire, moi je permets aux soldats,
Lorsque j'en suis content, d'assez joyeux ébats,

Pourvu qu'ils marchent bien et fassent bien la guerre,
Sur ces points seulement je me montre sévère;
Mais quelque liberté dans les camps, même un peu
De licence parfois me plaît, j'en fais l'aveu;
J'aime que le soldat par moments se délasse,
Qu'il s'égaye ou s'amuse et trouve bon qu'il fasse,
Dise ce qu'il lui plaît; pour les séditieux,
Les déserteurs je suis terrible, par les dieux!

Aux soldats.

Près de Dyrrachium moins douce était la vie.

UN VIEUX SOLDAT.

Ah! ne prononce pas ce mot, je t'en supplie,
Il nous rappelle à tous une calamité,
Un opprobre.

CÉSAR.

Oubliez.

LE VIEUX SOLDAT.

Il n'est pas racheté.

CÉSAR au Centurion.

Tu vois, ils ont toujours au fond du cœur la honte
De ce désastre unique en leur vie, ah! je compte
Sur eux à la première et grande occasion.

Aux soldats.

Vous aimiez mieux Gomphos?

UN SOLDAT.

O jubilation!

LE VIEUX SOLDAT.

Après notre malheur, ce fut dans cette ville,
Pour la première fois, que je dormis tranquille,

Nous étions des vainqueurs, jusque-là des vaincus!
Personne, dès ce jour, ne nous méprisa plus
Ainsi qu'auparavant chacun, oh! quel supplice!
Le faisait.

L'AUTRE SOLDAT.

Ah! Gomphos est un lieu de délice!
Quel vin nous avons bu! Ce vin nous a sauvés;
Une contagion régnait, mais abreuvés
De ce vin de Gomphos, dieux! quel bon vin! l'armée
S'est sentie aussitôt guérie et ranimée.
Les rangs n'étaient toujours pas très-bien ordonnés,
Mais nous allions grand train en vrais déterminés,
César, à notre gré, nous permettait de boire,
Tout le monde était ivre et l'on aurait pu croire
Voir des faunes dansants, Bacchus, suivre ton char,
Et nous aussi suivions un dieu, le dieu César!

CÉSAR.

Vous êtes donc contents de moi.

LE VIEUX SOLDAT.

Non.

LE CENTURION.

Comment, drôle?
Ma vigne va bientôt tomber sur ton épaule.

CÉSAR.

Laisse-le donc parler. Que peut-il désirer?

LE VIEUX SOLDAT.

O César, nous avons un crime à réparer.
Tu nous avais promis une grande bataille,
Non pas d'escalader une vieille muraille

Comme à Gomphos, mais bien un combat sérieux
Où l'on eût pu mourir ou vaincre sous tes yeux,
Tu nous l'avais promis... c'est qu'on n'en est pas digne
Sans doute; il faut attendre encore... on se résigne.

CÉSAR.

Mais en nombre les leurs sont le double des miens,
Ils sont quarante mille.

LE VIEUX SOLDAT.

Oh! oui, des Pompéiens.
Nous sommes bien assez, il n'est pas nécessaire
D'avoir tant de renforts contre un tel adversaire.

CÉSAR.

Faut-il, quand Calenus vers nous est en chemin,
L'attendre, ou bien sans lui combattre dès demain?

VOIX DE SOLDATS.

Oui, demain! à l'assaut! conduis-nous tout de suite,
Le combat! à l'assaut!

CÉSAR.

Oh! n'allez pas si vite,
L'assaut, vous auriez beau tous me le demander,
Cette faveur, soldats, je ne puis l'accorder.

LE VIEUX SOLDAT.

César est sans pitié.

CÉSAR.

Mais je veux bien promettre,
Le combat...

LES SOLDATS.

Le combat!

CÉSAR.

De ne pas le remettre,
Si je puis y forcer Pompée.

LE VIEUX SOLDAT.

On saura bien
L'y contraindre. César, trouve quelque moyen,
Un stratagème adroit, une ruse de guerre.

CÉSAR.

Mais il faut...

LE VIEUX SOLDAT.

Eh! tu fais tout ce que tu veux faire.

UN CENTURION amenant un transfuge.

Général, un transfuge.

CÉSAR.

Il en vient chaque nuit
Un bon nombre. Tu sais où tous on les conduit,
A leur quartier.

LE TRANSFUGE.

César! me voilà face à face
Avec César! sous lui je combattrai...

LE CENTURION.

De grâce
Silence! à ton quartier.

CÉSAR.

Toi, qu'as-tu remarqué?
Penses-tu que bientôt je puisse être attaqué?

LE TRANSFUGE.

On devait t'attaquer aujourd'hui.

CÉSAR.

Ma fortune !

LE TRANSFUGE.

Une panique alors...

CÉSAR.

Panique inopportune !

LE TRANSFUGE.

S'est déclarée au camp, et soudain l'on a vu
Des tentes le soldat sortir à demi nu,
Aller, venir sans but, comme si, dieu terrible !
Pan les épouvantait d'un objet invisible.
De ce soudain désordre alors j'ai profité,
Pour accomplir un plan des longtemps médité.

UN VIEUX SOLDAT.

Les dieux troublent leurs cœurs.

UN JEUNE SOLDAT.

Leur esprit se détraque.

CÉSAR à part.

Puis-je espérer encor qu'aujourd'hui l'on m'attaque?

UN SOLDAT à un autre.

As-tu vu le prodige?

L'AUTRE SOLDAT,

Oui, j'en suis alarmé.

LE PREMIER SOLDAT.

Eh! c'est d'un bon augure. Un brandon enflammé
A paru dans les airs; c'était comme une épée
De feu, de notre camp sur le camp de Pompée
Allant...

UN VIEUX SOLDAT.

Qu'annonce-t-elle?

UN JEUNE SOLDAT.

Elle n'annonce rien.

UN SOLDAT.

Signe fatal!

UN AUTRE.

Bon signe! et César le sait bien,
Car il fut grand pontife.

LE PREMIER SOLDAT.

Ah! cela me rassure.

CÉSAR.

A part. Haut.

Les esprits sont troublés. Qu'on appelle l'augure!

On amène une victime.

Immole la victime avec solennité.

UN VIEUX SOLDAT.

Et l'on ose accuser César d'impiété!

CÉSAR.

Augure, du taureau contemple les entrailles.

UN JEUNE SOLDAT.

Ce que voudra César s'y lira.

UN VIEUX SOLDAT.

Quoi! tu railles!

L'AUGURE après avoir examiné les entrailles de la victime.

Si tout t'a réussi jusques à ce moment,
Tu dois craindre, espérer s'il en fut autrement.

CÉSAR.

A part.

Frappés par un revers, espérons... Sa science
Méritait, je le vois, toute ma confiance.
Il vient de découvrir avec sagacité
Un oracle très-sûr, car je l'avais dicté.

Haut.

Peut-être d'un grand jour a lui pour nous l'aurore.
Levez les bras au ciel qu'à voix basse j'implore.
Soldats, suivant l'usage antique des aïeux,
Du fond de votre cœur invoquez tous les dieux.

César voile sa tête, élève les bras vers le ciel et semble prier à voix basse.

A part.

S'il faut prier quelqu'un, ô Vénus, ma grand'mère,
Déesse en qui je crois, exauce ma prière!

Haut, regardant le camp de Pompée.

Tout me paraît là-bas sans bruit, sans mouvement.
Nous allons déplacer, soldats, le campement.

LE VIEUX SOLDAT.

Et cependant, César, il disait l'aruspice...

CÉSAR.

Lorsque je donne un ordre il faut qu'on obéisse.

UN CENTURION avec un espion de César.

Un espion, César.

CÉSAR.

Tu viens?

L'ESPION.

De l'ennemi.

CÉSAR.

La panique a passé? le camp s'est rendormi?

L'ESPION.

Non, César, il s'ébranle, on a quitté les tentes;
On prend les armes.

CÉSAR.

Dieux! de mes longues attentes
Je serai bien payé si c'est pour aujourd'hui.
La nuit est dissipée et le grand jour a lui :
On s'agite et l'on court autour de la muraille.
Le clairon a sonné, c'est l'air de la bataille.
O bonheur! oui, je vois, de côtés différents,
Les légions sortir et se former les rangs...
Soldats, nous combattrons... que l'on prenne les armes!

UN VIEUX SOLDAT.

Ah! c'est plus fort que moi, je sens tomber des larmes.

CÉSAR.

Nous combattrons enfin.

LES SOLDATS.

Vive César!

CÉSAR.

Soldats,
Une seconde fois ils ne vous vaincront pas.

VII

LA BATAILLE DE PHARSALE

LA PLAINE DE PHARSALE.

CÉSAR entouré de ses LIEUTENANTS.

CÉSAR.

A l'aile gauche Antoine, à Sylla l'aile droite.
Point de faux mouvement, de hâte maladroite ;
Domitius au centre, et tiens bien, là surtout.

A part.

Moi, je prends la réserve... et je serai partout.

Considérant l'armée de Pompée.

La force de Pompée est sa cavalerie.
Ce qu'il a de meilleur dans son infanterie,
Tout est à l'aile gauche... elle peut dépasser
Ma ligne et sur mon flanc découvert s'avancer,
Me tourner et me perdre... Oui, mais cette manœuvre
Il ne la fera pas. Je mettrai tout en œuvre

Après un silence.

Pour l'empêcher. Allons, mon plan est arrêté,
Que ce plan s'exécute avec célérité.

César se porte sur un autre point.

LA BATAILLE EST ENGAGÉE.

CÉSAR.

En avant, abordez l'ennemi face à face.
D'abord les javelots, puis l'épée, et qu'on fasse
Son devoir... Qu'est ceci ? je ne le comprends pas,
Des ennemis vers nous aucun ne fait un pas.
Eh quoi ! de mes soldats la marche est suspendue...
Ils reprennent la charge à peine interrompue,
Lancent leurs javelots avec précision.
L'ennemi, sans désordre et sans confusion,
Les reçoit bravement ; puis ils tirent l'épée
Et prennent corps à corps les soldats de Pompée.
Bien ! je comprends : Pompée a cru les arrêter
En restant immobile et mieux leur résister.
Il méconnaît l'ardeur que toujours l'élan donne.
Ah ! Pompée a vieilli, son coup d'œil l'abandonne.
Mais voici le moment prévu, les cavaliers
S'élancent, sur mon front ils fondent par milliers,
Et veulent de leur nombre envelopper mes ailes.
C'est très-bien, mais j'ai là mes cohortes fidèles,
Un quatrième corps que j'eus soin de placer
En arrière, sur eux je m'en vais le lancer.

César fait signe à un lieutenant d'aller chercher six cohortes placées à l'arrière-garde; quand elles passent devant lui il leur crie :

A mort les alliés, aux Romains qui se rendent
La vie... et tous les coups au visage... Ils m'entendent !
Soldats intelligents ! Quand je veux attaquer
Ou défendre, souvent je puis leur expliquer

Les suivant du regard.

Mes plans. De quelle ardeur elle marche entraînée,
Cette troupe solide et bien disciplinée,
Contre ces cavaliers si nombreux, si brillants,
Je dois en convenir moi-même, et si vaillants.

Ce sont des jeunes gens braves, mais leur visage
Leur est cher, et pensant à leurs belles, je gage,
Ils voudraient bien mourir de ces belles pleurés,
Mais non pas leur montrer des traits défigurés.
Ils détournent leurs fronts... l'escadron intrépide,
Par le fer dans les yeux ébloui, tourne bride.
Il reste les archers, les frondeurs, mais ceux-ci
Sont bien vite égorgés ou demandent merci.

A un lieutenant.

Frappons le dernier coup. Toi, vole, va leur dire
De prendre par derrière, afin d'aller détruire,
L'aile gauche ennemie, à présent de soutien
Dépourvue ; — ils l'ont fait. Désormais il n'est rien
Qui tienne contre nous. Poursuivez-les, courage !
Mais tout n'est pas fini, consommons notre ouvrage.

CÉSAR au pied des retranchements du camp de Pompée.

LES SOLDATS en le voyant.

Victoire !

CÉSAR.

Pas encor, le camp n'est pas forcé.

UN LIEUTENANT à César.

Par la chaleur du jour et du combat lassé,
César, le soldat tombe et ne peut plus combattre.

CÉSAR.

Il le faut cependant, si nous voulons abattre
L'ennemi sans qu'il puisse après se relever.
Bien commencer n'est rien, il faut bien achever.

UN CENTURION.

Il est midi bientôt, César, depuis l'aurore
Sans relâche on se bat.

CÉSAR.

Il faut se battre encore.

LE CENTURION.

Impossible, César.

CÉSAR.

Soldats, par tous les dieux!
Après tant de combats et d'efforts glorieux,
Un de plus, le dernier.

UN VIEUX SOLDAT.

Ma lassitude est grande,
Mais je pourrai marcher si César le commande.

CÉSAR.

La fortune est pour nous, profitons du destin
Aujourd'hui favorable et toujours incertain.
César vous en supplie, au nom de votre gloire.

TOUS.

Puisque César le veut, encore une victoire.

LA TENTE DE POMPÉE.

POMPÉE seul, ensuite VARUS.

POMPÉE.

A livrer la bataille ils m'ont fait consentir.
Eh bien! — mais il n'est plus temps de se repentir.
La bataille est perdue et le vainqueur menace
Mon camp... De l'attaquer il n'aura pas l'audace;
Ses soldats fatigués ne l'écouteraient pas.
Et tous mes alliés, peuples et potentats,
Grèce, Égypte, Orient, où sont-ils? Ils regardent
César anéantir mon armée... Ils se gardent
De secourir un sort qui leur semble perdu,
Ou d'attaquer le camp de César, défendu
Par quelques vieux soldats, par quelques mains débiles.
O Pompée, ô preneur d'empires et de villes,
Tant de fois triomphant, toujours victorieux,
Jusqu'au jour où parut César... l'audacieux,
César le téméraire. Et la fortune amie
Des plus jeunes s'est faite alors mon ennemie.
Le sort est contre moi, je suis découragé,
Dans une sombre nuit mon génie est plongé.
Je tiendrai quelque jour encore et puis peut-être
Un secours imprévu, les dieux...

VARUS entrant.

César est maître
Du dernier, du plus fort de tes retranchements,
Et tu n'as pour le fuir plus que peu de moments.

POMPÉE.

Et quoi, même en mon camp !

VARUS.

Tu ne peux le défendre,
Deux partis seulement restent, fuir ou se rendre.

POMPÉE.

Me rendre! non, César pourrait me pardonner.
Je ne veux pas sa grâce et ne veux pas orner
Son triomphe... Fuyons — après quarante années
De gloire, de succès, de hautes destinées,
Fuir... moi le grand Pompée!

VARUS.

Entends-tu ces clameurs ?
Ce sont les assaillants qui viennent, fuis ou meurs.

POMPÉE.

Le mieux, c'est de mourir. Donne-moi ton épée,
J'ai déposé la mienne.

VARUS.

Oui, la voilà, Pompée.

POMPÉE.

Non, car j'espère encor, car j'ai pour le punir
Des flottes, des soldats, des rois, j'ai l'avenir.

On entend crier au dehors

César! César!

POMPÉE.

Il vient, prenons à ma fortune
Un vêtement conforme, une toge commune.
Un cheval!

VARUS.

Où vas-tu ?

POMPÉE.

Je ne sais, où le sort
Me poussera. L'Égypte...

VARUS.

Et peut-être la mort.

CÉSAR soupe avec ANTOINE et ses autres lieutenants dans la tente de Pompée.

ANTOINE.

Que te semble des mets préparés pour Pompée?

CÉSAR.

La réputation n'en est point usurpée.

ANTOINE.

Le jour fut assez rude et j'ai grand appétit.
Buvons à Cythéris... On me l'avait bien dit
De ces fiers Pompéiens, jeunesse efféminée,
De mollesse nourrie, au luxe abandonnée.
Les lits de leurs festins de lierres surmontés,
Des bains, des parasols, toutes les voluptés.
Sans peine je comprends qu'une semblable guerre,
Faite à leur aise ainsi ne leur déplaisait guère.

CÉSAR.

Nous n'avons pas toujours vécu si bien. Aussi
Pompée est en déroute et nous sommes ici.

CÉSAR et ses lieutenants se promènent après souper devant la tente de Pompée. Morts, mourants, prisonniers.

CÉSAR.

Triste aspect.

ANTOINE.

Que veux-tu! des morts, c'est peu de chose,
Pour vaincre il en faut bien.

CÉSAR de manière à être entendu par les prisonniers.

Je ne suis point la cause
De leur mort, j'eus tout fait, je l'avais résolu,
Pour éviter la guerre, on ne l'a pas voulu.
Je n'aspirai jamais, ainsi qu'on le répète,
A prendre pour moi seul tout pouvoir; je regrette
Que Pompée, égaré par d'aveugles amis,
De m'entendre avec lui ne m'ait jamais permis.
Entre nous je voulais rétablir l'équilibre.
Nous eussions, s'il m'eût cru, tous deux, dans Rome libre...

UN SOLDAT BLESSÉ se relève et dit en mourant:

Non, tu voulais régner sur tous, César, tu mens.

CÉSAR à part.

L'homme parfois voit clair à ses derniers moments.

VIII

CÉSAR EN ÉGYPTE

UNE PLACE D'ALEXANDRIE.

DES ALEXANDRINS, UN JUIF, UN ARABE, ÉGYPTIENS.

UN ALEXANDRIN.

Avez-vous vu César?

UN AUTRE.

Où croyez-vous qu'il passe?

UN AUTRE.

Moi, depuis ce matin je suis sur cette place,
Je l'attends.

UN AUTRE.

Quant à moi, je l'ai vu de mes yeux.

L'ARABE.

Les Alexandrins sont un peuple curieux.

La moindre nouveauté qui paraît les attire,
Les met tous en rumeur et les pousse au délire.
Nous autres du désert avons plus de fierté,
Et nous ne sortons pas de notre gravité
Pour le premier objet nouveau qui se présente.

UN ALEXANDRIN.

Cependant tout le jour partageant notre attente...

L'ARABE.

Il s'agit de César, c'est bien différent, lui;
César, c'est le plus grand des mortels d'aujourd'hui.
Je ne suis curieux de rien autre et désire
Le voir pour qu'à mes fils un jour je puisse dire
Que je l'ai vu.

UN ALEXANDRIN.

César jusqu'à vous a percé?

L'ARABE.

Où le nom de César n'est-il pas prononcé?
Seulement nous savons, au désert, que les fables
Qu'on débite sur lui ne sont pas véritables.

L'ALEXANDRIN.

Lesquelles?

L'ARABE.

On prétend qu'à la fois en tout lieu
Il se trouve, or César est homme et non pas Dieu.
Et comment voulez-vous, si César n'est qu'un homme,
Qu'il soit partout, en Gaule, en Ibérie, à Rome,
A l'Ouest, à l'Orient?

UN ALEXANDRIN.

C'est vrai.

L'ARABE.

N'en croyez rien.
César est, voyez-vous, un très-grand magicien,
Qui commande aux esprits de l'infernal royaume
Et fait sur divers points paraître son fantôme;
Loin du lieu qu'il habite on croit présent le voir.
Ah! tous ces magiciens ont beaucoup de pouvoir.

LE JUIF.

Des fils grossiers d'Agar la vue est obscurcie;
Je sais ce qu'il en est, César est le Messie,
Le Messie attendu qu'Eloïm doit bénir,
L'espoir du peuple juif, celui qui doit venir,
Le puissant, le vainqueur qu'ont prédit les Prophètes,
Par qui des oppresseurs nous briserons les têtes,
Et par qui nous pourrons, à la fin triomphants,
Un jour, contre la pierre, écraser leurs enfants.

UN VIEIL ÉGYPTIEN.

Non, c'est plutôt le Dieu des puissances funèbres,
L'ennemi d'Osiris, Typhon, roi des ténèbres;
Car il vient, sans respect pour notre Pharaon,
Ou lui dicter des lois, ou régner en son nom.
Or, notre Pharaon, c'est notre Dieu suprême,
Le taureau, l'épervier divin, Horus lui-même,
De l'infernale nuit c'est Osiris vainqueur.

UN ALEXANDRIN.

Ptolémée a treize ans, quel petit dieu!

LE VIEIL ÉGYPTIEN.

Sa sœur,
Cléopâtre, à la fois sœur et divine épouse
De l'Osiris enfant...

UN ALEXANDRIN.

Dans son humeur jalouse,
Osiris n'aime point qu'Isis ait plus d'esprit
Que lui-même, et l'exile, ou plutôt il souscrit
A ce que veut Photin, ce misérable eunuque
Qui le gouverne, un Grec intrigant qui l'éduque,
Théodotos, enfin, ce bandit d'Achillas,
Le moins lâche des trois... État bien triste, hélas!
Ah! nous aurons bientôt du changement, j'espère,
Le poids de l'esclavage en changeant se tempère,
Et l'on n'est pas d'humeur ici bien longuement
A subir, sans révolte, un tel gouvernement.

UN VIEIL ÉGYPTIEN.

Égyptiens, craignez votre roi, votre reine,
Ne souffrez pas que l'aigle ici soit souveraine.
César a, sous nos yeux, devant lui fait porter
Les faisceaux du pouvoir; c'était nous insulter.
Il n'est pas notre maître, et cependant il ose
Citer nos souverains et juger dans leur cause.

PLUSIEURS ALEXANDRINS.

C'est une indignité, qu'il meure!

L'ARABE.

Quel transport
Les saisit?

PLUSIEURS ALEXANDRINS.

Oui, César a mérité la mort.

LES MÊMES, CÉSAR se promenant avec AMMONIUS, philosophe néo-platonicien, un HIÉROGRAMMATE, ensuite THÉODOTOS.

AMMONIUS.

Tout ce peuple paraît irrité, qui l'agite?

CÉSAR.

Il s'apaise à ma vue, et je reprends la suite
Du discours que j'avais avec toi commencé,
Très-sage Ammonius; tu m'as embarrassé
Par une objection que je trouve assez forte
Contre notre Épicure; il se trompe, n'importe.
Mais, vous, Alexandrins, vos *émanations*
D'un invisible Dieu manifestations,
Me semblent, entre nous, n'être pas très-fondées;
Ne sont-ce pas des mots plutôt que des idées?
Où donc est l'esprit clair des Grecs? Votre raison
Me paraît s'égarer dans un vague horizon.
J'aime des notions positives, sensées;
L'Orient qui vous touche envahit vos pensées...
Que veut cet homme à l'air froid, au grave maintien?
Celui-là n'est pas Grec, mais très-Égyptien.

UN HIÉROGRAMMATE (SCRIBE SACRÉ) présentant un papyrus.

César, épervier d'or, Horus, roi des deux zones...

CÉSAR considérant le papyrus.

Signes bizarrement tracés, bleus, rouges, jaunes,
Plantes, oiseaux et vous objets mystérieux,
Combien vous attirez mon regard curieux!
Que je voudrais pouvoir vous entendre et vous lire!
Voyons, parle, apprends-nous ce que cela veut dire.

L'HIÉROGRAMMATE.

C'est une inscription que je voudrais graver
Sur le plus dur basalte, afin de conserver,
— Car tout dure en Égypte, et nos trois pyramides
Semblent d'hier s'élever dans les sables arides —
Aux siècles qui viendront l'éternel souvenir
Du jour qui dans nos murs, César, t'a vu venir.

CÉSAR.

Mon nom est là-dedans? où donc?

L'HIÉROGRAMMATE.

Dans ces ovales
Que tu vois sont les noms des personnes royales.
Là, César est écrit.

CÉSAR.

Mais je ne suis pas roi.

L'HIÉROGRAMMATE.

Le monde t'appartient, nul n'est plus grand que toi,
En roi je t'ai traité.

CÉSAR.

J'aime cette écriture.
Comment cela fait-il *César?*

L'HIÉROGRAMMATE.

Chaque figure
Est une lettre.

CÉSAR.

Eh! quoi, par vos signes sacrés,
Des symboles profonds ne sont pas figurés?

L'HIÉROGRAMMATE.

L'ignorance des Grecs y mit trop de mystères.
De deux sortes, César, sont tous nos caractères,
Quelques-uns d'une idée ou d'un objet réel,
Image allégorique ou signe naturel ;
Les autres plus nombreux, qui ne sont point l'image
D'idée ou bien d'objet, lettres pas davantage.
Ainsi, du mot *César*, tu vois chaque élément.
Je pouvais, il est vrai, tracer différemment
Ton nom, mais de mon art je sais à fond la règle;
Par un choix expressif, pour l'*a* j'ai mis un *aigle*,
Et quant au son final qui termine ton nom,
Pour signe qui le peint, j'ai choisi le *lion*.

CÉSAR.

C'est très-ingénieux.

A un groupe d'Alexandrins qui se sont rassemblés autour de lui.

Alexandrins, j'admire
Ce que j'ai déjà vu de cet antique empire,
Ces vieux temples d'aspect si solide, si fort,
Auprès des élégants temples grecs ; le grand port,
Surtout votre beau phare, une des sept merveilles
Du monde, et je ne sais s'il en est de pareilles.

UN ALEXANDRIN.

De nos sages, César écoute les discours.

UN AUTRE.

Vante nos monuments.

UN AUTRE.

César, vive à toujours !

CÉSAR.

Que veut ce Grec qui porte une tête coupée?

THÉODOTOS.

Je t'apporte, ô César, la tête de Pompée.

CÉSAR.

Pompée est mort! Pour moi bien grave événement!
Mais c'est un triste objet que sa tête.

Il se détourne.

THÉODOTOS.

Humblement
Je t'offre de la part de mon divin monarque
De son zèle pour toi cette sanglante marque.
Il t'a d'un ennemi délivré par ma main.

CÉSAR.

Ta main osa frapper un général romain,
Et ton roi pour me rendre à ses vœux favorable
Ose envoyer vers moi ce présent exécrable!
O Pompée! ô destin! rival que j'ai vaincu;
A ta gloire, à Pharsale as-tu donc survécu
Pour une telle mort! Mourir, non par les armes,
Mais par un assassin!

UN ALEXANDRIN.

Il a versé des larmes!

UN AUTRE.

De ce qu'il désapprouve, il s'applaudit tout bas.

LE JUIF.

Pour moi, voilà des pleurs que je ne comprends pas.

L'ARABE.

Et moi, je les comprends.

LE JUIF.

Peut-on, je le demande,
Pleurer un ennemi ?

L'ARABE.

César a l'âme grande.

CÉSAR toujours sans regarder Théodotos.

Va-t'en.

Théodotos s'éloigne, la foule le suit.

Ammonius, peut-être l'on croira
Peu sincères mes pleurs, et l'on se trompera.
Oui, j'ai senti vraiment une pitié profonde,
Pour celui qui longtemps me disputa le monde.
Je plains un grand destin qu'achève un grand malheur.
Eh ! pourquoi serait fausse et feinte ma douleur ?
Je ne le craignais plus. Et puis dans nos fortunes,
Il était entre nous tant de choses communes,
De luttes, de combats, même le sang versé,
Pompée était partout pour moi dans le passé.
Sa destinée était à la mienne attachée,
On dirait de ma vie une part arrachée.
Parmi mes ennemis il n'est plus de grand nom,
Il n'en reste qu'un seul que j'estime, Caton.
Ah ! cher Ammonius, ma pensée est flétrie,
Je ne saurais songer à la philosophie ;
Je songe que si beau qu'ait été notre sort,
Nous pouvons tous finir par une triste mort.

L'APPARTEMENT DE CÉSAR.

CÉSAR seul, ensuite APOLLODORE et CLÉOPATRE.

CÉSAR.

Oui, je verrai Photin un jour à la potence,
C'est un traître et de plus tout rempli d'impudence.
Vraiment cette impudence est grande et me confond.
Il donne à mes soldats de mauvais blés, répond
Quand je m'en plains : Eh bien ! allez manger les vôtres.
De quel droit vivez-vous sur la terre des autres?
Je dois me contenter de vaisselle de bois,
Celle d'argent, dit-il, fut vendue autrefois,
Du père de son roi pour nous payer la dette.
Payée, elle le fut de manière incomplète.
Oui, d'en finir il faut trouver quelque moyen.
Cet enfant couronné paraît n'entendre rien;
Cléopâtre sa sœur est, dit-on, plus subtile,
Je veux les rapprocher pour me la rendre utile.
Au lieu de son exil on l'est allé chercher;
Dix milles seulement, c'est très-peu; mais cacher
Cette entrevue importe, et je ne sais encore
Comment elle fera... Que vois-je? Apollodore
Mon envoyé vient seul, chose étrange, et portant
De hardes sur son dos un paquet... L'on t'attend
Avec impatience et tu reviens sans elle!
Ainsi qu'un portefaix sous son fardeau chancelle,
Te voilà tout courbé, qu'est-ce donc?

APOLLODORE.

Un trésor,
Plus précieux pour toi que les perles ou l'or,

Une femme.

Il dépose le paquet à terre, Cléopâtre en sort.

CLÉOPATRE.

C'est moi, César; c'est moi, la reine.

CÉSAR.

A Apollodore.

Cléopâtre! — va-t'en.

CLÉOPATRE.

Je suis la souveraine
De l'Égypte, César est le chef des Romains;
Je viens en confiance et me mets en tes mains.

CÉSAR à part.

Son air vif et hardi me plaît, et sa personne;
Moi, j'aime la beauté que l'esprit assaisonne.

Haut

Reine, je suis pour toi contre tes ennemis.

CLÉOPATRE.

Je pense que bientôt nous serons bons amis.
Est-ce donc cependant urbanité bien grande,
De n'être pas venu vers moi, je le demande?

CÉSAR.

Ah! j'en eus le désir, mais je dois observer
Quelques précautions.

CLÉOPATRE.

Je voulais arriver
Vers toi sans être vue; et c'était difficile:
J'ai choisi ce moyen singulier.

CÉSAR.

Très-habile.

CLÉOPATRE.

Si j'avais la beauté romaine de Junon,
Avec un très-grand pied, impossible; mais non,
Je suis une petite et vive Égyptienne,
Un peu brune de peau.

CÉSAR.

La Vénus syrienne.

CLÉOPATRE.

Fi donc! une statue avec les bras collés
Le long du corps, un monstre! Ah! seigneur, vous semblez
Ne pas connaître encor les beautés de l'Asie.

CÉSAR.

Tu pourrais inspirer, reine, la fantaisie,
De les connaître mieux.

CLÉOPATRE.

Mais la reine du Nil
N'aimerait que celui qui, la tirant d'exil,
La replaçant au trône où régnaient ses ancêtres,
Lui rendrait sa puissance et punirait des traîtres.

CÉSAR.

Tout cela peut se faire, alors...

CLÉOPATRE.

J'y penserais;
Mais je ne promets rien, il faut sans intérêts
Secourir l'innocent, l'épouse qu'on opprime.

CÉSAR.

En effet, Ptolémée est ton époux, un crime
A mes yeux.

CLÉOPATRE.

Ptolémée est très-jeune.

CÉSAR.

Il est vrai.
Je puis vous rapprocher tous deux et le ferai;
C'est là le seul moyen qu'à présent je possède,
Ton frère encor puissant, de te venir en aide.

CLÉOPATRE.

Retourner près de lui!

CÉSAR.

Crains-tu quelque danger?

CLÉOPATRE.

Craindre, lorsque régner j'espère et me venger!

CÉSAR.

Eh bien! j'arrangerai cette paix... fraternelle

CLÉOPATRE.

Et sans conditions!

CÉSAR.

Reine, vous êtes belle!

CLÉOPATRE.

Non, jolie.

CÉSAR.

Et de vous César est amoureux.

CLÉOPATRE.

Ah! vouloir être aimé, ce n'est pas généreux.
Adieu, César, il faut retourner...

CÉSAR.

Pas encore.

A part.

Sa bouche est irritante et son regard dévore !

Haut.

Dans les vases de bois que m'accorde Photin,
Voudrais-tu de César partager le festin ?

CLÉOPATRE.

Non, j'aime mieux traiter ce conquérant illustre
Demain, dans ma demeure, avec un plus grand lustre.

CÉSAR.

Mais demain c'est bien loin, et puis comment pouvoir
Abandonner l'armée ?

CLÉOPATRE.

Ah ! je m'en vais, ce soir.
C'est arrêté.

CÉSAR.

J'irai demain.

CLÉOPATRE.

Pour Cléopâtre,
Tu ferais donc cela ?

CÉSAR.

C'est que je t'idolâtre.

CLÉOPATRE.

Vous manqueriez, seigneur, à vos devoirs pour moi :
Ce serait mal... je reste et je soupe avec toi.

Ils sortent.

LE MÊME APPARTEMENT.

LE BARBIER de la Subure, ensuite CÉSAR.

LE BARBIER.

Qui l'eût pensé que moi, barbier de la Subure,
Je serais le barbier de César! L'aventure
Semble incroyable; mais César s'est souvenu
De la Subure, après vingt ans m'a reconnu.
Il pense en sûreté me confier sa gorge;
Car demain, si je veux, César, moi je l'égorge.
Qu'ai-je dit là, grands dieux! Que l'on m'eût entendu,
De moi ce serait fait et je serais perdu.
Les honneurs coûtent cher; dans mon coin de la ville,
Parmi de pauvres gens je vivais fort tranquille.
Maintenant j'ai toujours peur des Égyptiens,
Et des Grecs et des Juifs; ce sont de grands vauriens!
Aussi, l'oreille au guet... et tout à l'heure encore,
Qu'ai-je entendu? j'en tremble, un complot que j'abhorre.
Assassiner César! il l'a dit au festin
Donné pour le retour de la reine... Photin
Avait un peu trop bu de vin maréotique...
J'étais là... j'eusse été bien mieux dans ma boutique :
Il faut prendre un parti, mais tous sont dangereux,
Laisser tuer César, ah! ce serait affreux!
Oui, que j'ouvre la bouche et que Photin le sache,
Et l'on me met en croix! Voyons... se taire est lâche,
Mais parler bien hardi! Dieux! quel trouble est le mien;
Le mieux est, pour l'instant, de ne résoudre rien.

CÉSAR à part.

Mon barbier! que vient-il à cette heure ici faire?

Haut.

Que veux-tu? qui t'amène en ce lieu, quelle affaire?
D'où vient cette pâleur? pourquoi ce tremblement?

LE BARBIER.

Moi, je ne tremble pas.

CÉSAR.

Tu sais assurément

A part.

Quelque chose. Partout pour moi peut être un piége.

Haut.

Tu voulais me parler.

LE BARBIER.

A part.

Oui, César. Lui dirai-je?

CÉSAR.

Et tu me parleras de bonne volonté.
Je ne voudrais pas voir mon barbier tourmenté
Par le tortionnaire.

LE BARBIER.

Oh! ciel... eh! bien...

CÉSAR.

J'écoute.

LE BARBIER.

Les tourments! Oui, César, je parlerai sans doute,
Mais ne me trahis pas, défends-moi de Photin.

CÉSAR.

Va, je te défendrai de lui, sois-en certain.
Il trame quelque chose?

LE BARBIER.

Oui, de bien détestable.
Il veut t'assassiner, il l'a dit à la table
Du roi.

CÉSAR. A part.

Le roi me trompe. Ah! je le voyais bien.
Haut.
Tiens, voilà pour ta peur, ne parle plus de rien.

LA CITADELLE.

CÉSAR seul, ensuite DOMITIUS.

CÉSAR.

La guerre est déclarée. Ah! guerre sérieuse!
Cette ville toujours en troubles, factieuse
Par instinct et mêlant le goût des voluptés,
La folle passion du bruit, des nouveautés,
Qu'elle a reçus des Grecs, avec cette humeur sombre
Du peuple égyptien. La fureur et le nombre
Peuvent beaucoup. N'importe, ils céderont aussi.
Ce sera seulement un peu long; mais voici
Domitius. Qu'a-t-il?

DOMITIUS.

Égyptiens infâmes!
Hommes, femmes, enfants...

CÉSAR.

N'y mettons point les femmes.

DOMITIUS.

Puissiez-vous être tous foudroyés par les dieux !
Gens sans pudeur, sans foi.

CÉSAR.

Mais très-ingénieux !
J'ai souvent admiré ces Grecs, race légère,
Imitant sur-le-champ ce qu'elle nous voit faire,
Et c'est nous qui semblons alors les imiter.

DOMITIUS.

Admire encor ce peuple, il vient d'exécuter
Un projet scélérat, et c'est notre ruine.

CÉSAR.

Qu'ont-ils fait?

DOMITIUS.

Ils ont fait monter l'onde marine
Aux citernes d'eau douce et coupé les conduits
Qui pouvaient amener la bonne eau. Tous réduits
A périr par la soif.

CÉSAR.

Je n'èn ai nulle envie.
Il faut trouver de l'eau.

DOMITIUS.

La source en est tarie.

CÉSAR.

La source jaillira.

DOMITIUS.

Du sable aride?

CÉSAR.

Non.
De plus bas, l'onde est là.

DOMITIUS.

Mais comment? par Junon!

CÉSAR.

Qu'à l'instant du soldat le travail militaire
Soit suspendu partout, et qu'au sein de la terre
On creuse avec ardeur et très-profondément,
On trouvera de l'eau.

DOMITIUS.

L'eau c'est un élément.
La nature à César n'est pas soumise comme
Les mortels.

CÉSAR.

La nature est l'esclave de l'homme.

LE NIL.

CÉSAR et CLÉOPATRE sur une barque.

CLÉOPATRE.

Eh! bien, heureux César, puissant vainqueur du Nil,
Ton empire nouveau, réponds-moi, te plaît-il?

CÉSAR.

Lequel, ma Cléopâtre?

CLÉOPATRE.

Ah! c'est mal, on me traite
En enfant qui ne sait parler gloire ou conquête;

Je parle de l'Égypte, asservie à tes lois
Par des combats de terre et de mer, en six mois.
C'est beaucoup... pour César.

CÉSAR.

Je t'ai fait souveraine.

CLÉOPATRE.

Et tu t'es fait plus grand.

CÉSAR.

C'était ma belle reine
Pour qui je combattais.

CLÉOPATRE.

C'était un peu pour toi...
Ne va pas te fâcher... Allons, viens près de moi,
Assieds-toi là, César. Tu sais bien que je t'aime.

CÉSAR souriant.

Autant que la couronne?

CLÉOPATRE.

Ingrat, plus que moi-même.
Regarde ce beau fleuve et trente esquifs flottants
Entre ses bords parés des moissons du printemps,
Notre barque de fleurs et de pampres ornée,
Par le vent qui frémit dans sa voile entraînée,
Porte le triomphant.

CÉSAR.

C'est la barque d'Isis.

CLÉOPATRE.

Et qui ne s'en va pas cherchant son Osiris,
Car il est là celui qui de moi seul dispose;

CÉSAR.

Osiris est heureux.

CLÉOPATRE.

Tiens, d'Égypte une rose
Du lac Maréotis... Tu ne m'as pas conté
Comment tu t'es un jour au sein des flots jeté
A la nage, intrépide, ainsi que fut Léandre.
Pourtant ce ne fut pas pour un motif si tendre,
J'espère.

CÉSAR.

Non, vraiment. Tout à coup attaqué,
Repoussé, malgré moi, je m'étais embarqué.
Sur mon vaisseau, la foule accourt, fuyant la terre,
Il allait enfoncer, je prends le Commentaire,
Le récit d'un combat récemment achevé,
Et sur les flots toujours le tenant soulevé
D'une main, pour sauver mes exploits du naufrage,
Parmi les traits lancés de toute part, je nage
De l'autre, heureusement jusqu'aux prochains vaisseaux.

CLÉOPATRE.

César, Mars sur la terre et Triton, roi des eaux !
On m'avait dit ce trait, mais j'étais curieuse
De savoir quel écrit à l'onde furieuse
Tu dérobais ainsi, car j'aurais soupçonné
Que c'était...

CÉSAR.

Quoi ?

CLÉOPATRE.

Voyons, n'as-tu pas deviné ?
Quelque lettre d'amour de ces dames romaines,
Espagnoles, ou bien gauloises, ou germaines,

Que mon César aima, car c'est un grand trompeur,
Et beaucoup ont trouvé place en son vaste cœur.

CÉSAR.

Faiblesses de héros, dit-on, de grandes âmes.

CLÉOPATRE.

Oh! oui, César subjugue et les rois et les femmes;
C'est un grand criminel, rien ne peut l'excuser...
Mais je ne puis m'en plaindre et ne puis t'accuser,
Puisque c'est Cléopâtre enfin qui te possède.
De tes amours le nombre est bien grand... Je succède
A la première, ainsi qu'au bout de trois mille ans
A Menès, dont le règne est dans la nuit des temps.
Voyons, en oubliant des erreurs sans noblesse,
Que je veux ignorer, dont l'image me blesse:
Tertulla, de Crassus épouse, Mucia,
De ton gendre Pompée, Aula, Posthumia
Et la sœur de Caton, la fière Servilie,
Et par elle, dit-on, sa fille encor Tertie.
De Brutus Servilie est la mère; est-il vrai
Que Brutus soit ton fils?

CÉSAR.

Moi, je te répondrai
Par le très-sage mot du grand poëte Homère:
Tout homme né mortel sait quelle fut sa mère,
Mais le père est douteux toujours. J'aime Brutus
Comme mon fils, malgré ses rigides vertus,
Que seulement tempère un goût vif de l'usure;
Mais chez un patricien c'est seconde nature;
Et lorsqu'après Pharsale il me fut annoncé
Qu'il n'avait pas péri, comme on s'était pressé
D'en répandre le bruit, j'eus une grande joie.
Tout content, fier aussi d'une pareille proie,

Je criai : Mon bonheur, est, ce jour, achevé,
Car j'ai vaincu Pompée et Brutus est sauvé.

CLÉOPATRE.

Je n'aime pas Brutus, il est, dit-on, farouche,
Jamais un mot d'amour n'est sorti de sa bouche,
Je pense.

CÉSAR.

Il faut aimer Brutus.

CLÉOPATRE.

Laissons cela,
Nous ne saurions tomber d'accord sur ce point-là.
Oui, ton bonheur fut grand, merveilleux, je l'admire,
Par moment il m'effraye.

CÉSAR.

Et comment?

CLÉOPATRE.

J'entends dire
Aux plus sages des Grecs que toujours Némésis
Abat qui trop s'élève.

CÉSAR.

Écoutons les avis
De Cléopâtre, grave une fois dans sa vie.

CLÉOPATRE.

Tu crois que je ne suis que gaîté, que folie,
Je suis Égyptienne, et ce peuple, le mien,
Il est sombre et profond. Le peuple égyptien
Sans cesse vers la mort dirige sa pensée.
Oui, de la mort partout l'image est retracée.

Sur les temples des dieux, sur les palais des rois
Et sur ces anneaux d'or que je porte à mes doigts,
Partout on lit des morts les prières funèbres,
Pour quand nous descendrons au monde des ténèbres,
Lorsque nous marcherons, éprouvés, tourmentés
De supplice en supplice.

CÉSAR.

Et sont-ce vérités
Que ces inventions de vos prêtres?

CLÉOPATRE.

J'en doute;
Mais parfois ces terreurs de mon enfance..... écoute :
Dans mon âge riant, dans mon sort le plus beau,
J'ai fait bâtir pour moi, Cléopâtre, un tombeau,
Et j'ai fait des serpents essayer la morsure,
Des différents poisons l'atteinte la plus sûre,
Oui, parmi les plaisirs, la joie et les festins,
Je médite du sort les arrêts incertains.
Ce tombeau j'y serai, quand?... le ciel est le maître,
Et ces poisons un jour me serviront peut-être.

CÉSAR.

Tu mets, selon l'usage en Égypte inventé,
Une image de mort près de la volupté.
Ce contraste a son charme en effet, et je trouve
Qu'il fait mieux savourer le plaisir qu'on éprouve
Et que l'on goûte mieux les rapides amours
En songeant au néant qui durera toujours.

CLÉOPATRE.

Je ne suis pas toujours indolente et rieuse.
Eh! bien, dans ces moments où l'âme est sérieuse,
Je pense à Némésis.

CÉSAR.

Que dis-tu? Némésis,
Une déesse grecque! Ah! je crois en Isis,
C'est ma divinité, la seule.

CLÉOPATRE.

Pour cette heure,
Volage, car bientôt tu dois partir; je pleure
En y pensant.

CÉSAR.

Fermons les yeux à l'avenir:
De l'homme le bonheur comme lui doit finir.
Eh! bien, ta Némésis?

CLÉOPATRE.

Sa puissance est terrible.
Être heureux constamment, César, n'est pas possible.
Il faut donner un gage aux sombres déités
Par qui les beaux destins sont toujours arrêtés.
Et si je m'en croyais, César, puisque tu m'aimes,
Que l'on ne vit jamais de fortunes extrêmes,
Et qu'il faut du malheur toujours dans notre sort,
Pour te sauver du tien j'embrasserais la mort.
Parfois, voyant le Nil et ses vagues profondes,
Il me prend un désir de tomber dans ses ondes.

CÉSAR.

Prends garde, sur le bord je te vois trop pencher.
Mais je nage assez bien et j'irais te chercher.

CLÉOPATRE.

César, crains Némésis.

CÉSAR.

Pour calmer cette crainte,
Sache que mon bonheur ne fut pas sans atteinte.
Et d'abord, j'ai perdu mon cheval favori.

CLÉOPATRE.

Ah! ce n'est pas assez, Némésis en a ri.

CÉSAR.

Comment? un tel cheval en son espèce rare,
Unique, avec des pieds humains.

CLÉOPATRE.

C'était bizarre
D'ailleurs, et non pas beau; cet étrange animal,
Avec ses pieds humains, devait courir très-mal.
Non, Némésis encor ne peut être contente.

CÉSAR.

Près de Dyrrachium ma défaite éclatante.....

CLÉOPATRE.

Elle a grandi ta gloire en faisant admirer
Quel parti d'un malheur César savait tirer.

CÉSAR.

J'eus aussi des revers devant Alexandrie.

CLÉOPATRE.

Ce fut bien fait, pourquoi combattre ma patrie?
Mais ces revers d'un jour ne t'ont pas arrêté,
Et tu l'as prise enfin cette grande cité.

CÉSAR.

Oui, mais ce qu'à cette heure encore je regrette,
Bien plus que mon cheval et plus que ma défaite,
Sont les livres brûlés, sans le vouloir, par moi,
Lorsque j'incendiai le palais de ton roi.

CLÉOPATRE.

Mon seul roi, c'est César.

CÉSAR.

Je ne pouvais permettre
Qu'Achillas eût la flotte et le feu j'y fis mettre;
Il gagna le palais; quand je vis consumer
Par un feu que mon ordre avait fait allumer
Ces écrits précieux et ces antiques pages,
Monuments qui devaient être immortels des âges,
Je fus plein de douleur : l'homme est né pour mourir,
Mais sa pensée au moins ne devrait pas périr.
Non, tout meurt des humains, jusques à leur mémoire,
Et de César un jour on oubliera la gloire.

CLÉOPATRE.

Ceci, c'est, j'en conviens, quelque chose; est-ce assez?
A Némésis as-tu satisfait? Je ne sais.

CÉSAR.

Je vais quitter ces lieux, ce sera sa vengeance.

CLÉOPATRE.

Tu veux partir, César?

CÉSAR.

Demain. Ma diligence
N'a que trop fait défaut ici depuis un mois.

CLÉOPATRE.

Quoi, César, quoi, tu vas me quitter?

CÉSAR.

Je le dois.
Je vais, en Cilicie, avant tout de Pharnace
Déjouer les complots et réprimer l'audace,
En Afrique où Juba, Scipion et Caton
M'appellent, en Espagne éteindre le brandon
De la guerre civile aux mains de ce jeune homme,
Sextus, fils de Pompée, et puis enfin à Rome.
Là tu pourras venir, là dans mes beaux jardins,
Nous parlerons d'amour.

CLÉOPATRE.

Ah! ces temps sont lointains,
Et qui sait les hasards...

CÉSAR.

Seule une âme commune
Pourrait craindre pour moi, douter de ma fortune.
Le cœur de Cléopâtre est autre, elle aime en moi
Ma gloire, ma grandeur.

CLÉOPATRE.

Oui, mais vivre sans toi...

CÉSAR.

Elle est fille des rois, elle a l'âme royale
Et ne demande pas qu'Hercule, auprès d'Omphale,
File éternellement la quenouille à ses pieds.

CLÉOPATRE.

Va triompher, César, mes yeux sont essuyés.

Vois, je ne pleure plus, j'essaierai de sourire;
Je crains d'autres dangers... pour moi.

CÉSAR.

Que veux-tu dire?

CLÉOPATRE.

On le sait, à l'amour César est très-porté,
Et qui me répondra de sa fidélité?
Cléopâtre à son cœur sera-t-elle présente
Toujours?

CÉSAR souriant.

Ah! craindrais-tu la loi que je présente,
Dit-on, bientôt au peuple, et qu'il acceptera,
Car sur lui je puis tout, loi qui me permettra
De prendre pour avoir des fils autant de femmes
Que j'en voudrai...

CLÉOPATRE.

Ta loi m'offense.

CÉSAR.

Tu réclames
Ton César?

CLÉOPATRE.

Oui, je veux tout mon César pour moi:
Toute seule, entends-tu?

CÉSAR.

Tu sais qu'il est à toi.

CLÉOPATRE.

A d'autres tu l'as dit.

CÉSAR.

Ah! crois-moi, Cléopâtre,
De nulle femme encor je ne fus idolâtre
Comme de mon serpent du Nil, petit serpent
M'enlaçant de ses plis ou sur mon sein rampant,
Fascinant mon regard. Qu'est-ce, beauté mutine,
Qu'est-ce que la beauté gauloise, ou la latine,
Ou la grecque, à côté du mélange attrayant
Des fines voluptés d'Europe et d'Orient?
Oui, j'ai vu la Germaine altière, indépendante,
La matrone au cœur chaste et la matrone ardente,
La fille d'Ionie instruite en l'art d'aimer;
Mais rien n'a jamais su comme toi me charmer.
Puis cet esprit piquant, ces vives réparties,
De tes lèvres de feu comme des traits sorties;
L'attrait mystérieux propre à ta nation,
Ton cœur fait pour la gloire et plein d'ambition,
Ta parole, un vrai chant, même tes artifices,
En toi tout est Vénus, en toi tout est délices.

CLÉOPATRE.

Et César va partir, qui me consolera?

CÉSAR.

Je te laisse un César qui de mon sang naîtra.

IX

LA MORT DE CATON

UTIQUE. LA MAISON DE CATON.

CATON, CANIDIUS, ami de Caton, ensuite NUMATIUS.

CANIDIUS.

Toujours triste?

CATON.

Toujours.

CANIDIUS.

Toujours l'âme assombrie?

CATON.

Je porte incessamment le deuil de la patrie,
Et de Pharsale encor rien ne m'a consolé!

CANIDIUS.

Depuis ce jour fatal, le front dur et voilé
D'un nuage, l'air morne et les regards farouches,
A l'heure des repas, jamais tu ne te couches
Sur un lit, tu les prends assis, comme le font
Ceux que dans leurs amis frappe un malheur profond.

CATON.

Ce malheur est sans terme... ici.

CANIDIUS à part.

Cœur inflexible !

(Haut.)

Je le crains bien, Caton. César semble invincible,
Par rien, dans l'univers, il ne fut arrêté ;
Tout cède devant lui, plie à sa volonté.

CATON.

Tout peut plier, hors moi.

CANIDIUS.

Ce Pharnace intrépide !

CATON.

Il mérita son sort, il était parricide.

CANIDIUS.

A Rome, César trouve une sédition,
Ses soldats mutinés ; mais leur rébellion
Ne trouble pas César. Réclamant ses promesses,
Ils exigent de lui des terres, des largesses ;
Il refuse ; eux, voulant le contraindre à céder,
Parce qu'il a besoin, croient-ils, de les garder,
Demandent leur congé, pensant bien le confondre
Et l'embarrasser fort ; il se borne à répondre
Qu'ils recevront de lui ce qu'il leur a promis,
Quand par d'*autres* seront vaincus ses ennemis,
Calme, les congédie, et, pour toute vengeance,
Punit les factieux par sa froide indulgence.
Ils rougissent alors ; vaincus, humiliés,
Implorent son pardon et tombent à ses pieds.

CATON.

Le monde est à ses pieds.

CANIDIUS.

Toujours même fortune!

CATON.

La fortune est à lui.

CANIDIUS.

Pour la cause commune
Scipion et Juba se sont unis enfin.

CATON.

Trop tard, il n'est plus temps... Mais attendons la fin.

NUMATIUS, autre ami de Caton.

Caton, ton âme est ferme, au malheur préparée?

CATON.

Je le crois.

NUMATIUS.

La victoire encor s'est déclarée
Pour César. A Thapsos, malgré leur union,
Il a vaincu d'abord Juba, puis Scipion.

CATON.

Je n'en suis pas surpris, car toujours la défaite
Suit la désunion... La déroute est complète?

NUMATIUS.

Effroyable, et l'effet, dans ces murs, désastreux.
Désordre général et pêle-mêle affreux.

Les habitants, saisis d'une peur délirante,
S'élancent hors des murs, et cette troupe errante
Va s'écriant : César ! César est en courroux,
Il approche, il arrive et c'en est fait de nous !

CATON.

Allons tout préparer.

NUMATIUS à part.

Quelle ferme assurance !

(Haut.)

Qu'espères-tu, Caton ?

CATON.

Je n'ai point d'espérance.

LE TEMPLE DE JUPITER.

Un Conseil formé de trois cents d'entre les Romains établis à Utique pour le commerce, quelques Sénateurs romains qui ont suivi Caton.

UN MARCHAND.

Je ne sais vraiment pas ce qu'on vient faire ici.

UN AUTRE.

Mieux vaudrait de César implorer la merci.

UN AUTRE.

Caton est entêté.

UN AUTRE.

C'est le fléau d'Utique.

UN SÉNATEUR.

Ne parlez pas ainsi de Caton, homme antique.

UN AUTRE MARCHAND.

Antique, j'en conviens, homme d'un autre temps,
Et c'est là le malheur.

UN AUTRE.

Silence ! je l'entends;
Mais il ne gronde pas, c'est étrange.

UN AUTRE.

O ma femme,
Mes enfants ruinés !

UN SÉNATEUR.

Veux-tu te taire, infâme !

CATON aux trois cents marchands.

Je vous rends grâce à tous d'avoir, jusqu'aujourd'hui,
A Rome, en ces périls, conservé votre appui,
Et d'avoir constamment, durant ce temps critique,
De votre or, vos conseils, servi la république.
Le service en ce jour que je viens implorer,
C'est d'attendre et ne pas encor vous séparer...
Si vous vous dispersez, votre fuite isolée
Sera facilement par César accablée,
Si vous restez ensemble unis et résignés,
Vous aurez plus d'espoir de vous voir épargnés.

UN MARCHAND.

Quelle douceur !

UN AUTRE.

Caton sait tempérer sa bile.

UN SÉNATEUR.

Parce qu'on est honnête on n'est pas malhabile.

UN AUTRE.

Il est homme de sens et point présomptueux.

UN MARCHAND.

Mais César le dit fou.

UN SÉNATEUR.

C'est qu'il est vertueux.

CATON.

De se rendre à César si le conseil l'emporte,
C'est la nécessité qui sera la plus forte,
Me dirai-je... Mais si vous aviez arrêté
De livrer un combat pour votre liberté,
Je dirais : Voulez-vous essayer la fortune
De la vieille patrie à tout Romain commune,
La fortune de Rome ; elle a vu les Gaulois
Dans ses murs, Annibal à ses portes ; vingt fois
Alors qu'on la croyait perdue, anéantie,
De périls qui semblaient plus grands elle est sortie.
Tous les cœurs ne sont pas avilis, abattus.
L'Ibérie est encore au pouvoir de Sextus,
Et là tiennent toujours les deux fils de Pompée.
César n'est pas le maître ; oui, Rome est usurpée.
Mais Rome est frémissante et n'a point accepté
Tout à fait la bassesse et la servilité.
Et nous, ne soyons pas des lâches qu'on méprise,
Faisons comme César qui, pour son entreprise
Perverse, chaque jour expose hardiment
Ses jours que doit des dieux frapper le châtiment.

Consultez-vous d'ailleurs, décidez par vous-mêmes,
Et priez les grands dieux, ces conseillers suprêmes,
Pour que d'un désir droit vous obteniez le prix,
Au parti le meilleur d'incliner vos esprits.

UN SÉNATEUR.

Les dieux sont avec toi, Caton.

UN MARCHAND.

Noble langage!

UN AUTRE.

Un discours à la fois et si ferme et si sage!
Entre César et lui comment donc hésiter?

UN AUTRE.

A cet appel, pour moi, je ne puis résister.

UN AUTRE.

Pour la première fois je me sens héroïque.

UN AUTRE.

Caton, contre César nous défendrons Utique.

UN AUTRE.

Mais c'est bien périlleux. Je ne sais si je dois...

UN AUTRE.

Les autres le font bien, on ne meurt qu'une fois.

PLUSIEURS VOIX.

Oui, dispose de nous.

D'AUTRES VOIX.

Oui, oui, nous serons braves.

UN MARCHAND.

Je ne reconnais rien ici.

UN AUTRE.

Que les esclaves
Soient libres, avec nous combattent...

CATON.

Permettez ;
Les esclaves, amis, sont des propriétés.
Mais que ceux qui voudront les affranchir, le fassent,
Et que parmi nos rangs ces affranchis se placent.
Un esclave, Vindex, sauva la liberté.
(A part.)
Un jour de plus, César, je t'aurai résisté.
(Caton sort.)

UN MARCHAND.

Caton sort bien content, de nous, de notre ville.

UN AUTRE.

S'il n'était pas content il serait difficile,
Car pour lui nous faisons un magnanime effort.

UN AUTRE.

Qui nous coûtera cher.

UN SÉNATEUR.

Quoi, ce noble transport
Qui t'enflammait, déjà se refroidit, se glace?

LE MARCHAND.

Non; moi je suis toujours transporté, plein d'audace,
Seulement je comprends la grandeur du péril.

UN AUTRE.

Peut-être bien César nous pardonnera-t-il.

LE SÉNATEUR.

Ah! c'est là votre espoir!

UN MARCHAND.

Au danger qui s'expose
A droit de demander pourquoi.

UN SÉNATEUR.

C'est pour la cause
De Rome.

LE MARCHAND.

Moi, je suis d'ici.

LE SÉNATEUR.

La liberté!
Vous mourrez avec nous.

LE MARCHAND.

J'en serais très-flatté.
Tant que parlait Caton je me sentais de flamme,
Depuis qu'il n'est plus là, moi, je pense à ma femme,
A mes trois chers enfants que je pourrais priver
D'un père; mon devoir est de me conserver
Pour eux... C'est criminel d'aller risquer ma vie.

UN SÉNATEUR.

Va, calme ce remords, tu n'en as point envie.

LE MARCHAND.

Pas beaucoup, j'en conviens... Nous, attaquer celui
Que craint tout l'univers, César!... et contre lui

Qui sommes-nous enfin pour tirer notre épée ?
Sommes-nous Scipion, ou Caton, ou Pompée ?
Nous avons suivi trop un noble entraînement,
De la réflexion est venu le moment.
Amis, arrêtons-nous sur le bord de l'abîme.
Attirer des malheurs sur Utique est un crime
Que la postérité pourrait nous reprocher.

UN SÉNATEUR.

Au courroux de César rien ne peut t'arracher,
Lâche !

LE MARCHAND.

César est grand, généreux, il pardonne ;
Sachant qu'à sa clémence Utique s'abandonne,
Il nous épargnera.

LE SÉNATEUR.

J'espère bien que non.

LE MARCHAND.

Qu'envoyés devers lui, parlant en notre nom,
Des citoyens d'Utique aillent demander grâce...

PLUSIEURS VOIX.

Approuvé ! c'est très-bien ! approuvé !

UN SÉNATEUR.

Vile race
De marchands, vous montrez combien l'on a raison
De vous mépriser tous... Allons trouver Caton.

(Les Sénateurs sortent.)

UN MARCHAND.

Dieux ! que ces patriciens sont insolents !

UN AUTRE.

Je pense
Que ces dédains pourraient avoir leur récompense.
Livrons-les au vainqueur, par là nous obtiendrons
Tous des conditions meilleures et serons
Mieux traités par César.

UN AUTRE.

Mais ce serait indigne.

UN AUTRE.

Ils l'ont bien mérité par leur orgueil insigne.

UN AUTRE.

César nous saurait gré, mes amis, de cela.

UN AUTRE.

Allons délibérer ailleurs sur ce point-là.

UNE PLACE D'UTIQUE.

CATON, SÉNATEURS, ensuite TROIS CAVALIERS.

CATON.

Ainsi, sur ces trois cents compter est impossible.

UN SÉNATEUR.

Une âme de marchand au gain seul est sensible.

On voit venir trois cavaliers.

CATON.

Qui sont ces cavaliers qui s'avancent vers nous?

UN CAVALIER.

Nous étions à Thapsos.

CATON.

Amis, que voulez-vous?

LE CAVALIER.

Caton, nous voudrions venger notre défaite,
Car nous fûmes vaincus.

CATON.

Ah! relevez la tête,
La honte est aux vainqueurs, aujourd'hui.

LE CAVALIER.

Nous venons
Vers Caton envoyés par tous nos compagnons,
Comme nous fugitifs, ne voulant pas se rendre,
Pour chercher avec toi le parti qu'il faut prendre;
Les uns près de Juba voudraient se transporter,
D'autres, dans cette ville, avec toi résister.

UN CAVALIER.

Moi, je suis des premiers.

CATON.

Et pourquoi?

LE CAVALIER.

Je méprise
Cette ville africaine et pleine de traîtrise.

CATON.

Le Numide et Juba te semblent-ils bien sûrs ?

UN CAVALIER.

Mais nous ne serons pas enfermés dans des murs,
Avec des gens sans foi, prêts à tout entreprendre
Contre nous.

CATON.

Dans ces murs nous pourrons nous défendre
Très-longtemps, car ils sont, grâce aux dieux, par mes soins
De vivres bien pourvus pour une année au moins.

LE CAVALIER.

Mais nous nous défions d'une plèbe servile
Qui nous peut à César livrer avec la ville.
Il n'est qu'un seul moyen, Caton, de nous avoir,
Qu'ils soient tous égorgés.

CATON.

Jamais.

LE CAVALIER.

Bien. Au revoir.

(Ils s'éloignent.

Entre RABIRIUS.

La ville est soulevée et ces marchands infâmes,
Faux comme des renards, lâches comme des femmes,
Après avoir promis de mourir avec toi,
Ressaisis par la peur et cruels par effroi,
Sur tous les sénateurs veulent faire main-basse,
Les livrer à César et lui rendre la place.

UN SÉNATEUR.

Grands dieux ! ainsi périr par leurs ignobles mains !

UN AUTRE.

Livrés par ces marchands, des sénateurs romains!

CATON.

Je ne souffrirai pas, amis, qu'on vous immole.
Les cavaliers encor ne sont pas loin, je vole
Sur leurs pas, je saurai les faire consentir
A rester jusqu'au jour où vous pourrez partir,
Car j'exige qu'on parte et que l'on m'abandonne.
(A part.)
Pour ce que je veux faire il ne me faut personne.
(Il sort avec Rabirius.

UN SÉNATEUR.

Dis, n'admires-tu pas l'étrange changement
Qui s'est fait chez Caton et très-soudainement!
Caton, jusqu'à ce jour si farouche et si rude,
Il est d'une douceur, d'une mansuétude
Qu'on ne lui vit jamais.

UN AUTRE SÉNATEUR.

Il paraît à son sort
Indifférent.

LE PREMIER SÉNATEUR.

Caton veut se donner la mort.

CATON revenant avec les cavaliers en plus grand nombre.

Venez, vaillants amis, je mets sous votre garde
Ces nobles sénateurs.

UN CAVALIER.

Leur salut nous regarde
Désormais. — Vous eussiez été, par tous les dieux,
Attendris de le voir, des larmes dans les yeux,

Nous prier de rester pour vous. Ah ! c'est un homme
Et bien grand et bien bon. Caton pleurer!... Non, Rome
N'en a pas comme lui.

CATON.

Veillez donc, mes amis,
Sur ces nobles Romains, qu'à vos soins j'ai commis.
Gardez soigneusement ces débris vénérables
De l'antique sénat ; des temps plus favorables
Peuvent venir un jour.

UN SÉNATEUR.

Mais toi, Caton, mais toi,
Que vas-tu devenir?

CATON.

Ne parlons pas de moi.

Entre RABIRIUS.

De ces trois cents marchands, Caton, la vile engeance
Des cavaliers romains redoutant la vengeance...

UN SÉNATEUR.

Ah ! les drôles ont peur.

UN CAVALIER.

Faut-il les châtier?

CATON.

Il n'en est pas besoin.

RABIRIUS.

Ils osent te prier
De venir les trouver, recevoir leurs excuses
Et leur soumission.

CATON.

J'y vais donc.

UN SÉNATEUR.

Tu t'abuses
Si tu crois ces menteurs, c'est un piége grossier
Contre toi, crains...

CATON.

J'y vais.

UN SÉNATEUR.

Mais peux-tu te fier?....

(Caton sort.)

UN AUTRE POINT DE LA VILLE D'UTIQUE.

LES TROIS CENTS MARCHANDS, ensuite CATON.

UN MARCHAND.

Caton ne viendra pas.

UN AUTRE.

Il craindra quelque piége.
Moi, certes, je craindrais à sa place.

UN AUTRE.

Viendrais-je?
Je ne crois pas.

UN AUTRE.

Caton viendra, c'est un cœur fort,
Que rien ne peut troubler, qui méprise la mort.

UN AUTRE.

Je voudrais être ainsi, ce doit être agréable
D'être brave.

UN AUTRE.

Qui sait?

UN AUTRE.

Moi je me sens capable,
Par moments, d'affronter un danger inconnu,
Mais ça me passe ainsi que ça m'était venu.

UN AUTRE.

Si de se rendre ici Caton a le courage,
Ce sera, j'imagine, avec un entourage
De soldats bien armés.

UN AUTRE.

Je pense comme toi.

UN AUTRE.

Non, il s'avance seul.

CATON paraît.

Que voulez-vous de moi?

UN MARCHAND.

Le conseil des trois cents humblement te demande
De ne point le punir d'une faiblesse grande;
Nous n'avons pas tenu bien courageusement
Ces promesses qu'on fait dans le premier moment.

Un élan vous emporte, à tout on se décide,
Mais quand vient le danger on est moins intrépide.
Vois-tu, noble Caton, il faut être indulgent,
Nous ne manions pas le fer, nous, mais l'argent.
Ce n'est pas notre faute après tout si les armes,
Qui te plaisent si fort, ont pour nous moins de charmes.
Nous sommes ainsi faits, et c'est plus fort que nous,
Ne nous en punis pas, Caton.

CATON.

Rassurez-vous,
Vous me semblez assez punis par votre crainte.

UN MARCHAND.

Ah! c'est un grand tourment.

CATON.

Ne portez pas atteinte
Aux jours des sénateurs, à leur sécurité,
Et du reste, vivez en pleine sûreté.

UN MARCHAND.

Mais tous ces cavaliers... la ville est inquiète.

CATON.

Ils voulaient vous tuer.

TOUS.

Oh ciel!

CATON.

Je le répète,
Ils voulaient vous tuer.

TOUS.

Nous!

CATON.

Tous les habitants!

UN MARCHAND.

Les femmes, les vieillards et les petits enfants!

CATON.

Tous, sans exception.

UN MARCHAND.

Mais c'est épouvantable!

CATON.

Je leur ai fait quitter ce dessein détestable.
Ne redoutez plus rien.

UN MARCHAND.

Nous sommes des ingrats,
Nous te devons nos jours.

CATON.

Et je n'exige pas
Que vous vous acquittiez, pauvres gens, de la dette.
Ces jours que vous devez, gardez-les.

UN MARCHAND.

Je me jette
Aux genoux de César, qui va nous pardonner,
Et lui demande, au nom de tous, de t'épargner.

CATON.

Ne prenez pas ce soin. Prier pour moi! Démence
Au vaincu d'implorer du vainqueur la clémence,
Du juge au criminel d'implorer le pardon!
Je ne suis pas vaincu, je suis vainqueur. Caton
Plus que César, malgré le sort et son caprice,
Se sentit toujours grand, puissant par la justice,

Par le droit. Aujourd'hui César est le vaincu,
Il est le criminel, car il est convaincu,
Et par ses actions devant toute la terre,
D'avoir fait ce qu'avant il niait vouloir faire,
Attaqué la patrie, et par un attentat,
Digne d'être puni de mort, détruit l'État.

LA MAISON DE CATON.

CATON seul, ensuite UN ENVOYÉ DE MARCUS.
CANIDIUS, NUMATIUS.

CATON.

César est près d'Utique, on va le voir paraître,
Vainqueur et tout-puissant... C'est pour demain, peut-être;
Je ne le verrai pas. — Ce point bien arrêté
Met dans mon âme un calme, une sérénité
Qui fut jusqu'à ce jour à cette âme étrangère;
Je ne me trouble plus des choses de la terre,
Je la laisse à César, elle est bonne pour lui.
Du monde, des humains, absent dès aujourd'hui,
N'y tenant déjà plus que par une habitude
De vivre, et tout au plus par ma sollicitude
Pour mes amis, j'habite un monde plus parfait
En pensée, et bientôt j'y serai tout à fait.

Entre Rabirius.

Vite, Rabirius, vole, sans prendre haleine,
A tous ceux qu'en venant César peut mettre en peine,
Dire de s'éloigner : à quiconque a besoin
De vaisseaux pour partir, qu'on en donne, et prends soin

Que l'on maintienne l'ordre, évite le tumulte;
Nul ne doit éprouver de dommage ou d'insulte;
Que chacun de la fuite obtienne les moyens
Et l'argent qu'il lui faut pour rejoindre les siens.

Rabirius sort; entre un envoyé de Marcus Octavius.

Que me veut ce Romain, et vers nous qui l'envoie?

L'ENVOYÉ.

Marcus Octavius.

CATON.

Ah! j'ai beaucoup de joie
D'apprendre que Marcus vit; il s'est bien porté?

L'ENVOYÉ.

Très-bien. Il est campé près de cette cité.

CATON.

Les dieux en soient loués!

L'ENVOYÉ.

Mon général demande
Jusqu'où s'étend l'espace où ton pouvoir commande.
Car les tiens, il le sait, contre ta volonté,
Ont sur son territoire assez empiété;
Octavius s'en plaint et par ma voix te prie,
De peur qu'entre vous deux naisse une brouillerie,
Que soit bien limité ton pouvoir et le sien;
Que faut-il de ta part que je réponde?

CATON.

Rien.

L'envoyé sort.

CATON seul.

Et comment s'étonner donc de notre ruine,
Quand sur nous, à ce point, l'ambition domine,

Que nous nous disputons, ô misérable effort!
Les restes d'un pouvoir déjà frappé de mort!

Entre CANIDIUS.

Caton, les cavaliers s'éloignent de la ville.

CATON.

Ils font bien.

CANIDIUS à part.

Je ne vis jamais cet air tranquille
A Caton, je m'y perds.

CATON.

Oui, chacun doit songer,
Et le plus tôt possible, à sortir de danger.

CANIDIUS.

Mais toi?

CATON.

Je partirai plus tard, après les autres.
Sur la plage je vais voir embarquer les nôtres.

Entre NUMATIUS.

Avant de s'éloigner, ces cavaliers romains
Vont dépouillant tous ceux qui tombent dans leurs mains.

CANIDIUS.

Ils l'ont bien mérité par leur lâche insolence.

CATON.

Courons nous opposer à cette violence.

NUMATIUS.

Eh! que te font ces gens d'Utique si poltrons,
Dignes de tous les maux et de tous les affronts!

CATON.

Ils m'importent très-peu, mais mon renom m'importe,
Surtout que l'équité soit toujours la plus forte.

Ils sortent.

LE PORT D'UTIQUE.

CATON sur la jetée, SÉNATEURS, LE FILS DE CATON.

CATON.

Adieu, mes chers amis, les dieux soient avec vous !
Que le ciel et la mer et les vents vous soient doux !

UN SÉNATEUR.

Ah ! que l'Afrique un jour ne te soit pas funeste !

UN AUTRE.

Merci de tant de soins, et toi, Caton ?

CATON.

Je reste.

UN SÉNATEUR.

Mais César va venir de vengeance altéré.

CATON.

Je ne crains pas César.

LE SÉNATEUR.

Eh quoi ?..

CATON.

J'éviterai
Sa vengeance.

LE SÉNATEUR.

Comment?

CATON souriant.

C'est mon secret encore.
César ici ne peut venir avant l'aurore;
L'aurore en paraissant ne m'y trouvera plus...
Mais laissons l'avenir et des soins superflus,
Profitez du moment favorable; une brise
S'élève, que le ciel, amis, vous favorise!
A son fils.
Mon fils, tu vas partir avec ces vieux amis.

LE FILS DE CATON.

Non, avec toi, je reste.

CATON.

Obéis-moi, mon fils.

LE FILS DE CATON.

Je ne puis obéir.

CATON.

Eh! quoi, mon fils rebelle
A mon autorité sacrée et paternelle!

LE FILS DE CATON.

D'un père, un fils jamais ne se doit séparer,
Pour l'honorer vivant, mort, sur ses os pleurer.

CATON.

Mais moi, pour mes desseins, puis-je exposer ta vie ?
Je l'avais bien promis à ta mère, Marcie.
Pourtant, je ne veux pas te contraindre à quitter
Ton père en ses périls... Mon fils, tu peux rester.

LE SOIR.

Autour d'une table, CATON, CANIDIUS, NUMATIUS, RABIRIUS, ses amis, LE FILS DE CATON, APOLLONIDÈS, stoïcien, DÉMÉTRIUS, péripatéticien.

CATON.

Notre sobre souper fini, je vous invite,
Mes amis, à tenir, non des propos sans suite,
Ainsi que d'ordinaire on fait dans un festin,
Mais quelque beau discours sur l'homme, le destin,
Sans les subtilités trompeuses de l'école.
Moi, j'aime qu'une forte et sincère parole
Traite ces grands objets de nos raisonnements,
Et des sages ouïr les divers sentiments.
Notre Apollonidès, disciple du portique,
Et toi, Démétrius, grand péripatétique,
Vous devriez choisir pour charmer nos esprits,
Prenant de vos débats les thèmes favoris,
Une question grave, un sujet difficile
Qui fût intéressant et qui pût être utile.

DÉMÉTRIUS.

Soit. Apollonidès, de ton maître Zénon,
Toi qui dois égaler la gloire et le grand nom,
Ne veux-tu pas traiter, pour complaire à notre hôte,
Un point controversé dont l'importance est haute,
Et sur lequel, tous deux, ne nous entendons pas?

APOLLONIDÈS.

Oui, sans doute; qu'un autre à la fin d'un repas,
Célèbre Hébé, Vénus et les Grâces rieuses,
J'aime mieux invoquer les Muses sérieuses.
Parle donc et voyons, mon cher Démétrius,
Si par tes arguments les miens seront vaincus.

DÉMÉTRIUS.

Mon très-cher stoïcien, je ne saurais comprendre
Ce que vous paraissez de bonne foi prétendre,
Qu'on est toujours esclave, alors qu'on est pervers,
Que seul le sage est libre et même dans les fers.

APOLLONIDÈS.

Je le soutiens.

CATON.

Voyons, prouve-nous cette thèse,
De te voir triompher, moi, je serais fort aise.

APOLLONIDÈS.

Vous savez, mes amis, que nous ne croyons point
Que l'homme naisse libre.

CATON.

Ah! sur ce premier point,
Je t'arrête. Pour moi, je ne saurais admettre
Que puisse le destin ma volonté soumettre.

Au plus profond de moi, je sens, oui le pouvoir
De librement agir, de vouloir, de mouvoir
Ce bras qui pourrait là rester sur cette table,
Et c'est chose, à mon gré, bizarre et regrettable,
De voir les stoïciens, qui font l'homme si fort,
Courber sa volonté sous le décret du sort.

APOLLONIDÈS.

Ce sort n'est point hasard et *fortuité* pure,
Comme le faux destin que nous prêche Épicure.
C'est une *tension*, un énergique lien
Des choses, par laquelle aussi l'homme de bien
Résiste et tend toujours par un effort suprême
Vers la vertu, sa fin et son essence même.
Notre âme est une force enfin de l'univers,
Puissante chez le bon, nulle chez le pervers;
Aux forces, du dehors elle fait équilibre,
Et c'est en ce sens-là, que vraiment l'homme est libre.
Le méchant, au contraire, en qui la *tension*—
Tonos est le mot grec — cède à la passion,
Est esclave toujours, même au sein des délices.

CATON.

Pour ta conclusion j'incline à tes prémisses.
Voyons, Démétrius, que lui répondras-tu?

DÉMÉTRIUS.

Définissons d'abord le sens du mot vertu.
Notre philosophie est, tu le sais, fondée
Sur deux principes : c'est la *matière* et l'*idée ;*
La vertu qu'on enchaîne ou qu'on fait prisonnière
A, de la liberté l'*idée*, et la *matière*
De cette liberté lui manque dans les fers;
La *matière du libre* est laissée au pervers ;

Mais l'*idée* est absente; en l'accord du contraire,
Tout réside : le bien et l'utile sont frères.
On ne peut séparer, comme voudrait Platon,
—Puisse me pardonner son grand ami Caton ! —
Esprit et corps, ou bien matière, intelligence,
Leur union vivante est de l'homme l'essence.
On ne saurait donc dire, avec quelque raison,
Que l'on puisse être libre en étant en prison,
Car le corps est captif.

CATON.

Ta répartie est fine,
Mais la subtilité pour moi trop y domine.
Comme Apollonidès, je le dis : le méchant
Est esclave, du vice esclave, ou du penchant
Mauvais qui le tourmente et qui le tyrannise.
J'admire de César le génie et méprise
Ses vices; le plus grand, c'est son ambition;
Et c'est son esclavage; oui, toute passion,
Comme un autre tyran, quand elle règne, opprime.
On ne s'affranchit pas, mais on sert par le crime,
On sert ce qui subjugue, et notre cœur dompté
Par une passion n'a plus de liberté.
Oui, César est esclave en opprimant les hommes.
Mais, quoi que le portique en dise, nous le sommes,
Nous aussi, c'est trop vrai. Je n'ai point accepté
Des autres stoïciens l'axiome vanté,
Qu'esclave dans le fait, on peut, par la pensée,
Être libre : maxime à mes yeux peu sensée.
Qui, moi je serais libre, alors qu'il me faudrait,
De César, mon vainqueur, attendre mon arrêt!
Frappé par ses licteurs, ou recevant ma grâce
De lui, je serais libre! Ah ! non, quoi que l'on fasse,

Quand la force triomphe et qu'on est enchaîné,
Quand on est citoyen d'un pays prosterné,
Quand on souffre un tyran, quand on vit sous un maître,
L'on peut se dire libre, au vrai l'on ne peut l'être,
Et contre l'esclavage on a beau faire effort,

Baissant la voix.

L'esclavage vous tient, mais jusques à la mort
Seulement.

CANIDIUS.

Il sourit; qu'a-t-il dit à voix basse?

NUMATIUS.

Je ne sais, mais je crains.

RABIRIUS.

Je crains aussi.

CATON.

De grâce,
Ne soyez pas ainsi tristes et soucieux,
Et, pour nous délasser d'un sujet sérieux,
Parlons de nos amis et de leur fuite heureuse :
Ils voguent maintenant sur la mer ténébreuse.
Espérons que le vent va tomber cette nuit,
Que l'astre de Vénus rayonne et les conduit.
Allons, demeurons-en sur ce riant présage.

CANIDIUS.

Je ne suis pas tranquille.

NUMATIUS.

Et moi pas davantage.

CATON.

Amis, adieu, dormez d'un paisible sommeil,
Et vous donnent les dieux un fortuné réveil !

Nous sommes en leurs mains, leur sagesse est suprême.
Cher Apollonidès, Démétrius que j'aime,
Adieu. Mon vieil ami, mon bon Canidius,
Ne te querelle pas avec Numatius.
Bonsoir, Rabirius, mon compagnon de guerres,
Caton vous chérit tous, vivez toujours en frères,
Adieu. Mon fils, demeure.

Tous sortent excepté le fils de Caton.

LE FILS DE CATON.

Ah ! je tremble.

CATON.

Vraiment !
Pourquoi trembler, je t'aime ; oh ! oui, bien tendrement.
Embrasse-moi, mon fils, allons, pas de nuage
Sur ce front jeune et pur que je baise... A ton âge
Il faut être plus gai. Que dis-je ? pauvre enfant !
Quel avenir pour toi ! César est triomphant.
Il n'est plus d'espérance, il n'est plus de patrie.
Écoute, d'une chose instamment je te prie :
Renonce à tout projet d'un rôle dans l'État ;
Tu ne pourrais le faire avec un peu d'éclat
Qu'en trahissant un jour ton nom et ma mémoire ;
Sois vertueux, mon fils, mais renonce à la gloire,
Elle n'est plus possible. Adieu, va reposer,
Je vais en faire autant. Encore ce baiser,
Encore dans mes bras. Adieu, mon fils.

LE FILS DE CATON.

Mon père !

Il sort éperdu.

CATON.

Pour la dernière fois je l'ai vu sur la terre.

LA NUIT.

CATON couché et lisant Platon.

Cet avenir après le trépas, quel est-il?
Ah! Platon est un Grec, et tout Grec est subtil.
Il raisonne très-bien, mais des raisons qu'il donne
Une seule, après tout, me semble être la bonne:
Le mal triomphe ici, César règne, et je meurs.
Il faut que le bien règne et qu'il triomphe ailleurs.
Oui, ce doit être vrai, — poursuivons ma lecture.
Mais, avant de poursuivre, il faut que je m'assure
Que mon épée est là. Je ne la trouve pas;
On l'aura fait ôter pendant notre repas.
Ma résolution ne peut être trompée

A un esclave.

Par un moyen pareil. Où donc est mon épée?
Qu'on la rapporte, là, c'est sa place; lisons.

Il se remet à lire. Au bout d'un moment.

Mon épée, à l'instant, ici, j'ai mes raisons,
Je la veux près de moi; quelle mine effarée!
L'a-t-on dans quelque coin par mégarde égarée?
Je veux qu'on la retrouve et qu'on l'apporte... Eh bien!
Quand j'ordonne on refuse et l'on ne répond rien!
Tous mes esclaves, tous, sur-le-champ, mon épée!

UN ESCLAVE.

Par ordre de ton fils...

CATON le frappant au visage

Tiens!

L'ESCLAVE.

Ma joue est frappée

D'un coup si bien donné qu'il s'est blessé la main.
Quoi ! lui si bon pour tous !

CATON.

Toi, tu n'es pas Romain.
Ah ! c'en est trop enfin, c'est de la violence,
Mes esclaves, mon fils, sont-ils d'intelligence
Pour me perdre ? Appelez mon fils et mes amis.
Veulent-ils me livrer vif à mes ennemis ?

Le fils et les amis de Caton accourent.

LE FILS DE CATON.

Pardonne-moi, mon père.

CATON.

Ingrat !

CANIDIUS.

Caton, pardonne...

CATON.

Juge-t-on que le sens aujourd'hui m'abandonne,
Et m'a-t-on jamais vu troublé d'entendement ?
Ne peut-on, par discours et par raisonnement,
M'éclairer, si l'on croit que j'ai tort, sans prétendre
M'interdire un parti qu'il me plairait de prendre,
Sans employer la ruse et sans me désarmer ?
Agir à mon égard ainsi, c'est m'opprimer.
Insensés, qui croyez qu'en dérobant mon glaive,
De me donner la mort tout moyen l'on m'enlève !
Ne puis-je donc, si j'ai résolu d'en finir,
Quelques moments mon souffle en mon sein retenir,
Ou bien contre ce mur d'un coup briser ma tête ?
Disciple de Zénon, et toi, sage interprète
D'Aristote, pourquoi fixant sur moi des yeux
Ébahis, rester là mornes, silencieux ?

Parlez donc, à Caton montrez, s'il est possible,
Et si vous découvrez un argument plausible,
Qu'il peut, sans déshonneur, sans manquer au devoir,
Sauver honnêtement sa vie et la devoir
A la pitié d'un maître, alléguez quelque preuve,
Trouvez quelque raison persuasive et neuve
Qui vous fasse aujourd'hui tout à coup rejeter
Ce que pour vrai toujours je vous vis accepter,
Afin que devenus soudainement plus sages
Nous allions à César apporter nos hommages...
Je ne m'explique point sur mes intentions;
Je me déciderai par mes réflexions;
Consultant la raison, les livres et vous-mêmes,
Comme lorsqu'à loisir agitant vos problèmes,
D'après des arguments qui vous semblent sensés,
Sur une question enfin vous prononcez.
Je n'ai rien arrêté peut-être, mais j'espère
Que mon fils voudra bien ne pas forcer son père
A ce qu'on ne saurait lui prouver clairement
Être ce qu'il doit faire en ce grave moment.
Sur ce, dormez en paix, je reprendrai mon somme.

UN AMI DE CATON.

Nous allons t'envoyer ton glaive.

Les amis de Caton se retirent en silence, le fils de Caton pleure.

CATON.

Sois un homme.

CATON seul.

Ils ont trop altéré cette tranquillité
Des suprêmes moments et troublé leur beauté.

Un enfant apporte à Caton son épée.

Merci, mon bel enfant, innocence sacrée !

Il regarde la lame.

Oui, ce glaive est bon : fil tranchant, pointe acérée.

O fer libérateur, avec soin conservé,
Je te consacre au Dieu par qui l'on est sauvé !
Je dispose de moi désormais. Rien ne presse,
Car j'ai toute la nuit. Ce Phédon m'intéresse,
Pour la seconde fois je vais le lire...

Après avoir lu quelque temps il s'endort; entre Butas, affranchi de Caton, et Cléanthe, autre affranchi, son médecin.

BUTAS.

Il dort.

CLÉANTHE.

Le sommeil est profond.

CATON s'éveillant.

C'est Butas! Vois au port
Si déjà nos amis ont déployé la voile.

Butas sort.

Autour de cette main mets, Cléanthe, une toile :
J'ai vraiment frappé fort, car il s'en est suivi
Une enflure, vois-tu.

CLÉANTHE.

A part.

C'est fait. Je suis ravi
Qu'il prenne ce soin-là, c'est bon signe et me prouve
Qu'il veut vivre.

CATON.

Ah ! je suis soulagé, je me trouve
A part.
Très-bien en ce moment. J'ai besoin que ma main
Haut.
Puisse frapper. Adieu, cher Cléanthe, à demain.

BUTAS revenant.

Caton, tous sont partis, hors Cassius; lui-même
S'embarque en ce moment.

CATON.

Voilà donc ceux que j'aime

En mer, hormis mon fils; mais sa décision
Virile ajoute encore à mon affection.
Quel temps fait-il, Butas?

BUTAS.

Oh! la mer est horrible.

CATON.

Pauvres navigateurs, leur nuit sera pénible.
Retourne d'où tu viens. Par les flots repoussé
Peut-être un des vaisseaux se sera vu forcé
De regagner le port.

Butas sort.

CATON seul.

L'aube! les oiseaux chantent.
Mon calme est revenu; ces petits bruits m'enchantent.
Tout me semble agréable et rempli de douceur.
J'ai le temps de dormir encore un peu.

BUTAS rentrant, à part.

J'ai peur
Chaque fois que je rentre ici, que je l'éveille,
De hâter... Cependant bien tranquille il sommeille.
On n'est pas si tranquille au moment de la mort.

CATON se réveillant.

Eh bien donc?

BUTAS.

Il n'est plus un Romain dans le port.

CATON.

Tant mieux. Ferme avec soin cette porte et me laisse.

CATON seul, saisissant son épée.

Le moment est venu d'être libre. On se blesse

Parfois mal à propos. Ma main est lourde et peut
Me trahir. Il n'importe, et l'on meurt quand on veut.

Il se frappe et tombe de son lit évanoui et sanglant; le fils et les amis de Caton accourent au bruit.

LE FILS DE CATON.

Mon père s'est frappé! Spectacle épouvantable!
Il est tombé du lit, a renversé la table;
Ses entrailles sortant de sa plaie et gisant
Comme un cadavre; horreur!

BUTAS.

Il ne voit, il ne sent
Plus rien.

CLÉANTHE.

Il n'est pas mort. Les entrailles trempées
De son sang par le fer n'ont pas été coupées,
Je puis tout réparer.

Il commence à recoudre la plaie.

LE FILS DE CATON.

Ah! pour le secourir,
Cléanthe, ne perds pas de temps.

CATON revenant à lui, repoussant Cléanthe et déchirant ses entrailles.

Je veux mourir.

DEVANT LA MAISON DE CATON.

MARCHANDS du conseil des Trois-Cents.

UN MARCHAND.

Eh bien ! tu sais, Caton...

UN AUTRE.

Moi, je viens de la rive.

LE PREMIER MARCHAND.

Il s'est tué.

L'AUTRE.

J'en suis fâché ; le maître arrive.

LE PREMIER.

Oui, Caton, dans son lit, s'est tué de sa main.

UN AUTRE.

Ah ! c'était un grand cœur, un cœur vraiment romain.

UN AUTRE.

Mais César est vivant, on le dit en colère.

UN AUTRE.

Comment notre conduite eût-elle pu déplaire
A César ?

UN AUTRE.

Ce Caton...

UN AUTRE.

Mais nous l'avons quitté.

UN AUTRE.

Eh! peut-être un peu tard.

UN AUTRE.

Ah! c'est en vérité
Trop de faiblesse. Allons tous à ses funérailles!

BEAUCOUP DE VOIX.

Oui, tous!

UN AUTRE.

Sais-tu qu'il a déchiré ses entrailles,
Repoussé les secours qu'on voulait lui donner,
Qu'il est mort en héros?

UN AUTRE.

César peut pardonner,
Mais César peut punir.

UN AUTRE.

Mes amis, point de crainte,
César est généreux, et puis la mort est sainte!
Nous pouvons à Caton élever un tombeau,
Cela sera pour nous sans péril, pourtant beau.

UN AUTRE.

Si j'étais bien certain...

LE PREMIER.

Un peu plus de courage,
C'est honorable et c'est sans danger.

LE SECOND.

C'est peu sage.

UN AUTRE POINT D'UTIQUE.

CÉSAR entouré de ses lieutenants.

PANSA.

Oui, César, ce Caton que rien n'a corrigé,
Il a voulu mourir.

CÉSAR.

Et j'en suis affligé !
Je regrette beaucoup, dans cette circonstance,
De n'avoir pas pour lui pu montrer ma clémence.
Je t'envie, ô Caton, ce trépas, noble sort,
Qui m'a ravi l'honneur de prévenir ta mort.
Qu'on épargne son fils; je le veux, par Hercule!
Mais quant à ces Trois-Cents, ce conseil ridicule,
A mes francs ennemis timidement lié,
A ceux qu'on trouvera la mort et sans pitié.

X

L'EXPÉDITION DE CÉSAR EN ESPAGNE
CONTRE LES FILS DE POMPÉE

ROME. LA MAISON DE CÉSAR.

ANTOINE, CÉSAR.

ANTOINE.

Jamais tant de grandeur ne fut le lot d'un homme;
Te voilà presque roi.

CÉSAR.

Je suis consul de Rome.

ANTOINE.

Mais Rome t'appartient, ô consul tout puissant,
Elle adore ton front de gloire éblouissant,
Elle suit en chantant tes pompes triomphales.
Qui fit voir aux Romains des batailles navales?
Et quand, dans un seul jour, ont les gladiateurs
Répandu tant de sang pour plaire aux spectateurs?

Qui jamais invita, l'on croit lire des fables,
Les citoyens romains à vingt-deux mille tables?
Au degré le plus haut ton pouvoir est monté;
Enfin, jouis en paix de ta prospérité.

CÉSAR.

Rien n'est fait tant qu'à faire il me reste. En Espagne
Maintenant. Ce sera ma troisième campagne
En ce pays...

ANTOINE.

Pourquoi cette expédition
En Espagne? Il n'est plus de roi, de nation
Que n'ait à ta merci fait tomber ton épée...

CÉSAR.

Il faut soumettre encor les deux fils de Pompée.

ANTOINE.

Qu'en crains-tu? Laisse-les dans ce pays lointain
Lutter contre la force et contre le destin;
Ici, triomphe en paix, et vainqueur de la terre,
Fais par des lieutenants terminer cette guerre.

CÉSAR.

Non, César ne croira son pouvoir affermi
Que lorsqu'il n'aura plus au monde un ennemi.

LE CAMP DE CÉSAR DEVANT LA VILLE DE MUNDA EN ESPAGNE.

CÉSAR.

C'est mon dernier combat que je livre en Espagne;
Si je le perds, tout est perdu; si je le gagne,
L'univers est à moi.— Ce jour est important,—
Le destin de César de cette heure dépend.
Et vaincre, ce n'est pas une petite affaire,
Je n'avais pas compté sur une telle guerre;
C'est le dernier effort de tous les Pompéiens,
Puis un peuple vaillant, les Celtibériens.
Le soldat se mutine, on parle de se rendre;
Ce matin, traversant les rangs, je viens d'entendre
Des cris séditieux que j'ai feint d'ignorer;
Je soupçonne quelqu'un ici de conspirer
En propageant tout bas des rumeurs mensongères.
Peut-être ces terreurs sont-elles passagères
Et les verrai-je fuir à l'heure où l'on se bat.
Je ne saurai cela bien que par le combat.—
Cette guerre qui va faire ma destinée,
C'est une guerre atroce, implacable, acharnée.
Au siége de Cordoue on a fait des remparts
De corps amoncelés, et planté sur les dards
Des têtes. Mon armée aux horreurs s'habitue.
J'aime encor mieux cela que la voir abattue,
Comme elle est maintenant, sans élan, sans ressort...
Si Sextus est vainqueur, je me donne la mort.

UNE TENTE.

CIMBER, CASCA, servant tous deux dans l'armée de César.

CIMBER.

Ce jour enfin verra, César, notre vengeance !

CASCA.

Avec les ennemis être d'intelligence,
Ce n'est pas d'un Romain.

CIMBER.

Qu'importent les moyens
Lorsque le but est bon !

CASCA.

Mais de vrais citoyens
Doivent-ils en secret, effrayant une armée
D'une sourde rumeur habilement semée,
Préparer un désastre ?

CIMBER.

A qui? Moi je pensais
Qu'il était un tyran, que tu le haïssais.

CASCA.

Oui, je hais le tyran, je voudrais le combattre
Les armes à la main.

CIMBER.

Je ne veux que l'abattre ;
Qu'il meure, et tout est bien. Qu'importent ses soldats,
Complices achetés, aidant ses attentats,
Qui fondent sa puissance en servant à sa gloire
Et qui le feront roi du droit de la victoire.

CASCA.

Un roi !... non, tout plutôt, Cimber, qu'à Rome un roi.
Mais le combat est proche et j'y vole.

CIMBER.

Avec toi
J'y vais aussi, je veux voir finir le coupable.

Casca sort.

M'attachant à ses pas comme une ombre implacable,
Je le suis, attendant le jour tant appelé
Où je verrai César dans son crime immolé.

AVANT LA BATAILLE (LES ARMÉES SONT EN PRÉSENCE).

CÉSAR en avant des rangs.

Je ne reconnais plus mes légions. J'ordonne
D'avancer, on s'arrête, ou bien l'on m'abandonne
Quand je marche en avant. C'est une trahison...
Elle ne pourra rien et j'en aurai raison.

Aux soldats.

Reconnaissez la voix de César. Ils se taisent.

On entend des murmures.

Point d'acclamations ! Ces bruits-là me déplaisent.

CIMBER qui l'observe.

Il est troublé.

CÉSAR.

Je vois mon destin balancer.
Ah ! je sais un moyen de les faire avancer.

Il me faut tout risquer pour ce moment suprême.
J'irai seul.

César s'avance à dix pas des rangs ennemis, on lui lance une grêle de traits. Il reçoit les uns sur son bouclier, évite les autres par un mouvement adroit.

CIMBER.

Il commande à la mort elle-même.

VOIX DE SOLDATS.

Laisserons-nous César succomber sous nos yeux ?

AUTRES VOIX DE SOLDATS.

César est un héros, le favori des dieux.

Les soldats se précipitent sur l'ennemi.

APRÈS LA BATAILLE.

CÉSAR.

Le ciel en soit loué, la journée est finie.
Ailleurs c'était la gloire, ici c'était ma vie
Pour qui j'ai combattu. C'en est fait, désormais,
Je suis invulnérable au sort, à tous ses traits ;
Je puis enfin compter vraiment sur ma fortune;
A cette heure échappé, je n'en dois craindre aucune ;
Le destin et la mort, j'ai triomphé de tout.

CIMBER à part.

Le destin peut changer et la mort est partout.

QUELQUES JOURS APRÈS LA BATAILLE.
LA TENTE DE CÉSAR.

CÉSAR, PANSA, puis le jeune OCTAVE.

PANSA.

O César, ton neveu, ton fils par la tendresse
Et par l'adoption. Octave...

CÉSAR.

Ne se presse
Pas beaucoup de chercher les combats, je le vois.
En Espagne je suis déjà depuis sept mois,
Et lui vient aujourd'hui seulement... Quel air sombre,
Beau, mais si jeune encor le front si chargé d'ombre.

OCTAVE.

Salut, César.

CÉSAR.

Salut, mon cher Octave. Eh bien!
Désires-tu de moi quelque chose?

OCTAVE.

Moi, rien.

CÉSAR.

Tu sais que dans mes mains est la toute puissance.

OCTAVE.

Je le sais.

CÉSAR.

Tu me tiens, mon fils, par ta naissance.

OCTAVE.

Je le sais.

CÉSAR.

Quelquefois n'as-tu donc pas pensé
Que ton sort pouvait être au mien intéressé ?

OCTAVE.

Pourquoi me demander cela ? Moi, je soupçonne
Toujours qui m'interroge et ne m'ouvre à personne.

CÉSAR.

Te défierais-tu donc de moi ?

OCTAVE.

C'est différent,
Je suis presque ton fils, ton plus proche parent.
Parle, je puis répondre.

CÉSAR.

Eh ! bien, mon cher Octave,
Pour un si jeune front, ce front semble bien grave.
Quoi ! n'as-tu pas au cœur de tendre affection
Pour quelque Lycoris ?

OCTAVE.

Je suis sans passion.
J'ai des goûts...

CÉSAR.

Des amis ?

OCTAVE.

J'aime la solitude.

CÉSAR.

Et rien autre ?

OCTAVE.

Les vers, je me plais à l'étude.

CÉSAR.

Les armes ?

OCTAVE.

Si je puis les armes à la main
Vers le but que je cherche essayer mon chemin.

CÉSAR.

Et ce but quel est-il ?

OCTAVE.

Parfois, de la pensée,
Suivant par Théagène [1] une ligne tracée,
J'ai cru que vers un point obscur, un but lointain,
Comme à travers la nuit m'attirait le destin.

CÉSAR souriant.

Veux-tu donc être roi ?

OCTAVE.

C'est autre chose encore,
C'est un autre pouvoir.

[1] Astrologue.

CÉSAR.

Et son nom?

OCTAVE.

Je l'ignore.

CÉSAR.

Pourtant on doit savoir ce qu'on veut obtenir
Pour l'atteindre et fixer d'avance l'avenir?
Écoute, pour monter il faut d'abord... courage.

OCTAVE.

J'en ai.

CÉSAR.

Ruse parfois.

Octave se tait.

Cela vient avec l'âge.
Ayant par ces moyens vaincu ses ennemis,
On peut leur pardonner quand on les a soumis.

A part.

Par ce dernier côté voyons s'il me ressemble.

OCTAVE.

Moi, je n'agirai pas de la sorte, il me semble,
Je proscrirai toujours mes ennemis vaincus.

CÉSAR.

Eh! quoi, jamais clément?

OCTAVE.

Quand je n'en aurai plus.

QUATRIÈME PARTIE

I

FIN DE CÉSAR

LA DICTATURE PERPÉTUELLE

Le Forum.

CITOYENS ROMAINS.

UN CITOYEN.

Beau triomphe ! et César est à son quatrième.

SECOND CITOYEN.

Ah ! Pompée...

LE PREMIER.

Il alla seulement au troisième.

LE SECOND.

Oui, mais lui, des Romains il ne triomphait pas.
C'est nouveau.

LE PREMIER.

J'en conviens et j'en gémis, hélas !
L'un des fils de Pompée, — un grand nom, — en Espagne,
Mort, l'autre fugitif. La tristesse me gagne
En songeant à leur sort, à la funeste fin
D'une famille ancienne et bien illustre enfin.

UN TROISIÈME.

Retrancher ce triomphe eût été plus habile
A César, car toujours une guerre civile
Est un fléau ; sans doute on la doit étouffer,
Mais d'un malheur public c'est mal de triompher.

UN QUATRIÈME.

César se permet tout, et de tout il est maître,
Le moment des revers pour lui viendra peut-être.

LE PREMIER.

César a sa fortune.

UN VIEUX CITOYEN.

Un sort trop glorieux
Irrite les destins jaloux et tous les dieux.

LES MÊMES, LE PROLÉTAIRE.

PREMIER CITOYEN

Eh ! bien donc, ton César a la toute puissance.

LE PROLÉTAIRE.

J'admire encor César, mais je hais qui l'encense.

UN CITOYEN.

Quoi ! n'as-tu pas toujours désiré sa grandeur?

LE PROLÉTAIRE.

Je n'aime pas qu'on soit si grand. J'ai sur le cœur,
Moi, ces airs fastueux qu'a présent il se donne;
Puis à nos ennemis sottement il pardonne.
Je n'aime pas non plus cette clémence-là.

UN CITOYEN.

Eh ! quoi, voudrais-tu donc qu'il fît comme Sylla?

LE PROLÉTAIRE.

Non, comme Marius. Il ne sait pas proscrire.
Je voudrais... je voudrais déjà lui voir écrire
Des listes où seraient les noms des patriciens,
De nos vieux ennemis qui sont aussi les siens.
Il fait vendre les biens des vaincus, les partage
Avec quelques amis ; pour nous quel avantage
Dans tout ceci?

UN CITOYEN.

Quel tort peux-tu lui reprocher?

LE PROLÉTAIRE.

La vie est toujours rude et le pain toujours cher.
C'est sa faute, il fait tout à présent, il commande
Et comme auparavant notre misère est grande.

UN CITOYEN.

Il a distribué du bled aux pauvres gens.

UN AUTRE.

Il donne des festins publics aux indigents.

LE PROLÉTAIRE.

Beau secours d'un moment, largesse intéressée
Dont il se targue fort et souvent mal placée;
Il a tort, quelque jour il s'en repentira.

UN CITOYEN.

Si tu n'es pas content, qui te contentera?

LE PROLÉTAIRE.

Nous serons satisfaits quand nous aurons vos terres,
Vos maisons, vos jardins.

UN CITOYEN.

Qui, vous!

LE PROLÉTAIRE.

Les prolétaires.

UN CITOYEN.

Ces gens sont dangereux pour nous en vérité,
J'aime encor mieux mon bien, moi, que la liberté.

LA MAISON DE CÉSAR.

CÉSAR seul, ensuite ANTOINE.

CÉSAR.

Me voilà dictateur perpétuel... c'est comme
Si j'étais roi. Je suis pour toujours maître à Rome.

Je puis tout. Ce pouvoir sera grand dans mes mains;
Je mériterai d'être obéi des Romains.
Je veux, de monuments durables, magnifiques,
Embellir cette ville, y bâtir des portiques,
Des temples,—les perçant d'un canal, assainir,
S'il se peut, les marais Pomptiens et fournir
A la culture un sol nouveau. Partout nos plages
Se hérissent de rocs abondants en naufrages;
J'arracherai ces rocs, je creuserai des ports,
De l'isthme de Corinthe unirai les deux bords,
Le Tibre et l'Anio. Du lac Fucin, les ondes
Couleront vers la mer sous des voûtes profondes.
Carthage de sa cendre à ma voix renaîtra,
Et de mes vétérans elle se peuplera.
Je sais trop que nos mœurs ont fait notre ruine,
Je ressusciterai l'antique discipline.
J'ai profité de plus d'une mauvaise loi,
Je ne veux pas qu'un autre en profite après moi:
Aux prêteurs, aux consuls les provinces données,
Le seront désormais au plus pour deux années.
De l'année elle-même, ordonnant mieux le cours,
J'en règlerai les mois, j'en fixerai les jours,
Dans le calendrier replaçant l'harmonie
De la terre et du ciel que l'homme avait bannie.
Pour prévenir le trouble et les séditions,
Au peuple je ferai des distributions
De blé; parmi les grands j'aurai des créatures.
Avec des consulats, le sénat, des prétures...
J'ai besoin d'autre chose encor pour effacer
Les souvenirs toujours prompts à se retracer,
De la loi de l'État aux pieds par moi foulée
Et de la liberté sous ma gloire voilée.
Il me faut plus de gloire — et c'est le seul moyen
De fonder un pouvoir, partout, comme le mien.

Tout autre est misérable.— Oui, faire une conquête
Plus vaste, plus lointaine : un jour si je m'arrête
Et cesse de remplir d'un grand bruit l'univers,
Les Romains entendront bientôt traîner leurs fers.
J'ai près de soixante ans, j'irai de ma personne,
— Car des armes l'éclat tout puissant ne se donne
Jamais au général absent lorsqu'on se bat,
Et que nul n'a pu voir sur le champ du combat.—
Mes vieilles légions me verront reparaître
Et, comme si j'avais à me faire connaître,
J'irai chez les vainqueurs impunis de Crassus
Réparer nos affronts dernièrement reçus.
Et puis... j'ai toujours l'œil fixé sur ces contrées
De nous par de si grands espaces séparées,
S'étendant où le nord confine à l'orient.
De là je vois venir un déluge effrayant,
Races encor sans nom, sauvages et guerrières;
— J'ai par delà le Rhin rejeté les premières—
Qui pourraient, en tombant sur nous, nous écraser,
Mais que dans leur berceau je veux aller briser.
Vainqueur, je passerai la gorge hircanienne
Et puis, faisant le tour de la mer Caspienne,
Le Caucase franchi, des Romains j'entrerai
Le premier au pays des Scythes, soumettrai
Tous ces peuples placés aux limites extrêmes
Du monde des Germains, tous les Germains eux-mêmes.
Peut-être les Romains, de murmurer lassés,
Alors trouveront-ils que j'en ai fait assez.
Mais, avant de partir, un grand dessein me tente,
Une distinction inconnue, éclatante
Réservée à César seul. Rome, bien des fois,
A vu des dictateurs, mais n'a pas vu de rois
Depuis ces temps lointains qui nous semblent un rêve.
Est-ce un grand changement au fond, si je relève

Le trône? n'ai-je pas déjà ma chaise d'or?
Ceindre le diadème, il faut un pas encor,
Mais je puis, par un droit que le sénat me donne,
Porter, la différence est mince, une couronne.
J'ai de la royauté tout, excepté le nom;
Ah! le nom est beaucoup. César roi... pourquoi non?
Ce serait plus nouveau, plus grand, plus impossible...
Impossible pour tous, non pour moi... pas terrible...
Ce peuple avoir un roi! Peuple étrange en effet,
Qui ne veut pas du mot et s'arrange du fait;
Mais il acceptera le mot. Donc l'on me nomme
Roi; de ce nom paré soudain je quitte Rome,
Je laisse ici s'user les préjugés anciens,
S'accoutumer au roi César les patriciens;
Pendant ce temps je vole aux bornes de l'Asie
Par l'admiration tuer la jalousie.
Alors des noms venus des bouts de l'univers,
Noms de peuples par moi conquis et découverts,
Une expédition unique, merveilleuse,
Ma gloire aujourd'hui grande, et bientôt fabuleuse,
Retentissent à Rome, et je reviens enfin
Entouré d'un éclat plus que mortel, divin.
Déjà par ce sénat, qui lâchement m'adore,
Je suis déclaré dieu; dieu cent fois plus encore
Je reparais, tout tombe aux pieds du dieu nouveau...
Ou bien l'on me reçoit par un coup de couteau.
Ce sera l'un ou l'autre. A cette heure il m'importe
De bien sonder le peuple. Est-elle donc si forte
Cette haine des rois? n'exagère-t-on point?
Antoine à consulter sera bon sur ce point.

Entre ANTOINE.

A quand, ô dictateur, la dignité plus haute
Qui manque seule encore à César?

CÉSAR.

Une faute,
Je le crains. Être roi dans Rome! Ai-je raison?
Ai-je tort?

ANTOINE.

Il te faut, ô César, ce grand nom,
Ce nom ferait défaut à ton sort dans l'histoire;
Tu n'aurais pas été jusqu'au bout de ta gloire,
Tu n'aurais pas vaincu le préjugé, la loi,
Et quelque chose ici serait plus fort que toi.

CÉSAR.

Eh! bien, je serai roi; je suis ma destinée,
A monter ce degré, le dernier, entraînée.
Mais comment amener, par cette récompense
Les Romains à payer mes exploits?

ANTOINE.

On y pense.
Repose-t'en sur nous; nul ne fut compromis
Par le zèle un peu trop fougueux de ses amis.
Toi, refuse longtemps, puis laisse-toi contraindre;
Tu sais pour réussir que parfois l'on peut feindre,
Et tu n'as pas en vain bien souvent répété,
D'Euripide ce vers digne d'être cité :
On doit en toute chose observer la justice,
Excepté pour régner. Tu n'es pas le complice
De nos desseins secrets; tu peux t'en irriter,
A la fin tu n'auras qu'à ne pas résister.

CÉSAR.

Mais quels sont vos moyens?

ANTOINE.

Oh! nous sommes habiles,
Et nous avons d'abord les livres des sybilles,
Des livres fort anciens, c'est un point important,
Qu'on cite et ne lit point, que personne n'entend.
Cotta, l'un des gardiens de ces livres antiques,
Un homme fort expert aux choses prophétiques,
A su l'art d'y trouver un oracle des dieux
Qui doit toucher le cœur de tout homme pieux,
Et ne serait pas mieux quand on l'aurait fait faire;
Il affirme qu'un roi peut seul vaincre à la guerre
Les Parthes; or, cela te regarde, car toi
Tu veux vaincre ce peuple. Il faut donc être roi.
Il te faut à regret, bien à regret sans doute,
A l'intérêt public céder, quoiqu'il t'en coûte.
Aux oracles des dieux on doit se conformer.

CÉSAR.

Très-bien.

ANTOINE.

Déjà ce bruit que l'on a fait semer
Dispose les esprits en ce sens, favorise
Le succès décisif de la grande entreprise.
Et puis, César, il faut que tu sois averti;
Mais c'est bien entendu, tu n'as pas consenti.
Voici venir dans peu les fêtes lupercales,
Semblables en folie au temps des bacchanales:
Ce jour-là, sur ton front, en fou, je poserai
Le diadème.

CÉSAR.

Et moi je le refuserai.

II

CICÉRON ET BRUTUS

TUSCULUM.

CICÉRON dans sa bibliothèque, ensuite BRUTUS.

CICÉRON.

Je suis assez content de cette période,
Mon ouvrage est disert, abondant, ma méthode
Peut véritablement former un orateur;
Mais que sert l'éloquence avec un dictateur?
Et cependant j'ai pu montrer encor la mienne,
Il n'est du grand César grâce que je n'obtienne,
Et des plus purs Romains chacun vient, attristé,
Chez un bon citoyen s'ouvrir en liberté.
Faible adoucissement d'un malheur sans remède!
La liberté n'est plus, aux temps mauvais je cède;
Quand tout sert, il faut bien se résigner, servir;
Non, cette liberté rien ne peut la ravir
A l'âme; elle est ici dans cette solitude.
Je puis la conserver toujours, grâce à l'étude,
Comme les sages grecs, dont j'ai grossi les rangs,
Ont conservé la leur sous le joug des tyrans.

Entre Brutus.

CICÉRON.

Mais Brutus sous mon toit! ma maison tusculane
Est un temple sacré, n'est plus un toit profane.

Les dieux sont avec toi, Brutus, et la vertu.
Te voilà toujours pâle, inquiet.

BRUTUS.

Que veux-tu?
Oui, mon âme est malade, orageuse, agitée;
De desseins combattus remplie et tourmentée;
Je viens goûter un peu de paix avec celui
Que nous honorons tous, et chercher près de lui,
S'il se peut, quelque trêve à mon inquiétude.

CICÉRON.

La source du repos, Brutus, est dans l'étude;
Je souffre aussi des temps, qu'hélas! nous subissons;
Mais la philosophie a pour moi des leçons,
Elle m'enseigne l'art de supporter la vie.

BRUTUS.

Pourtant, quand tu perdis ta fille, ta Tullie,
Cette philosophie échoua dans ton cœur,
Contre l'excès poignant d'une amère douleur.

CICÉRON.

Ah! oui, des coups cruels ont frappé ma famille,
Deux fils et ma Tullie.

BRUTUS.

Eh bien! ce que ta fille
Était alors pour toi, Rome l'est pour Brutus,
Et depuis qu'elle est morte, il l'aime encore plus.
Sur ce penser mon âme est constamment tendue,
Je pleure à tout instant la liberté perdue.
Mais est-elle donc morte, ô Marcus, en effet?
Faut-il désespérer de Rome tout à fait?

CICÉRON.

Hélas! j'espère peu.

BRUTUS.

Que faire donc?

CICÉRON.

Un livre.

BRUTUS.

Non, ce n'est pas cela.

CICÉRON.

Tous deux nous dûmes suivre,
Le parti de Pompée, il semblait le meilleur.

BRUTUS.

C'était le vrai parti, celui des bons.

CICÉRON.

Le leur,
Sans doute; mais combien de dégoûts, de mécomptes!
Nulles décisions énergiques et promptes,
Des fautes, des lenteurs et des airs de Sylla.

BRUTUS.

Si Pompée eût vaincu, nous n'en serions point là.

CICÉRON.

Ah! peut-être pas mieux.

BRUTUS.

Je n'aimais pas Pompée,
Dans le sang paternel sa main s'était trempée;

A lui je n'adressais ni discours, ni salut;
Il n'était dans son camp rien qui ne me déplût.
Mais je cherche avant tout ce que veut la justice
Et de mes sentiments lui fais le sacrifice.
Je le ferai toujours.

CICÉRON.

Nous avons dû tous deux
Être amis de César.

BRUTUS.

Ceci, j'en suis honteux.
Par ses fautes Pompée avait perdu sa cause,
Je crus que l'on pouvait attendre quelque chose
De César; je l'aimais; tout bas, en rougissant,
Je te le dis : je l'aime encore.

CICÉRON à part.

C'est le sang
Qui parle.

BRUTUS.

Mais je hais, Marcus, sa tyrannie.
De là tous mes tourments. Oh! c'est une agonie
Vers ce que l'on maudit se sentir entraîné!
Pourquoi les dieux l'ont-ils de la sorte ordonné?
Pourquoi lui l'ennemi de l'État, et le nôtre?
Que l'État ne fût-il opprimé par un autre!
Je n'hésiterais pas... Mais faut-il hésiter?

CICÉRON.

A quoi, mon cher Brutus?

BRUTUS.

Que sais-je? à tout tenter...

Non, je ne tenterai rien; ce sont des paroles
En l'air, n'attache pas à ces discours frivoles
Trop d'importance, oublie un discours furieux.
Je ne songe, à cette heure, à rien de sérieux.

CICÉRON.

Dans tes secrets toujours de moitié je veux être,
Et tu m'associerais à tes desseins?

BRUTUS à part.

Peut-être.

CICÉRON.

Son pouvoir est solide, on ne peut espérer
De l'abattre.

BRUTUS à part.

Peut-être.

CICÉRON.

Il le faut endurer.

BRUTUS à part.

Peut-être.

CICÉRON.

Au moins César fonde la tyrannie,
Il faut en convenir, à force de génie;
Cet homme est sans pareil, jamais être mortel
Ne reçut tant de dons et de faveurs du ciel.
Le plus grand général de ce temps où nous sommes,
De tous les temps, je crois.

BRUTUS.

Oui, des millions d'hommes
Sont morts... pour lui.

CICÉRON.

Poëte, un orateur divin,
Et dans le genre simple un très-bon écrivain,
Aimable, généreux, aimant les arts, l'étude,
Sachant tout.

BRUTUS.

Il faut bien, pour que la servitude
Nous atteigne, un César. Il faut que sa grandeur
Prête à notre esclavage un faux air de splendeur :
Toute autre tyrannie est impossible à Rome.
Et comment les Romains serviraient-ils un homme
Sans gloire, sans génie? Ah! sans doute... Mais nous
Même du grand César embrasser les genoux,
Nous n'y consentirons jamais.

CICÉRON.

On doit se prendre
A l'espoir qui nous reste; oui, César peut nous rendre
Un jour la liberté, nos droits...

BRUTUS.

Je le voudrais,
Je ne l'espère pas, car je l'ai vu de près.

CICÉRON.

Eh! bien, moi, cher Brutus, d'espérer je commence;
Parlant pour Marcellus et louant la clémence
De César.

BRUTUS.

Beaucoup trop.

CICÉRON.

Mais c'était obligé.

BRUTUS.

Je ne saurais l'admettre et je fus affligé,
Je dois te l'avouer sincèrement, d'apprendre
Qu'à cette humilité le sénat pût descendre;
Aux genoux de César que Caius Marcellus,
O honte! soit tombé pour son frère Marcus,
Que tous les sénateurs se levant de leur place
Lâchement de César aient imploré sa grâce.
Je n'eus pas fait comme eux, ni comme toi vanté
En des termes si forts sa magnanimité.
Ce droit de pardonner, ce droit qui le lui donne?
Il faut d'abord savoir à lui si l'on pardonne
Et je ne le sais pas encore.

CICÉRON.

Eh! quoi, blâmé
Par Brutus un discours dont chacun fut charmé,
Dont la péroraison enleva le suffrage
De tous les gens de goût!

BRUTUS.

C'est un fort beau langage,
Fleuri...

CICÉRON.

Ce ne fut pas le style seulement
Qu'on admira, Brutus; ce fut également
Le courage discret, l'audace tempérée
Avec lesquels ma voix hardie et mesurée
Fit entendre le vœu, manifesta l'espoir
Que César, déposant son absolu pouvoir,
La liberté...

BRUTUS.

Vain songe, erreur trop complaisante!
Non, non, qui parle ainsi pour moi rêve ou plaisante.
Lui, César, aux Romains rendre la liberté!
Le mort par l'assassin est-il ressuscité?

CICÉRON.

Il ne faut pas, Brutus, de vertu si farouche,
Nul beau trait ne t'émeut, nul discours ne te touche.

BRUTUS.

Je l'avouerai, Brutus ne peut se résigner
A le remercier s'il veut bien épargner
Ceux qui, trop généreux, lui l'épargnent encore.
Je ne suis pas touché d'un discours qui l'implore,
Célébre sa bonté; quand il faudrait oser
De son crime, Marcus, hautement l'accuser.

CICÉRON.

La voix est-elle libre, et nous est-il loisible
De lui dire...

BRUTUS.

Il est vrai, trop vrai. Rien n'est possible.
Adieu, cher Cicéron, j'honore tes vertus,
Mais tu ne peux sentir... tu n'as pas nom Brutus.

III

CÉSAR ET CICÉRON

CICÉRON seul, puis BARBA, ensuite CÉSAR.

CICÉRON.

Pauvre Brutus, son âme est toute à la vengeance.
Il n'aime pas assez les lettres, l'éloquence,
Et dans les camps, je crains qu'il n'ait gâté son goût.
Les lettres seul refuge! Oui, toujours et partout
Elles ont soutenu mon cœur et ma pensée.
Je vais continuer mon œuvre commencée;
Le feu de ses discours fiévreux et véhéments
Pourrait bien m'inspirer quelques beaux mouvements.

Entre BARBA, lieutenant de César.

César pour oublier les pompes triomphales
Chez ton voisin Philippe, au sein des saturnales
Est venu, Tullius, et s'invite chez toi
Pour le troisième jour, c'est aujourd'hui.

CICÉRON.

Qui, moi?
César, le grand César, dans ma villa modeste!
Quel honneur pour mon toit! mais ma table...

BARBA.

Il déteste
Les fastueux repas.

CICÉRON.

Ah ! la réception
D'un tel hôte !

BARBA.

César vient à condition
Que tu le recevras en ami.

CICÉRON.

Mais sa suite?

BARBA.

Deux mille hommes.

CICÉRON.

Grands dieux ! comment...

BARBA.

César n'invite
Que lui chez Cicéron. J'ai logé les soldats
Et leur nombre un peu grand ne te gênera pas.

CICÉRON.

Ah ! je suis plus flatté que je ne saurais dire...
César chez moi !

BARBA à part.

Voilà comment il sait séduire
Haut.
Ses ennemis. Adieu, Marcus, point de souci.

CICÉRON.

Et quand...

BARBA.

Dans un moment tu le verras ici.

CICÉRON seul.

César va donc venir... et ma femme est à Rome !
Elle eût tout préparé... Recevoir un tel homme
Dans ma maison... Pour moi, je ne saurais penser
Qu'à tout espoir du bien il faille renoncer.
Puisque César vient voir Cicéron, c'est qu'il songe
A nous rendre bientôt la liberté. — Vain songe,
Dit Brutus, il se trompe. Oui, c'est là le moment,
Et pour la liberté parlons-lui hardiment.

Entre CÉSAR.

Salut, cher Cicéron, je viens dans ta demeure
Converser avec toi, sans témoin.

CICÉRON à part.

Voici l'heure
Haut.
De frapper un grand coup. César, des dieux amis
Du bonheur des Romains ont sans doute permis
Un entretien qui peut dans cette conjoncture
Changer...

CÉSAR.

Cher Tullius, parlons littérature,
Car, je ne sais plus rien des affaires d'État,
Quand je suis chez l'auteur qui mit son consulat
En vers, en fort beaux vers : je viens de les relire,
Et plus je les relis, oui, plus je les admire.
Dans le commencement tu t'étais surpassé,
La fin charme un peu moins, Apollon s'est lassé.

Comment fais-tu pour joindre une prose choisie,
Et l'éloquence encore avec la poésie?

CICÉRON.

Et lui-même, César, à tous a bien prouvé
Qu'on peut être à la fois orateur achevé,
Élégant écrivain, grammairien, poëte,
Partout où son pied pose il fait une conquête.

CÉSAR.

Tu me pardonnes donc de t'avoir réfuté?

CICÉRON.

Ah! ton Anti-Caton; moi, je fus enchanté,
D'avoir pour adversaire un vainqueur de ta sorte.
Caton avait-il tort? tu l'as vaincu, n'importe...

CÉSAR.

Laissons, cher Tullius, ce sujet de côté,
C'est de la politique.

CICÉRON.

Oui, pour la liberté,
Je combattais alors. Oui, pour la même cause,
On me verra toujours combattre...

CÉSAR.

Pour ta prose
Moi je combats; à ceux dont l'extrême rigueur
Te reproche la pompe et parfois la longueur,
Je dis que l'ornement sied à l'art oratoire;
Quand on fait un discours, on n'écrit pas l'histoire.
L'histoire veut un style élégant mais concis,
Où tout soit naturel, simple, animé, précis,

CICÉRON.

Qui rappelle en un mot celui des Commentaires.

CÉSAR.

Ah ! je n'y pensais pas.

CICÉRON.

Ces critiques austères,
Qui me reprochent tant, César, ma diction
Trop pompeuse, et je crains que leur opinion,
Ne soit un peu la tienne aussi, ceux-là prétendent...
Dois-je?...

CÉSAR.

Tout est permis à ceux qui se défendent.

CICÉRON.

Que ton style n'est pas assez nombreux, savant.

CÉSAR.

C'est que je crois encore agir en écrivant.

CICÉRON.

Cette observation faite, et César pardonne,
Je crois.

CÉSAR.

La liberté, tu vois que je la donne.

CICÉRON.

J'ajouterai de même avec sincérité,
Qu'a ta prose il n'est rien d'égal pour la clarté,
La fermeté modeste et digne, c'est attique,
Et c'est romain.

CÉSAR.

Tu sais tempérer la critique
Et louer finement. Tu viens de prononcer
Deux mots : Attique et Rome, ils donnent à penser.
Je trouve qu'en dépit de mérites bien rares,
J'en connais près d'ici... Nous sommes des barbares
Comparés à ces Grecs, fleur du génie humain.

CICÉRON.

Il ne faut pas au Grec immoler le Romain.

CÉSAR.

Non, mais tu conviendras avec moi que la Grèce,
Du langage et du goût fut toujours la maîtresse.
Elle est exquise en tout, et notre *urbanité*,
A l'*atticisme* grec le cède en vérité.
Ce tour facile, heureux, qui semble négligence,
Et trouve, sans effort, la suprême élégance,
Cet art qui se dérobe et que l'on sent si bien,
Ces mots harmonieux, unis par un lien
Imperceptible et fort, la phrase cadencée,
Pourtant libre, en l'ornant, laissant voir la pensée,
Qui fait qu'on n'est jamais surpris, toujours charmé,
C'est la grâce, la fleur, comme ils disent l'*acmé*.
Car il faut emprunter à leur langue divine,
Ce que ne traduit pas la parole latine.
Toi-même, tu le sais, toi-même en écrivant,
Sur la philosophie, oui, tu le dis souvent,
Que nulle expression latine ne peut rendre
Le mot grec, tu te sers du grec pour faire entendre,
A nos grossiers Romains des Grecs ingénieux
Les arguments subtils et parfois captieux.

C'est beaucoup pour ma cause, et ces Grecs que je vante,
Qu'ils puissent enrichir ta parole savante.

CICÉRON.

Il est vrai que les Grecs sont nos maîtres en tout;
Ils nous ont enseigné le vrai beau, le vrai goût;
Mais notre langue aussi, César, a ses vertus,
Qu'elle est austère et grave, écrite par Brutus!
Elle est un instrument de force, elle respire
Je ne sais quoi d'auguste et qui tient à l'empire,
A ce titre elle doit, César, te convenir.
Mais elle peut aussi des paroles fournir,
Pour un discours hardi, je ne dis pas hostile,
Qui...

CÉSAR.

Pour en revenir, cher Tullius, au style,
Le nôtre sur les Grecs s'est tout d'abord formé;
Et même avant ce temps par toi si renommé,
Pour premier bégaiement notre muse novice
Au berceau répéta les chants de sa nourrice.
Nos poëtes anciens, Actius, Nœvius,
Qu'ont-ils fait? et qu'a fait le vieux Pacuvius?
Ennius était Grec, né dans la Campanie,
Et ce Lucrèce enfin, dont j'aime le génie,
Parce qu'avec ardeur il peint la volupté
Et nie en très-beaux vers notre immortalité,
Guidé par Empédocle, il chante la nature,
En le divinisant il répète Épicure;
Plaute imite les Grecs, ne les surpasse pas,
Et tout Romain qu'il est, il marche sur leurs pas;
Térence, le poëte aimable, fin et tendre,
Je l'ai dit dans mes vers, est un demi-Ménandre.

CICÉRON.

Mais si de l'art des Grecs ils sont tous pénétrés,
Ils trouvent des accents par leur âme inspirés,
Des accents bien romains : chez eux grecque est l'écorce,
Mais romaine est la séve. On y sent une force
Puissante bien que rude, un cachet tout romain,
Et du peuple vainqueur du monde on voit la main.
Lucrèce aurait mieux fait de laisser Épicure;
Mais ce qu'il peint en traits si fiers, c'est la nature
Du Latium, il dit les fureurs de nos sens
Avec une ardeur sombre et de tristes accents :
Un Grec n'eût pas connu cette passion triste.
Pour Plaute et pour Térence, en effet, il n'existe
Guère d'autres sujets que des sujets prêtés
Par eux à notre Muse et par elle empruntés.
Mais les mœurs des Romains près des mœurs de la Grèce
S'y montrent. L'Andrienne exprime une tendresse
Chaste, étrangère aux Grecs et d'un charme ingénu;
Enfin, il est un genre à tes Grecs inconnu :
L'épigramme, chez eux, ce n'est qu'une sentence,
Mais sans trait; la satire à Rome a pris naissance
Avec notre poëte amer Lucilius.

CÉSAR.

A propos d'épigramme, on dit que Catulus,
— Que je pourrais citer en faveur de ma thèse, —
Contre moi s'en permet, et je serais bien aise
De les connaître mieux. A table on me lira
Celle dont le titre est : César et Mamurra.

CICÉRON.

Elle est bien impudique et bien injurieuse.

CÉSAR.

Peu m'importe l'injure. Une muse joyeuse,
Même lascive, un peu, ne déplaît pas toujours
Et délasse l'esprit de plus graves discours.
Les tiens m'ont enchanté. Parmi le bruit des armes,
Souvent de ton esprit j'ai regretté les charmes.

CICÉRON.

Mais je voulais aussi... Ce serait te tromper
Que de ne pas te dire enfin...

CÉSAR.

Allons souper.

IV

LA CONSPIRATION

LE SÉNAT.

Pendant que les sénateurs prennent place, CIMBER et CASCA s'entretiennent dans un coin de la salle.

CIMBER.

Eh bien ! sens-tu toujours le remords et le doute
T'agiter, cher Casca ?

CASCA.

Non pas quand je t'écoute,
Non pas ici surtout quand je vois ce sénat,
Qui devrait se montrer le rempart de l'État,
Nous livrer à César et se faire une étude
D'inventer des moyens pour nous de servitude,
Mettre aux mains du tyran toutes les dignités,
Tous les pouvoirs publics jusqu'ici respectés,
Mais qui ne sont plus rien, grâce à tant de bassesse,
Que la dérision d'un vain nom qu'il nous laisse.

CIMBER.

Oui, tous sont à ses pieds ardents à se jeter,
C'est à qui parviendra sur l'autre à l'emporter.

César peut, cela plaît au galant personnage,
Cacher d'une couronne un front chauve avant l'âge;
Il a droit de siéger sur un trône royal,
De porter en tous lieux un habit triomphal.
La population romaine est amoindrie
D'un tiers, on l'a nommé père de la patrie.
On frappe la monnaie à son nom, à ses traits,
Dans les temples, partout, on place ses portraits.
L'autel de Quirinus a son César d'ivoire,
Ailleurs il est d'airain, tenant une victoire;
Sa statue au Forum, près de celle des rois,
S'élève; honneurs bien dus au destructeur des lois!

CASCA.

Là de l'ancien Brutus la statue est placée,
Et celle de César par elle est menacée.

CIMBER sourlant.

Oh! César ne craint rien.

CASCA.

Sénat adulateur,
Tu l'oses proclamer César libérateur,
Va, de l'abaissement, donne, donne l'exemple,
Il ne te reste plus qu'à lui dresser un temple.
Mais tous ces sénateurs sont donc des insensés!
Ah! c'en est trop aussi.

CIMBER.

Non, ce n'est pas assez.
Le sénat est complet, on ouvre la séance,
Tu vas voir que mon zèle encore les devance.

CASCA.

Ton zèle...

CIMBER.

Il faut le perdre, ainsi nous le perdrons ;
Jamais d'assez d'honneurs nous ne l'accablerons.

Au sénat.

Pères conscrits, César, nous pensons tous de même,
Du destin des Romains est l'arbitre suprême;
Du peuple il représente en lui la majesté,
Ce peuple se doit donc, et pour sa dignité,
De décorer César d'honneurs incomparables:
Que le monde jamais n'en ait vu de semblables,
Pour qu'il dise: En leur chef se voulant honorer,
Voilà de quel éclat ils ont su l'entourer.
Aux titres décernés, moi, j'applaudis sans doute,
Mais à ce qu'on a fait je voudrais qu'on ajoute;
César est à nos yeux le plus grand des humains,
Tous les pouvoirs déjà sont remis dans ses mains ;
J'approuve; on en a fait un dieu, j'approuve encore;
Mais alors comme un dieu que vraiment on l'implore.
Donnez-lui des autels pour l'adoration,
Qu'à l'*invincible dieu* soit leur inscription,
Qu'il ait, admis au rang des personnes divines,
Un culte régulier, des prêtres, des flamines.

ANTOINE.

Moi je demande à l'être.

CIMBER.

Antoine, en vérité,
Doit obtenir ce titre, il l'a bien mérité.

UN SÉNATEUR.

Pour César, qu'à toujours Jupiter on le nomme.

CIMBER.

Ce nom relèvera la majesté de Rome.

UN SÉNATEUR.

Que les Romains au ciel offrent des actions
De grâce, avec des vœux, des immolations,
Chaque jour où César obtint quelque victoire.

UN SÉNATEUR.

Sans oublier le jour, si digne de mémoire,
Où César vint au monde.

CIMBER.

Enfin, puisque ce dieu
A notre terre, hélas! doit dire un jour adieu
Pour remonter au sein de l'Olympe céleste,
Quand viendra ce moment à nos cœurs si funeste,
Que son corps dans la ville ait droit d'être inhumé,
Pour avoir près de nous ce reste bien-aimé.

UN SÉNATEUR.

Ah! cette idée est belle, à Cimber je l'envie.

CIMBER.

Mais avant de soigner sa mort réglons sa vie,
Déclarons que ce titre *imperator* sera
Toujours le sien.

PRESQUE TOUS LES SÉNATEURS.

Toujours!

CIMBER.

Lui mort, appartiendra
A ses fils.

PRESQUE TOUS LES SÉNATEURS.

A ses fils.

UN SÉNATEUR timidement.

Il n'en a pas!

CIMBER.

N'importe,
Il pourrait en avoir.

CASCA.

La rage me transporte.

CIMBER à part.

Ah! ce trait-là par moi ne fut pas mal trouvé,
Le peuple cette fois en sera soulevé,
Haut.
Ou jamais. Est-ce tout, pères conscrits? personne,
N'a-t-il à nous donner un avis? qu'il le donne.
Sommes-nous assurés de ne négliger rien,
Pour honorer César? Voyons tous, cherchons bien.
A part.
La bassesse est à bout, la bassesse abusée
Et l'adulation elle-même épuisée.
Haut.
Maintenant rédigeons le décret mûrement,
Puis allons à César le porter humblement.

LE FORUM.

CÉSAR assis devant les rostres sur un siége d'ivoire, près de lui PANSA et BALBUS; CITOYENS ROMAINS; ensuite les SÉNATEURS.

UN CITOYEN ROMAIN.

Il a l'air soucieux et sur la multitude
Il promène un regard rempli de lassitude.

UN AUTRE.

César a bien vieilli, son front have et ridé
Semble de courtisane un vieux front mal fardé.

UN AUTRE.

César doit s'ennuyer, il ne fait plus la guerre.

UN AUTRE.

Il fait des monuments, des lois.

UN AUTRE.

C'est bien vulgaire
Pour lui qui conquérait un royaume en trois jours.

UN AUTRE.

Ah! cette activité ne peut durer toujours.

UN AUTRE.

Il court de vagues bruits, un pressentiment sombre
De conspirations qui se trament dans l'ombre.

UN AUTRE.

Des prodiges nombreux semblent le menacer,
On a vu dans les airs des fantômes passer,

Des hommes tout à coup entourés par la flamme;
On dirait que l'Orcus l'attend et le réclame.
Passant le Rubicon, il avait consacré
Quelques chevaux aux dieux, ces chevaux ont pleuré.

UN VIEUX CITOYEN ROMAIN.

César veut de l'État changer la forme antique,
Et chaque changement de notre république
Est toujours annoncé, nous disent les plus vieux,
Par des signes; je crains la colère des dieux.

UN CITOYEN.

Mais voilà le sénat qui vient, Cimber en tête,
Apporter à César quelque plate requête,
Sans doute; chaque jour, courbant plus bas le front
Devant le dictateur... ils nous le gâteront.

CIMBER à la tête du sénat.

Divin César, voici ton sénat.

César fait un mouvement de dégoût.

PANSA.

Dissimule
Ton mépris.

CÉSAR à Pansa.

C'est plus fort que moi, ce préambule
A Cimber.
Me dégoûte déjà. Donne-moi cet écrit.
Il lit.
Quel avilissement à chaque ligne inscrit!

UN CITOYEN ROMAIN.

Il ne se lève pas.

PANSA à César.

Lève-toi, l'on murmure;
Ne fais pas au sénat cette mortelle injure.

BALBUS.

Eh ! ne te lève pas ; jamais n'apprendras-tu,
César, à recevoir le respect qui t'est dû ?

CÉSAR.

Ils ne méritent pas que pour eux on se lève ;
Ce sont de lâches cœurs... Mais il faut que j'achève.
Après avoir lu.
Aux honneurs accordés pourquoi rien ajouter ?
On devrait les restreindre et non les augmenter.

UN SÉNATEUR à part.

Ces arrogances-là pour toi seront fatales !

UN CITOYEN ROMAIN.

Mes amis, c'est le temps des folles lupercales,
Oublions l'avenir, ne songeons qu'au présent ;
Il est pour chaque jour un spectacle amusant
A Rome, jeux, combats, pompe ou cérémonie,
Cela distrait, du moins jamais on ne s'ennuie.

UN AUTRE.

Vois Antoine tout nu par le Forum courir.

UN AUTRE.

Il est devant César.

UN AUTRE.

Que lui peut-il offrir ?

UN AUTRE.

Grands dieux ! un diadème.

UN AUTRE.

Oui, c'est un diadème !
Il prononce le nom de roi, scandale extrême !

UN AUTRE.

César a refusé, tout le peuple applaudit.

UN AUTRE.

Avez-vous entendu ce que César a dit?

UN AUTRE.

Oui : « Mon nom n'est pas roi, mais César. »

UN VIEUX CITOYEN.

Sa réponse
Est bonne; il faudra bien qu'Antoine aussi renonce...

UN AUTRE.

Antoine recommence, as-tu vu?

UN AUTRE.

Je le vois.
César a refusé pour la seconde fois.
Le peuple est enchanté, ce refus le transporte,
Des battements de mains la rumeur est plus forte.

LE VIEUX CITOYEN.

Mais César qu'a-t-il dit? je n'ai pas entendu,
Car je suis un peu sourd.

UN AUTRE.

César a répondu :
Jupiter seul est roi chez les Romains. J'ordonne
Que l'on dépose aux pieds du dieu cette couronne.
Et ceux qui l'appelaient roi, croyant le flatter,
Les tribuns, sur-le-champ, les ont fait arrêter.

LE VIEUX CITOYEN.

Très-bien, très-bien, César. Vois, on le calomnie.

UN CITOYEN.

Moi, je vois seulement que la farce est finie.

LA MAISON DE CÉSAR

CÉSAR rentrant du Forum, ensuite PANSA.

CÉSAR.

Je suis très-mécontent de ce qui s'est passé;
Antoine s'est conduit là comme un insensé.
N'a-t-il pas vu l'effet de cette tentative?
Il fallait s'arrêter; l'horreur des rois est vive
Chez ce peuple encor plus que je n'imaginais;
J'étais bien irrité, mais je me contenais.
Des Romains pour César l'ardeur est refroidie,
Et mon abstention ils l'ont trop applaudie.

Entre Pansa.

Que me veut-on? ne puis-je être seul un moment?

PANSA.

On vient d'emprisonner, par le commandement
De deux tribuns, tous ceux qui, peut-être peu sages,
Du royal diadème ont orné tes images.

CÉSAR.

Et quels sont ces tribuns?

PANSA.

L'un est Cesetius.

CÉSAR.

Un mortel ennemi.

PANSA.

L'autre est Épidius
Marcellus.

CÉSAR.

Factieux aussi. Cette insolence
Est trop forte. A tous deux j'imposerai silence,
Je les ferai demain de la ville expulser.

PANSA.

Mais toi-même, César, as semblé repousser...

CÉSAR.

D'accord, mais à moi seul convenait de le faire,
Et l'ordre des tribuns n'est pas moins téméraire,
Car nul autre que moi ne devait le donner :
Il est des mécontents, on veut m'assassiner.
Découvrant sa gorge.
Eh bien ! voilà ma gorge, on peut frapper, qu'on frappe,
Et qu'une fois enfin à ce tourment j'échappe.

PANSA.

Fais-toi garder, César.

CÉSAR.

Non, laissons tout au sort ;
S'occuper du péril toujours, mieux vaut la mort :
La mort importe peu quand on n'en sait pas l'heure,
Une fin imprévue est toujours la meilleure.

LA MAISON DE BRUTUS.

BRUTUS seul, tenant un billet ouvert, ensuite CASSIUS.

BRUTUS.

Tu dors, Brutus! Oui, c'est mon nom : ma *gens* descend
De ce fameux Brutus qui fit couler le sang
De ses fils par horreur pour les rois ; l'on m'invite
A répandre le sang moi-même, l'on m'excite
Chaque jour à saisir le poignard de Caton
Mon oncle, pour percer le cœur de César... Non,
Ce n'est pas tant qu'il m'ait fait grâce après Pharsale,
Sa clémence est un art et pour tous fut égale;
Ce n'est pas tant non plus que comme dictateur
Au lieu de Cassius il m'ait nommé prêteur :
Il craignait Cassius plus que moi... Mais il m'aime,
Il a de la grandeur, il m'est cher à moi-même.
Au poignard de Brutus le peuple est-il réduit?
D'autres peuvent le faire, en recueillir le fruit.
Je ne désire rien, ni grandeur, ni puissance,
Je veux demeurer pur, — et puis de ma naissance
Le mystère... Oui, je sens, dans cette obscurité,
Par un pouvoir secret mon bras comme arrêté...
Ah ! c'est bien lâche à toi, Brutus. Quelle faiblesse!
Toi, neveu de Caton, toi sur qui la noblesse
De Rome a l'œil fixé, qui peux éterniser
Ton nom par un grand coup, toi, Brutus, refuser!
Point de paix, de repos pour moi, quoi qu'il advienne.
Oui, quel que soit mon choix, que j'agisse ou m'abstienne,
Je serai malheureux. Mais qu'importe, ô vertu !
C'est toi que je veux suivre. Eh bien ! réponds : qu'es-tu ?

Car pour nous, stoïciens, tu n'es pas une idée
Réelle, mais un mot. Je crus toujours fondée
Sur des arguments vrais ta définition...
Mais il ne s'agit pas ici d'opinion,
De sectes. La vertu, c'est cette voix austère
Qui consolait Caton quand il quittait la terre,
Que j'écoute en mon cœur et qui me dit à moi...
Que dit-elle? O Caton, tu fus heureux, pour toi
Point de combat, de doute; un parti nécessaire,
Ne pas tomber vivant aux mains d'un adversaire
Tout puissant; c'était clair, tu n'avais qu'à mourir.
Moi, j'aurais à tuer... César! Où recourir
Pour trouver un conseil, à quel ami fidèle?
J'en eus un, Cassius : une pauvre querelle
A désuni les cœurs de deux bons citoyens,
Nous ne nous parlons plus... Mais quoi, c'est lui !

Entre CASSIUS.

Je viens
Chez Brutus, qui m'a fait une mortelle offense.

BRUTUS.

Cette fois, Cassius, écoute ma défense.

CASSIUS.

Non, tu le sais, mon âme est âpre et mon humeur
Intraitable.

BRUTUS.

Il est vrai.

CASSIUS.

Ce que j'ai dans le cœur
Je le garde et ne puis déposer mes rancunes.

BRUTUS.

Entends, au nom des dieux, mes raisons.

CASSIUS.

Non, aucunes.
Mais Cassius pourtant vient te tendre la main
Si tu veux, ô Brutus, agir en vrai Romain.
Prends-la donc cette main, quelqu'effort qu'il m'en coûte.

BRUTUS.

C'est la main d'un ami; que je la serre!

CASSIUS.

Écoute :
Les meilleurs citoyens de Rome, les plus grands,
Tous ceux qu'enflamme encor la haine des tyrans,
Oui, tous ont résolu par la mort d'un seul homme
De rétablir les lois et de délivrer Rome.
Mais il leur faut un chef de qui l'autorité
Soit de tous reconnue, un nom pur, respecté,
Illustre, et tous ont dit ce qu'ici je répète :
Il nous faut, pour frapper, Brutus à notre tête.

BRUTUS.

Frapper!

CASSIUS.

Si j'avais cru qu'on pouvait renverser
César sans ton secours et de toi se passer,
Je le dis franchement, je te laissais tranquille;
Entre nous, je l'aurais aimé mieux, car ma bile
Bout à ce moment même en songeant à l'affront
Dont, à cause de toi, César flétrit mon front,
Quand, malgré tous mes droits, il me fit cette injure
De préférer Brutus à moi pour la préture.

BRUTUS.

Y songes-tu toujours?

CASSIUS.

Oui, tant que je vivrai
De cette iniquité je me ressouviendrai.
Mais, Brutus, il y va du sort de la patrie,
Et voici Cassius qui t'adjure et te prie,
Toi que je vis d'un poste à moi dû m'écarter,
Encore cette fois sur moi de l'emporter.
Je pouvais espérer que de cette entreprise
Je serais élu chef. Car enfin, quoi qu'on dise,
Mes titres sont meilleurs, à mon sens, que les tiens :
Même ton grand aïeul n'efface pas les miens.
Je descends d'un Marcus Cassius, — ma famille
Est ancienne, et déjà dans nos premiers temps brille, —
D'un Marcus Cassius dont le fils, soupçonné
De vouloir être aussi tyran, fut condamné,
Mis à mort sans pitié par un père inflexible.
Je sais qu'on me reproche une humeur irascible,
Un caractère dur. Je ne repousse point
Cette accusation, juste sur plus d'un point.
Je fus toujours ainsi, car, enfant peu docile,
Je souffletai le fils de Sylla. L'imbécile
Crassus ayant perdu notre expédition
Chez le Parthe, je fus, dans la confusion
Qui suivit, comme on sait, le sauveur de l'armée.
Mais j'ai vu qu'en dépit de cette renommée,
Ton nom était plus cher, ton ascendant plus fort,
Et faisant taire en moi, par un pénible effort,
J'en conviens, ma colère et ses trop justes causes,
Je suis venu pour chef te chercher. Si tu l'oses,
Refuse.

BRUTUS.

Refuser! O César, ô vertu!

CASSIUS.

Il faut choisir, Brutus; eh bien! que feras-tu?
Dans peu, ce vil sénat où l'honneur est si rare,
Où la servilité surabonde, déclare
César roi des Romains. De tous ses attentats
Contre la liberté comblant...

BRUTUS.

Je n'irai pas.

CASSIUS.

Pour voir proclamer roi César... Je le suppose.
Mais si, dans le sénat, on faisait autre chose,
Si tous les citoyens qui méritent ce nom,
Hors peut-être le fils adoptif de Caton,
Hors peut-être celui que Rome à tort appelle
Brutus, se trouvaient là, prêts à mourir pour elle,
A la venger du moins, sauf à tomber après,
Alors, resterais-tu dans ta maison?

BRUTUS.

J'irais.

CASSIUS.

Bien, Brutus, mon ami, bien, mon courroux s'efface,
Dans son cœur Cassius te révère et t'embrasse.

BRUTUS.

Oui, j'irai, je l'ai dit. J'irai, c'est arrêté;
Mais nul ne connaîtra ce qu'il m'en a coûté.
Alors que mon aïeul, sur la place publique,
Froidement prononça son arrêt héroïque,
Regarda sans pâlir et ses pleurs étouffant,
Expirer son premier, puis son second enfant,

Nul ne lut dans son cœur et ne vit la torture
Qu'en cédant au devoir subissait la nature;
Personne aussi ne voit et jamais ne verra
Les tortures du mien; personne ne saura
Qu'en immolant César, qui peut-être est mon père,
— Tu connais, Cassius, les amours de ma mère, —
Mais que certainement j'admire, qui pour moi
Est de tous les mortels le plus grand; sans la loi
Que le devoir m'impose, et mon nom et de Rome,
La liberté, j'irais moi défendre cet homme
Contre toi, contre tous, au péril de mes jours.
Ah! cela, l'avenir l'ignorera toujours.

CASSIUS.

Un autre que César est le plus grand des hommes!
Ah! tu vaux mieux que moi, je l'avoue; oui, nous sommes
Bien différents tous deux! Comme toi j'obéis
Au devoir et je veux délivrer mon pays;
Mais je ne cache pas qu'en outre une rancune
Me pousse, que je hais sa gloire, sa fortune,
Et le tort qu'il m'a fait en te nommant préteur;
De ce dépit jamais rien n'adoucit l'aigreur.
Et je ne la dirai qu'à toi, de ma colère
Une autre cause encor qu'on peut trouver légère,
Mais dont profondément ce cœur fut ulcéré :
César, troublant un jeu que j'avais préparé
Pour le peuple, me prit des lions que d'Afrique
J'avais fait à grands frais venir; c'était inique,
N'est-il pas vrai? c'était me dérober mon bien,
C'était humilier, Brutus, un citoyen
Devant tous. Depuis lors et depuis la préture,
Toujours plus vivement j'ai senti ma blessure.
Je me suis réjoui de lui voir opprimer
La liberté, les lois, et lentement armer

Par là des ennemis. De venger ma souffrance,
Dans mon sein palpitant j'ai nourri l'espérance;
Attendant chaque jour le jour des châtiments,
J'ai confondu ma haine et mes ressentiments
Avec les intérêts sacrés de la patrie;
Cette haine a toujours cru, c'est une furie,
Une rage, un besoin de voir couler son sang,
Qui, la nuit, quelquefois m'éveille frémissant,
Qui me suit au Forum, au sénat, qui m'obsède;
Toute mon âme est là, ma haine me possède;
Et si quelqu'un te dit de Cassius : il dort
Tranquillement, réponds : c'est que César est mort.

BRUTUS.

Oui, nous différons bien de cœur et de génie,
Toi, tu hais le tyran, je hais la tyrannie;
Non pas César; jamais je ne le haïrai;
Il est grand... Mais il veut régner, je le tuerai.

LA MAISON DE CIMBER.

CIMBER seul.

La conjuration est à la fin formée;
J'aimerais mieux lever et conduire une armée.
Ah! ces conspirateurs m'ont donné bien du mal.
Faire marcher chacun vers le but général.
Exciter, arrêter, maintenir l'harmonie
Entre des conjurés différents de génie,

D'espoir, s'accommoder à leurs ambitions,
Surtout tirer parti de leurs prétentions,
Je ne l'aurais pas pu si j'avais pour moi-même
Voulu de ce complot la conduite suprême;
Mais je ne désirais rien pour moi, mon désir
Ne fut pas de briller, ce fut de réussir.
J'ai réussi : Brutus embrasse notre cause,
Et le nom de Brutus à tout le monde impose;
Qu'il soit chef et commande, il ne m'importe à moi,
Et je veux bien d'un chef pour n'avoir pas un roi.

Les conjurés réunis au nombre de soixante, parmi lesquels BRUTUS, CASSIUS, CASCA, DÉCIMUS BRUTUS, CIMBER, MURENA et PISON, tous deux jeunes Pompéiens.

CIMBER.

Nous voilà réunis sous les doubles auspices
Des dieux et de Brutus, nos glorieux complices;
Nous n'avons pas, avec un terrible appareil,
Juré comme l'on fait toujours en cas pareil.
Il n'était pas besoin de serments, de victimes,
Nos garants sont nos cœurs, notre haine et les crimes
De César; je n'ai pas besoin de vous pousser
A les punir, je n'ai qu'à vous les retracer.
César a combattu les lois et la patrie,
Attaqué le sénat; sa gloire, il l'a flétrie,
En la faisant servir comme de marche-pied
A son ambition, pour mettre sous son pied
Rome, la liberté, nous tous. Sa main avide,
Forçant le saint trésor des dieux, l'a laissé vide;
De la guerre civile allumant le flambeau,
Il a sur l'univers déchaîné ce fléau,

Immolé par milliers des victimes humaines
Et frappé nos soldats sous les aigles romaines.
Ayant encor le sang de Caton sur les mains,
César a triomphé de généraux romains,
Et de ses lieutenants, loin d'être ses émules,
Fait des triomphateurs qu'on a vus ridicules
Promener devant eux, pour la première fois,
Au lieu d'images d'or, des images de bois.
Qu'importent à César nos coutumes anciennes ?
Il n'est de volonté ni de loi que les siennes :
Il s'est fait dictateur à toujours, attentat
Que Sylla commit seul ; a pris le consulat,
Et traitant les pouvoirs de l'État qu'il viole,
Comme il avait traité le trésor, il les vole.
Puis les ayant volés, en vrai chef de larrons,
Divise sa rapine avec ses compagnons.
Il les donne ou les vend, et dans son entourage
Prend des consuls d'un jour ; le sénat, il l'outrage,
En plaçant dans son sein, pour mieux l'humilier,
Des hommes de néant, encore esclaves hier,
Des Gaulois chevelus que la toge embarrasse,
Et desquels on a dit : Romains, montrez, de grâce,
Le chemin du sénat au nouveau sénateur.
Il fait vendre nos biens; enfin, profanateur,
Il a fait vendre aussi des terres consacrées
Aux dieux romains; parmi leurs images sacrées,
Il a dressé la sienne, et, comble de mépris,
Placé près d'un lieu saint deux portraits favoris,
Celui de la beauté d'Égypte, sa maîtresse,
Et celui d'un cheval qui lui mourut en Grèce...
Ayant ainsi bravé tous les droits et la loi,
Il ne lui restait plus qu'un crime, il se fait roi.
Il l'est déjà de fait, il veut le titre même ;
Il lui faut d'un tyran tout, jusqu'au diadème.

Il le ceindrait demain avec impunité,
Rome aurait cinq cents ans gardé sa liberté,
Subjugué l'univers, de sagesse profonde,
D'inflexible vertu donné l'exemple au monde,
Pour être confondue avec le vil troupeau
Des peuples que gouverne un roi; dans le tombeau,
Avec sa liberté, sa gloire évanouie,
Rome, elle descendait dans sa honte enfouie,
Comme au sein de la terre, ô destin outrageant!
Sans pompe et sans honneur un cadavre indigent,
S'il n'avait existé, par bonheur ils existent,
Des hommes dont les cœurs à la force résistent,
Gardant contre le mal un courroux généreux,
Ne baissant pas le front devant le crime heureux,
Qui, tandis qu'il se croit du monde enfin le maître,
Ce fantôme de roi le feront disparaître,
Et du cœur de César trop longtemps supporté,
Feront avec son sang jaillir la liberté.

MURÉNA.

Oui, César doit mourir, mourir sous notre épée;
Son sang va consoler l'ombre du grand Pompée.

CASSIUS.

Il nous consolera de nos droits égorgés.

PISON.

Et de Pompée aussi les fils seront vengés.

CASSIUS.

Eh! que nous font ses fils et sa mémoire même...

PISON.

Son parti des Romains fut le salut suprême.
Tu fus de ce parti, Cassius.

CASSIUS.

Pensez-vous,
Que ce soit, jeunes gens, un grand forfait pour nous,
A côté des forfaits contre la république,
A côté de la mort de Caton dans Utique,
Qu'il ait diminué dans vos mains quelque peu
Des trésors qui s'en vont aux voluptés, au jeu,
Et qui, vous rappelant dans la ville natale,
Vous ont aidés peut-être à fuir devant Pharsale?

PISON.

Nous n'avons pas du moins, après le dénouement,
Livré tous nos vaisseaux à César lâchement,
Quand lui les abordait avec un seul navire;
C'est ce qu'à ta superbe un pompéien peut dire.

CASSIUS.

L'escadron juvénile outrage Cassius!
On m'a calomnié. Sur les bords du Cydnus
J'allais chercher César; mais alors se soulève
Le pays tout entier; je dus faire une trêve,
Et je ne pus...

BRUTUS.

Pardonne à ces témérités,
Et vous devez rougir, ô vous qui l'insultez!
Point de divisions, Brutus vous le demande.

PISON.

Brutus!.. Je me tairai, si Brutus le commande.

MURÉNA.

Mais laissant de côté ce qui peut désunir,
Oubliant le passé, songeons à l'avenir :

Quand nous aurons tué César qui le mérite,
Renversé son pouvoir, que ferons-nous ensuite?

BRUTUS.

Nous n'avons d'autre but, ni d'autre ambition,
Que de rendre aux Romains leur constitution
Antique, séculaire; elle sera pareille
A ce qu'elle fut.

PISON.

Ah! ce n'était pas merveille;
On ne voyait que trouble et que dissensions,
Dans l'État déchiré régnaient les factions.
Rome n'a plus les mœurs des époques anciennes.
Les lois suivent les temps, il faut changer les siennes;
Et, ce maître abattu, dont le sceptre usurpé
Doit se briser, il est du meilleur sang trempé,
Instituer pourtant un pouvoir tutélaire,
Qui contienne le flot du torrent populaire,
Choisir un autre chef, et comme un successeur
A César, de nos droits qui soit le défenseur;
Peut-être le dernier des fils du grand Pompée...

BRUTUS.

Qu'entends-je? déjà Rome en espoir usurpée!
Déjà la liberté menacée et par nous!
Ne l'abandonnons pas... Il faut donc, dites-vous,
Qu'avec le changement de nos mœurs l'État change,
Et d'une tyrannie en projet on s'arrange!
Mais c'est pour résister au siècle dépravé
Que notre ancien État doit être conservé.
Faut-il aider au mal, ou faut-il le combattre?
Ce que nous relevons, est-ce à nous de l'abattre?
Ayant brisé le joug qui pèse aux fronts romains,
Allons-nous en forger un nouveau de nos mains?

Et que serait ce joug, soit le sien, soit le vôtre,
Celui qu'imposerait César ou bien un autre?
Il serait odieux, détestable, fatal;
Ce ne serait pas même un vieux pouvoir royal
Que son antiquité fait sembler vénérable;
Ce serait un pouvoir encor moins tolérable,
Violent, comme l'est tout empire nouveau.
Vous n'auriez pas la paix, cette paix du tombeau,
Chère aux lâches, horreur des âmes généreuses,
Qui, sans la liberté, ne sauraient être heureuses.
A chaque nouveau règne... un règne et des Romains!..
Mais soit... vous tomberiez sans cesse dans les mains
Des soldats, de tous ceux qui retournent la glèbe
Ou vivent d'un métier, non le peuple, la plèbe.
L'armée, elle vendrait son choix au plus offrant;
La plèbe, elle est sans yeux, qui veut l'avoir la prend.
Avec quelque promesse et du pain qu'on lui jette,
Des spectacles, des jeux, on en fait la conquête.
Elle se livrerait toujours sans résister
A quiconque, à ce prix, la voudrait acheter.
Vous auriez, en dépit de bassesses serviles,
Les guerres du dehors et les guerres civiles,
Et les proscriptions; des maux que vous craignez,
Par l'esclavage aucuns ne seraient épargnés.
Non, non, le tyran mort, gardons, quoi qu'il advienne,
Notre gouvernement selon sa forme ancienne,
Le pouvoir des consuls, le pouvoir du sénat,
Et pour le modérer celui du tribunat,
De ces trois grands pouvoirs le prudent équilibre,
Orageux, mais durable, et qui fit Rome libre.

CIMBER.

Comme Brutus ici nous devons tous penser;
Mais nous n'en sommes pas encore à prononcer

S'il nous faut conserver notre régime antique,
Ou sur un nouveau plan fonder la république.
Arrêtons, pour plus tard laissant ces entretiens,
Du grand acte le lieu, le temps et les moyens.

CASCA.

Moi, le pont Milvius me semble un lieu propice,
Pont à Catilina funeste, à son complice
Il le sera de même. Une prédiction
Des Étrusques, savante et sage nation,
Annonce qu'en ces lieux, que le vieux Tibre inonde,
Un grand événement affranchira le monde.

PISON.

On pourrait au théâtre immoler le tyran,
Pour regarder les jeux, assis au premier rang,
Et de sa royauté finir la comédie
Par un acte vraiment sanglant de tragédie.

MURÉNA.

Pourquoi chercher si loin? qu'il meure en sa maison;
Allons à son foyer punir la trahison.
Oui, la voie où César habite a nom *sacrée*,
Elle sera deux fois, s'il y meurt, consacrée.

CIMBER.

Ces plans-là peuvent plaire et tous me conviendraient,
Si nous étions plus sûrs de la plèbe. A regret,
Je le dis, sa faveur est pour nous incertaine,
Elle va de l'amour de César à la haine
De ce vieux nom de roi que César veut porter.
Nous pouvons échouer près d'elle ou l'emporter;
D'un moment, d'un discours, tout dépendra peut-être,
Car la plèbe, au hasard, prend ou renverse un maître.

Dans le doute, je crois plus sûr de le frapper
En un lieu moins ouvert, qu'on puisse envelopper
De nos gladiateurs, ceux du moins dont dispose
Décimus, et qu'afin de servir notre cause,
Il a su dès longtemps choisir et rassembler.

CASSIUS.

Pour moi, de Décimus, à franchement parler,
Je ne comprends pas bien l'incertaine conduite,
Lui, l'ami de César et toujours à sa suite.
Qui peut nous garantir qu'à ce dernier moment,
Il ne marchera pas selon l'événement?

BRUTUS.

Cassius, des soupçons, encor!

DÉCIMUS.

Laisse-le dire.
Pour dissiper son doute un seul mot va suffire.
Qui vous répond de moi? dit-il... Mon intérêt.
Décimus a servi César, le servirait
Peut-être encor longtemps. Je suis, je le confesse,
Un homme riche, aimant les plaisirs, la mollesse;
Mais qu'attendre aujourd'hui de César s'il est roi?
Il n'aura plus besoin de ses amis, de moi.
Puissant, on ne fait rien pour des amitiés sûres,
On veut dans d'autres rangs gagner des créatures.

CASSIUS.

Avouer ces calculs!

DÉCIMUS.

Pour vous convaincre bien
Qu'on peut compter sur moi, je n'ai que ce moyen.
C'est en changeant d'amis qu'on fixe la fortune.

CASSIUS.

Cette sagesse est basse.

CIMBER.

Elle est assez commune.

DÉCIMUS.

Contre les partisans de César, ses licteurs,
Vous vous trouverez bien de mes gladiateurs.
Ne les refusez pas, si vous voulez m'en croire.

CIMBER.

Non, ne refusez pas ce qu'il offre aujourd'hui,
Il est sincère au moins, l'on peut compter sur lui.

PISON.

Et que redoutez-vous de la plèbe insensée,
En tout temps par César sagement caressée,
Et qu'on voit aujourd'hui prête à l'abandonner?
Elle reçoit un maître et n'en sait pas donner.

CIMBER.

Des conspirations, moi, j'ai fait une étude;
On ne peut estimer trop bas la multitude,
Ni trop la craindre. — Il faut l'avoir le premier jour,
On s'en passe plus tard; chaque chose a son tour.
Ainsi donc, mes amis, je juge plus habile
De choisir quelque endroit dans le sein de la ville,
Où nous puissions frapper la victime entre nous,
Sans qu'on vienne arrêter ou suspendre nos coups.
Loin d'un peuple indécis, pendant une séance
Du sénat.

PISON.

Ce sénat, qui lâchement l'encense
Et de titres nouveaux chaque jour lui fait don.

CASSIUS.

Aujourd'hui la bassesse et demain l'abandon.

MURÉNA.

Ils se lèveront tous et viendront le défendre.

CASSIUS.

Le sénat le verra tuer sans faire entendre
Un mot.—Il l'a blessé tout en l'avilissant.
Ils se traînent aux pieds de César tout puissant,
Ils fouleront aux pieds César tombé; le lâche
Est un faible roseau, le moindre vent l'arrache.
Et qui prend son appui dans la servilité
Est au premier revers avec elle emporté.
Qui sont le plus souvent des traîtres? les timides.
Mais à quand le grand coup?

CIMBER.

Vous le savez, aux ides
De mars se fait des jeux la célébration,
Et le sénat s'assemble, en cette occasion,
Tout près, dans la curie.

PISON.

Oui, celle de Pompée.
La victime doit être en ce lieu-là frappée.
Et devant sa statue, immolé par nos mains,
César tomber aux pieds du dernier des Romains.

CASSIUS.

Il n'est pas le dernier. Est-ce aux mânes d'un homme
Qu'on immole César? Non, aux mânes de Rome!

CASCA.

Quel autre criminel doit mourir avec lui?

CASSIUS.

Antoine.

CASCA.

Et puis?

CASSIUS.

Lépide. Antoine est son appui.
Lépide est un de ceux que toute tyrannie
Trouve à son gré flexible, à son désir manie,
De qui la complaisante et molle lâcheté
Ne reculerait pas devant la cruauté.
Que de deux scélérats le peuple se délivre,
Quand le maître est atteint le serviteur doit suivre.

BRUTUS.

Épargnons-les; tous deux, lui mort, sont sans danger.
Nul de nous ne ressent le besoin d'égorger:
Nous ne devons frapper qu'un coup grand, nécessaire,
Et n'avons que César ici pour adversaire;
Car lui seul peut régner. Pour le salut romain,
Gardons-nous bien surtout de rouvrir le chemin
Vers les proscriptions; car dans cette carrière
Si l'on entre on ne peut retourner en arrière.

CASSIUS.

Mais Antoine pourra nous gêner.

TRÉBONIUS.

J'aurai soin
De retenir ses pas. Il ne sera besoin
Que de l'entretenir de sujets très-profanes
Qu'il aime, de banquets, de jeux, de courtisanes.

CASSIUS.

Tout est donc arrêté, le jour, l'heure et le lieu,

CASCA.

Que les dieux maintenant...

CASSIUS.

Je n'invoque aucun dieu.
Vous le savez, je suis partisan d'Épicure.

BRUTUS.

Non, un vrai stoïcien de cœur et par nature.

CASSIUS.

Je ne crois pas aux dieux, je crois à l'homme, à nous;
Je crois à la vengeance, à la haine, au courroux;
Car ces divinités, je les sens dans mon âme:
L'approche du péril la réjouit, l'enflamme.
Nous verrons donc César à nos pieds renversé,
De nos poignards vengeurs en cent endroits percé;
Car, de peur que vivant à nos coups il n'échappe,
Nous le frapperons tous.

LES CONJURÉS.

Oui, tous!

CASCA.

Moi, je le frappe
Au flanc.

CASSIUS.

Je frappe au cœur du traître et je l'étends
Mort à mes pieds.

CIMBER.

Et ceux qui n'auront pas le temps
De le frapper vivant, lui que chacun abhorre,
Sur le cadavre éteint ils frapperont encore.

PLUSIEURS CONJURÉS.

Que César sente ou non le fer, nous percerons
Le corps ou le cadavre.

BRUTUS.

Oui, nous le frapperons.
Rome, la liberté, l'avenir le demandent,
La vertu le prescrit et les lois le commandent.
Vous savez qu'une loi veut que chaque Romain,
Sans aucun jugement, punisse de sa main
Quiconque ose fonder l'autorité royale :
Sa mort est donc selon la coutume légale.
Eh bien! vengeurs des lois et de la liberté,
Du juge incorruptible ayons la majesté.
Remplissons gravement notre saint ministère,
Exécutons l'arrêt porté, d'une âme austère,
Dans le recueillement que donne le bon droit,
Impassibles, le cœur ferme et s'il se peut... froid ;
Domptant nos sentiments comme ont fait nos ancêtres.
Nous sommes à la fois des juges et des prêtres,
Car ces deux fonctions, depuis les temps anciens,
Furent toujours ensemble aux mains des patriciens.
Tous, nous venons de rendre une sentence juste,
Nous devons accomplir un sacrifice auguste.

Ce n'est pas meurtre, mais c'est immolation,
Non un assassinat, mais une expiation.
Purifions nos murs souillés par un grand crime,
Offrons à la patrie une grande victime.

CIMBER à Cassius.

Point d'imprudent courroux.

CASSIUS.

Je le maîtriserai.

CIMBER à Brutus.

Point de tristesse au front.

BRUTUS.

Je la renfermerai.

V

LA MORT DE CÉSAR

LA MAISON DE CÉSAR

CÉSAR seul, ensuite CALPURNIE.

CÉSAR.

Je veux donc être roi; c'en est fait, je vais l'être.
Ma carrière à son terme aussi touche peut-être.
Oui, je serai, ce soir, au faîte parvenu,
Ou bien dans mon tombeau je serai couché nu.
Je ne veux plus songer à la chance fatale,
La nature t'a fait, César, l'âme royale,
Règne donc. Est-ce en vain que durant tant de jours
Un bonheur merveilleux m'accompagna toujours?
N'est-il pas des destins singuliers et des hommes
Dont le sort est à part? Dans la nuit où nous sommes
Tous se trompent-ils donc quand ils croient voir en moi
Plus qu'un homme ordinaire? Oui, par moment, je croi,
Que César, en effet, sort d'une autre origine
Et qu'en mon sein je porte une essence divine.
Serais-tu dieu, César?.. Mais il n'est pas de dieux...
Pas de dieux habitants de l'Olympe ou des cieux,
Dieux à foudre ou trident que le vulgaire adore,
Mais des divinités réelles qu'on ignore.

S'il en était?.. si moi?.. Cette nuit, je rêvais
Qu'auprès de Jupiter par les airs j'arrivais,
Que je touchais sa main, qu'il me disait : mon frère...
Peut-être il est des dieux cachés sur cette terre...
Eh non, je suis un homme usé par des excès
Et qui du mal caduc craint d'avoir un accès,
Car je le sens venir... Ma femme! Calpurnie.

Entre CALPURNIE.

J'observe sur ton front la fièvre, l'insomnie;
Une agitation que je ne vis jamais
Altère ton regard, décompose tes traits.
Qu'as-tu donc?

CÉSAR.

Je ne sais.

CALPURNIE.

Mais tu souffres, te dis-je.
Qu'éprouves-tu, César?

CÉSAR.

Moi, c'est comme un vertige,
Je ne suis plus moi-même et tombe à tout moment
De l'exaltation dans un abattement
Que je n'ai pas connu durant ma vie entière,
Je redoute une crise.

CALPURNIE.

Écoute ma prière :
Reste dans ta maison tout le jour.

CÉSAR.

Je ne puis.

CALPURNIE.

Le médecin te dit malade.

CÉSAR.

Je le suis.

CALPURNIE.

Et puis, si tu savais quelle image odieuse
En songe...

CÉSAR.

Tu n'es pas si superstitieuse
D'ordinaire.

CALPURNIE.

Oh! jamais... Dieux! quel songe effrayant!
Ne va pas au sénat. Ton air est souriant,
Mais tout ton corps frémit...

CÉSAR.

C'est le mal qui me mine,
L'épilepsie; allons, une crise est voisine.

CALPURNIE.

Ne va pas au sénat.

CÉSAR.

Je crois en vérité
Qu'il serait mieux... Mais non, pusillanimité!
Que dirait-on de moi? que j'ai craint quelque songe.

CALPURNIE.

Il en est un, César, qui dans l'effroi me plonge.
Je croyais sur mon sein te tenir embrassé,
Mais j'avais dans les bras un cadavre glacé.

CÉSAR.

C'est bizarre!.. Après tout, rêve, vision folle!

CALPURNIE.

Si tu vas au sénat, à coup sûr on t'immole.

CÉSAR.

Brutus attendra bien encore quelque temps;
Mais c'est l'autre Brutus, Décimus que j'entends.

Calpurnie sort.

CÉSAR, DÉCIMUS.

DÉCIMUS.

Eh bien! viens-tu, César?

CÉSAR.

Je ne sais, Calpurnie...
Un rêve l'épouvante, elle craint pour ma vie.
Je ne partage pas ses craintes, seulement
Je souffre et sortirai dans un autre moment.

DÉCIMUS.

Eh quoi! César troublé de cette étrange sorte
Par des rêves de femme...

CÉSAR.

Ah! l'âme la plus forte
En de certains instants éprouve malgré soi
Comme un pressentiment...

DÉCIMUS.

Allons, César, suis-moi.
Peux-tu te dispenser au sénat de paraître,
Quand tu l'as convoqué?

CÉSAR.

Je ferais mieux, peut-être,
De rester.

DÉCIMUS.

Mais pour eux ce serait un affront.
Songe à ce que de toi tes ennemis diront.

CÉSAR.

Comme un sombre nuage a passé sur mon âme;
Il se dissipe. Allons...

DÉCIMUS à part.

S'il écoutait sa femme,
César nous échappait et tout était perdu.

CÉSAR.

Au sénat où déjà l'on m'a trop attendu.

APPRÊTS D'UN SACRIFICE SUR LE CHEMIN PAR OU DOIT PASSER CÉSAR POUR SE RENDRE AU SÉNAT

CITOYENS DE ROME, LE PROLÉTAIRE.

UN CITOYEN.

Vient-il?

UN AUTRE.

Sur son chemin voici le sacrifice
Qu'on apprête déjà.

UN AUTRE.

Voyons s'il est propice.

UN AUTRE.

Je doute qu'il le soit, car les dieux tout-puissants
N'ont montré, ces jours-ci, que signes menaçants.

LE PROLÉTAIRE.

Ils menacent César, sa perte est assurée,
Aux sombres dieux du Styx sa tête est consacrée.

UN CITOYEN

Quoi! n'a-t-il plus d'amis parmi vous?

LE PROLÉTAIRE.

Quelques-uns.
Le grand nombre maudit l'ennemi des tribuns,
Celui qui du sénat les chasse, les exile.

UN CITOYEN.

César leur a permis de rentrer dans la ville.

LE PROLÉTAIRE.

Ils ne sont plus tribuns, c'est une indignité.

UN CITOYEN.

Aimes-tu mieux Brutus dont la sévérité...

LE PROLÉTAIRE.

Je n'aime pas Brutus.

LE CITOYEN.

Qui donc, enfin?

LE PROLÉTAIRE.

Personne.
Je hais tous les puissants; chacun nous abandonne
Quand il est le plus fort.

LE CITOYEN.

Ce fut toujours ainsi.
A part.
Et ce sera toujours de même, dieux merci!

LE PROLÉTAIRE.

Et puis en Ilion il veut porter l'empire.

UN CITOYEN.

Mais est-ce donc bien vrai?

UN AUTRE.

Je l'entends beaucoup dire,
Il vient enfin.

César paraît; on offre le sacrifice.

LES MÊMES, CÉSAR, UN PRÊTRE, SPURINA, augure, UN INCONNU.

LE PRÊTRE.

César, les signes sont mauvais,
Ne va pas au sénat.

CÉSAR.

Encor ces mots! J'y vais.
A part.
Il faut que je succombe ou bien que je m'élève,
Il faut que mon destin se complète ou s'achève.

LE PRÊTRE.

Mais la victime était sans cœur.

TOUS.

Prodige affreux!

CÉSAR.

Un signe de malheur, je puis le rendre heureux.

LE PRÊTRE.

Il perd la tête!

CÉSAR à Spurina, augure

Eh bien! Spurina, mon augure,
Pourquoi ce sombre aspect, cette triste figure?
Pour les ides de mars le malheur annoncé
Par toi n'est pas venu.

SPURINA.

Le jour n'est point passé.

UN INCONNU remettant un papier à César.

Lis ce papier, César, il y va de ta vie.

César, préoccupé, met le papier avec d'autres sans le lire.

CÉSAR.

La journée, il est vrai, n'est pas encor finie.

Il continue à marcher avec Décimus Brutus.

LA CURIE DE POMPÉE OU LE SÉNAT EST ASSEMBLÉ

CÉSAR, tous les CONJURÉS, POPILIUS LOENAS.

CÉSAR en entrant.

Mon astre aura vaincu si je sors de ce lieu,
Nous allons éprouver si je suis homme ou dieu.

CIMBER bas à Cassius.

Le moment est venu, l'offrande est préparée.

CASSIUS bas à Cimber

La bête est des chasseurs dans l'arène entourée.

POPILIUS LOENAS passant près de Cassius.

De votre grand dessein, eh quoi! cher Cassius,
Tu ne m'avais rien dit; j'ai tout su par Brutus.

CASSIUS bas à Brutus.

Il sait tout; vers César je le vois qui s'avance
Et qui lui parle bas : Brutus, quelle imprudence!

BRUTUS bas.

Il est sûr.

CASSIUS bas.

S'il trahit, qu'est-ce que nous ferons?

BRUTUS bas.

Eh bien! ce sera nous, Cassius, qui mourrons.

CIMBER bas.

Il s'éloigne, César sourit d'un air tranquille,
Il n'a rien dit.

BRUTUS bas.

C'était une crainte inutile,
Vous le voyez. Cimber, à toi de commencer,
Tous, autour de César, nous allons nous placer.

Les conjurés s'approchent de César et l'entourent.

CIMBER.

César, accorde-moi la grâce de mon frère.

CÉSAR.

Je te l'ai déjà dit, je ne suis pas sévère,
Ou bien c'est à regret.

CIMBER.

Sa grâce!

CÉSAR.

Je verrai,
Et plus tard, s'il me plaît, je te l'accorderai.

PLUSIEURS CONJURÉS.

La grâce de son frère. Oui, sa grâce, sa grâce!

CÉSAR.

Ne parlez pas si haut.

UN PLUS GRAND NOMBRE DE CONJURÉS.

Sa grâce!

CÉSAR.

Quelle audace!

A part.

Ils ont quelque dessein, mais je me défendrai,
Et le temps qu'à mon aide on vienne gagnerai.

CIMBER.

Tu me refuses donc!

Cimber ouvre la robe de César et découvre sa gorge.

CÉSAR.

C'est de la violence!

CIMBER frappant.

C'est la mort.

CASCA frappant.

Liberté!

MURÉNA frappant.

Mes biens volés!

CASSIUS frappant.

Vengeance!

BRUTUS levant son poignard.

Rome!

CÉSAR.

Brutus en est! mon fils!... C'est le moment
De se voiler la tête et tomber décemment.

César, percé de coups, va tomber aux pieds de la statue de Pompée.

UNE RUE DE ROME

UN CITOYEN ROMAIN, LE PROLÉTAIRE.

LE CITOYEN ROMAIN.

Rome est donc libre enfin par Brutus...

LE PROLÉTAIRE.

Que m'importe
Brutus ! je hais toujours le dernier qui l'emporte.
Antoine est au Forum, de César il lira
Le testament... Voyons ce qu'Antoine dira.

FIN

TABLE DES MATIERES

PROLOGUE.

Pages

SYLLA DEVINE CÉSAR. 1

PREMIÈRE PARTIE.

LES COMMENCEMENTS DE CÉSAR 11
L'île des Pirates 11
La ville de Millet. 15
La ville de Pergame. 16

CÉSAR DANS LA SUBURE. 18
Une boutique de barbier. 18
La maison de César. 23

CÉSAR RELÈVE LES TROPHÉES DE MARIUS. 26
Le Forum 26

CÉSAR, GRAND PONTIFE. 32
La maison de César. 32

Pages

CÉSAR ET CATILINA. 38
La maison de Catilina 38

CÉSAR ET CICÉRON. 55
La maison de César sur la voie sacrée. 55
La maison d'un voisin de Cicéron. 57
Devant la maison de Cicéron (le matin). 61
Le temple de Bellone. 66
La place du Capitole. 76
La maison de César (le soir). 78
Devant la maison de César. 81
Le lendemain, la maison de César. 82
Le Forum 84

LA PREMIÈRE EXPÉDITION DE CÉSAR EN ESPAGNE . . . 89
La maison de César. 89
Cadix 93
Un passage des Alpes. 95
Une bourgade dans les Alpes 96

INTRIGUES DE CÉSAR 99
La maison de Pompée 99
La maison de Crassus. 104
La maison de César. 107
Le Forum. 108
La maison de César 119

DEUXIÈME PARTIE.

LA GAULE 121
César rassure son armée. 121
Le camp 124

Pages

MANŒUVRES POLITIQUES DE CÉSAR. 130
Lucques, dans la Gaule cisalpine. 130

EFFET DES CONQUÊTES DE CÉSAR A ROME. 139
La boutique du barbier de la Subure. 139
Le Champ de Mars. 141

UNE CONSPIRATION DES DRUIDES. 152
La tente de César sur les côtes de la Manche. . . 152
Le lieu consacré dans la forêt druidique du pays chartrain 153

VERCINGÉTORIX 158
L'assemblée des chefs de tous les peuples de la Gaule. 158

SIÉGE ET BATAILLE D'ALISE. 163
Le camp de César devant la ville d'Alise. 163
La ville d'Alise. — Conseil des chefs gaulois. . . 165
Le camp de César. 170
Le lendemain, après la victoire et la prise d'Alise. 174
Le camp de César devant Uxellodunum (Cahors). . 180

LE PARTI DE POMPÉE. 183
Rome. — Le portique de Pompée. 183

LE PASSAGE DU RUBICON. 191
Ravenne 191
Le camp de César. 196
Une halte sur la route d'Ariminum (Rimini). . . 199
Ravenne, chez César. 201
La nuit, un sentier. 204

TROISIÈME PARTIE.

Pages

LA GUERRE CIVILE. 207
Le retour de César à Rome. 207
La maison de Métellus 210
La salle des assemblées du Sénat au Capitole. . . 214
Le temple de Saturne. 216

LE CAMP DE POMPÉE. 219
Les hauteurs occupées par l'armée de Pompée, près de Dyrrachium, en Épire. 219

UN REVERS DE CÉSAR 229
Le camp de César près de Dyrrachium 229
Le camp. 231

LA VEILLE DE PHARSALE DANS LE CAMP DE POMPÉE. . . 234
La tente de Pompée. 234

LE MATIN DE PHARSALE DANS LE CAMP DE CÉSAR. . . . 244
La dernière veille de nuit. 244

LA BATAILLE DE PHARSALE 253
La plaine de Pharsale. 253
La tente de Pompée 257

CÉSAR EN ÉGYPTE. 261
Une place d'Alexandrie. 261
L'appartement de César. 270
Le même appartement. 275
La citadelle 277
Le Nil. 279

Pages

LA MORT DE CATON. 291
Utique. — La maison de Caton. 291
Le temple de Jupiter. 294
Une place d'Utique. 301
Un autre point de la ville d'Utique. 306
La maison de Caton. 310
Le port d'Utique 313
Le soir 315
La nuit 321
Devant la maison de Caton. 327

L'EXPÉDITION DE CÉSAR EN ESPAGNE CONTRE LES FILS DE POMPÉE. 330
Rome. — La maison de César. 330
Le camp de César devant la ville de Munda, en Espagne 332
Une tente. 333
Avant la bataille 334
Après la bataille 335
Quelques jours après la bataille.—La tente de César. 336

QUATRIÈME PARTIE.

FIN DE CÉSAR. 341
La dictature perpétuelle. 341
La maison de César. 344

CICÉRON ET BRUTUS. 350
Tusculum. 350

CÉSAR ET CICÉRON. 358

Pages

LA CONSPIRATION. 367

Le Sénat 367

Le Forum. 372

La maison de César 376

La maison de Brutus. 378

La maison de Cimber. 384

LA MORT DE CÉSAR 399

La maison de César 399

Apprêts d'un sacrifice sur le chemin par où doit passer César pour se rendre au Sénat. 404

La curie de Pompée où le Sénat est assemblé. . . 407

Une rue de Rome. 410

FIN DE LA TABLE

Paris. — Imprimerie A. Wittersheim 8, rue Montmorency.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

CE

a39003 002517646b

CE PQ 2152
.A8C4 1859
COO AMPERE, JEAN CESAR.
ACC# 1219031

EN VENTE CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

Éditions format in-8 sur beau papier glacé

F. GUIZOT

Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps. Tom. I et II. 2 volumes. . . . 15 »
Tom III (*sous presse*). 1 vol. . . . 7 50
Trois Rois, Trois Peuples et Trois Siècles (*sous presse*). 1 volume 7 50

VILLEMAIN

La Tribune moderne. 1re partie. M. de Chateaubriand, sa vie, ses écrits, son influence littér. et polit. sur son temps. 1 vol. 7 50

****

Alesia, étude sur la septième campagne de César en Gaule, avec 2 cartes. 1 vol. 6 »

VICTOR HUGO

Les Contemplations. 2 beaux volumes. 12 »

J.-J. AMPÈRE

Promenade en Amérique. États-Unis.—Cuba. — Mexique (2e édition). 2 volumes . 12 »
César, scènes historiques. 1 volume. . 7 50
L'Histoire romaine a Rome (*s. pr.*) 2 vol. 15 »

LE COMTE D'HAUSSONVILLE

Histoire de la Politique extérieure du Gouvernement français (1830-1848) avec documents, notes et pièces justificatives entièrement inédits. 2 volumes. . . . . 12 »
Histoire de la réunion de la Lorraine a la France, avec notes, pièces justificatives, dépêches et documents historiques entièrement inédits. 4 volumes . . . . . 30 »

DUVERGIER DE HAURANNE

Histoire du Gouvernement parlementaire en France, 1814-1848, précédée d'une introduction 3 volumes 22 50

LE PRINCE EUGÈNE

Mémoires et Correspondance politique et militaire, publiés par A. Ducasse. Tomes I à V. — 5 volumes . . . . . 30 »
Tom. VI (*sous presse*). 1 volume . . 6 »

LOUIS REYBAUD

Études sur le régime des manufactures. Condition des ouvriers en soie. 1 volume 7 50

LAMARTINE

Geneviève. 1 beau volume grand in-8 . 5 »
Nouv. Confidences. 1 beau vol. gr. in-8. 5 »
Toussaint Louverture. 1 b. vol. gr. in-8. 5 »

ERNEST RENAN

Étude d'Histoire religieuse (4e éd.) 1 v. 7 50
De l'Origine du Langage (7e éd.). 1 vol. 6 »
Averroès et l'Averroïsme. 1 volume . 6 »
Histoire et système comparé des langues sémitiq. (2e éd., imp. impr.) 1 vol. gr. in-8. 12 »
Le livre de Job, trad. de l'hébreu. 1 vol. 7 50
Essais de morale et de critique. 1 vol. 7 50

LE COMTE DE MARCELLUS

Chateaubriand et son temps. 1 volume 7 50

LE MARÉCHAL DE SAINT-ARNAUD

Lettres (1852-1854), avec des notes et pièces justificatives (2e éd., précédée d'une Notice par M. Sainte-Beuve). 2 vol. avec portrait et autographe du maréchal. . . . . 12 »

DE LATENA

Étude de l'Homme (5e édit.). 1 volume 7 50

ALEXIS DE TOCQUEVILLE

L'ancien Régime et la Révolution (4e édition). 1 volume.. . . . . 7 50

LOUIS DE LOMÉNIE

Beaumarchais et son temps, ou des mœurs de la Société en France au XVIIIe siècle, d'après des documents inédits (2e édition). 2 vol. 15 »

J.-B. BIOT

Membre de l'Académie des Sciences et de l'Académie française

Mélanges scientifiques et littér. 3 vol. 22 50

E. DE VALBEZEN

Les Anglais et l'Inde, avec notes, pièces justificat. et tableaux statistiq. (5e éd.). 1 v. 7 50

LE COMTE MIOT DE MELITO

Ancien ambassadeur, ministre, conseiller d'État et membre de l'Institut.

Ses Mémoires publiés par sa famille, 1788-1815. 3 volumes 22 50

LA PRINCESSE DE BELGIOJOSO

Asie Mineure et Syrie. Souvenirs de voyage. 1 volume. 7 50

ARSÈNE HOUSSAYE

Le Roi Voltaire, son règne, sa cour, ses ministres, son peuple, son Dieu, sa dynastie (2e édition), 1 volume.. . . . . 6 »

J. SALVADOR

Paris, Rome et Jérusalem, ou la Question religieuse au XIXe siècle (*s. presse*). 2 vol. 15 »

J. LOTHROP MOTLEY

Traduction nouvelle précédée d'une introduction de M. GUIZOT.

Histoire de la Fondation de la République des Provinces-Unies. Tom. Ier. 1 vol. 6 »
Tom. II (*sous presse*). 1 volume . 6 »

J. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE

Lettres sur l'Égypte. 1 volume 7 50

JULES JANIN

La Religieuse de Toulouse. 2 volumes. 12 »
Les Gaîtés champêtres. 2 volumes. . . 12 »

CHARLES MAGNIN

Histoire des Marionnettes d'Europe depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. 1 vol. . 6 »

LE COMTE DE MONTALIVET

Le Roi Louis-Philippe (Liste Civile). Nouvelle édition, entièrement revue et considérablement augmentée de notes, pièces justificatives et documents inédits, avec un portrait et un fac-simile du roi, et un plan du château de Neuilly. 1 volume . . . 6 »

OSCAR DE VALLÉE

Antoine Lemaistre et ses Contemporains. — Études sur le XVIIe siècle (2e éd.). 1 vol. 7 50

A. PHILIPPE

Royer-Collard, sa vie publique, sa vie privée, sa famille. 1 volume . . . . . 5 »

A. MONGINOT

Professeur de comptabilité, expert près les cours et tribunaux de Paris.

Nouvelles Études sur la Comptabilité. — Tenue des Livres commerciale, industrielle et agricole. 1 volume 7 50

Paris. — Imprimerie A. Wittersheim, 8, rue Montmorency.